OUSMANE DIARRA

La route des clameurs

roman

RENTRÉE LITTÉRAIRE

Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

VIEUX LÉZARD, roman, collection Continents Noirs, 2006

PAGNE DE FEMME, roman, collection Continents Noirs, 2007

CONTINENTS NOIRS

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

Les littératures dérivent de noirs continents.

Manfred Müller

OUSMANE DIARRA

La route des clameurs

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2014.*

L'aube des temps

Un : Ne vous attendez pas à connaître mon nom. Parce qu'à force d'ajouts et de rallonges à n'en plus finir, il était devenu trop long à porter dans ma seule tête de gamin. Quant aux autres personnes, vous pouvez imaginer ce que cela pouvait leur coûter, à chaque fois qu'elles devaient m'appeler, d'aligner huit prénoms comportant chacun autant sinon plus de syllabes que le mot français « anticonstitutionnellement », clôturés ensuite par un patronyme tout aussi immense et long que le fleuve Niger dont il tire ses origines lointaines. Voilà donc quelques raisons pour lesquelles je m'en suis débarrassé très vite. Et pour avancer plus vite dans la vie.

Je l'ai fait sans regret aucun. Et aussi en me disant qu'après tout, un nom, ce n'est pas une marque déposée dans l'éternité. Surtout dans notre cas d'espèce, nous autres Blacks nègres afro-africains désespérément vissés au bled-continent, taillables et corvéables à merci. Où n'importe quel malabar doté d'un minimum de muscle et de cervelle peut nous tomber dessus et nous en imposer de son cru.

Deux : En me débarrassant de ce nom trop long et trop lourd à porter, je suis devenu un homme à l'âge où d'autres s'accrochent encore au pagne de leur maman. Et ça, c'était le plus important. Le reste, on verra quand j'aurai conduit mon papa à Bazana, et que j'aurai retrouvé ma mère et Kany et Nématou, mes soeurettes éprouvées par tant de malheurs tombés du ciel.

Alors qu'elles n'ont rien fait de mal à personne. Et Manamani de Bazana, surtout elle, mon double au féminin, mon premier et dernier amour !

Eh Allah ! moi qui croyais qu'elle n'était qu'un songe, Manamani de Bazana ! Une apparition improbable au détour d'un méchant cauchemar ! Je n'allais donc la revoir qu'au paradis ! Et pour la rejoindre dans le jardin des délices éternelles, il me fallait me dépêcher de mourir ! Eh Allah ! et pour mourir vite et bien, combien de fois ai-je nargué la mort pour qu'elle se fâche contre moi et dégaine son sabre étincelant? Qu'elle m'emporte vite, vite, au paradis où m'attendait Manamani de Bazana !

Mais tout s'était passé comme si elle ne voulait pas de moi, la mort. Je l'ai provoquée, narguée, insultée, en vain. Je me la serais proprement donnée si le Calife et tous ses cadis réunis, ils ne m'avaient pas dit que c'était la meilleure façon pour ne plus jamais entendre parler du paradis ! il fallait plutôt donner sa vie, le meilleur de sa vie en se battant pour la noble cause des Morbidonnes du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar ibn Ahmad Almorbidonne.

C'est ainsi que pour tuer mon ennui de la vie et mon impatience de rejoindre mon amour éternel au jardin des délices éternelles, j'avais composé une chanson que je continue de fredonner en maniant mon kalach souverain :

En or, en argent,
Petit éventail du paradis,
En or, en diamant poli
Pour t'envoyer courant d'air frais
Depuis ici, mon Mali rêvé !
Oh Manamani de Bazana !

Manamani de Bazana, elle n'était donc pas qu'une apparition, mais bien Mariama ! Et dire que le grand Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar ibn Ahmad Almorbidonne m'avait fait croire qu'elle était sa propre fille, la seule et unique qu'Allah lui avait donnée ! Et qu'il me la destinait ! Quelle fabulation ! Et d'office, je devenais l'héritier de son trône et de tous ses mensonges de faux grand Calife !

Eh Allah ! Or donc, le grand Calife, il avait volé Manamani de Bazana. Ou plutôt, il l'avait prise de force à ses parents. Et puis il avait changé son nom. il l'avait rebaptisée Mariama ibn Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar ibn Ahmad Almorbidonne ! Et il croyait ainsi pouvoir me tromper et tromper le monde entier jusqu'à la fin des temps ! il s'est trompé lui-même, le faux grand Calife. Et c'est bien fait pour sa vilaine gueule. Si moi je retourne à Maabala — je jure sur tout ce que je me rappelle de noms d'ancêtres que je vais y retourner —, je vais rechercher son cadavre fétide et le massacrer de nouveau et encore et encore... jusqu'à massacrer le coin maudit de la terre qui aurait accepté de le recevoir dans son sein, ce macchabée puant ! Wallahi !

C'est maintenant que je vois distinctement les choses : le prétendu grand Calife, il s'est fait rouler dans la farine par le prétendu plus grand Calife dont il faisait souvent les éloges dans ses prêches grandiloquents. Et lui aussi, notre faux Calife, pour se venger d'avoir été trompé par son plus grand Calife, il s'est mis à son tour à tromper tout le monde. Et tout le monde aussi s'est mis à nous tromper, nous les petits riens d'Afrique et des environs. Et nous les petits riens d'Afrique et des environs, nous nous sommes mis à nous tromper les uns les autres. Voilà pourquoi le monde entier est devenu ce qu'il est devenu, un mouroir, une grosse boule de feu suspendue entre ciel et terre. Et voilà pourquoi je serai encore plus féroce avec tout le monde. Et aussi pourquoi je vais tuer jusqu'à tuer la portion de

la terre qui accepterait de recevoir les cadavres de mes ennemis. Oui, quand je vais retourner à Maabala. Eh Allah !

Depuis quatre jours que nous marchons à pas de foie, mon papa et moi. On coupe à travers champs. On grimpe sur des collines. On escalade des montagnes. Nos pieds, nos mains, nos genoux, ils sont si abîmés que nous ne ressentons plus la douleur des morsures des épines et des rochers aigus comme des couteaux de Tabaski. Même que mon papa, il a cessé de gémir à chaque chute et de maudire ciel et terre d'avoir vomi sur nos pauvres têtes à claques tous leurs chargements de calamités.

Mon papa ouvre la marche. Moi je le suis. En silence. On se glisse dans les fourrés épais à couper à la machette. Moi, en bon Morbidonne djihadiste aguerri, je guette la moindre présence humaine. Je sens l'homme comme le chien sent le gibier. Prêt à brandir mon sabre étincelant ou mon kalach, selon. Mon lance-roquettes et mon missile Stinger portatif, j'ai dû m'en débarrasser parce qu'ils n'étaient pas faciles à porter par moi seul. Et mon papa, il répugne toujours à porter toute arme, lui qui se dit descendant de guerriers intrépides ! Je le regrette maintenant parce qu'il n'y a pas meilleur moyen de bousiller un homme ou n'importe quel engin méchant. Un lance-roquettes. Un missile Stinger portatif. Une grenade offensive antichar, ou quelque chose de ce genre. Même que le diable en personne hésiterait à deux tours avant de se montrer au travers de notre chemin.

Au départ de Maabala, j'avais voulu prendre un des pickups flambant neufs que le grand Calife m'avait offerts. Mais Zabani Zabata m'avait dit que ce n'était pas une bonne idée. « Trop con ! Toi, mon propre frangin, au volant d'un pickup flambant neuf pour traverser tout Kallakatta ! Et après Kallakatta tout Maabala dévasté ! T'as idée de ce que ça va donner? » Des Morbidonnes djihadistes allaient donc chercher à en savoir plus sur cette sortie suspecte, et faire tous les boucans du monde autour. D'autant plus que

tous, ou presque, savaient qu'à pareille heure, j'aurais dû être avec le grand Calife, dans sa résidence privée. Ne voyais-je pas le palais truffé d'Egyptiens, iraniens, Pakistanais, Syriens, Tchétchènes et tant d'autres jeunes déboussolés que d'autres fous et menteurs fieffés avaient envoyés en renfort au Calife et au capitaine Aldansira ibn Nababa?

C'était donc pour toutes ces raisons et pour assurer la sécurité de notre famille que Zabani Zabata, mon grand frère, avait fait appel à son ami et compatriote, le capitaine Almamara dont le Calife — Zabani Zabata avait fini par me le confier sous le sceau du secret — avait exterminé la tribu aux premières heures de l'invasion des Almorbidonnes djihadistes. Le capitaine Almamara avait déjà réussi à faire partir ma mère, mes soeurs, Dramane Makamba et Manama.

« Manama? que je demandai à Zabani Zabata.

— Oui, Manamani de Bazana, la fille de tonton Dramane Makamba, l'homme que le Calife voulait obliger à épouser maman !... Le capitaine Almamara va vous conduire hors de portée des canons ennemis. Dépêche-toi doncl Demain va être un autre jour ! »

Et par Allah, le capitaine morbidonne supérieur Almamara, personne ne pouvait l'arrêter. Tous les autres Morbidonnes le reconnaissaient tout de suite au drapeau noir qui flottait toujours devant son pickup et la poussière qu'il soulevait derrière lui. Et il fallait être fou suicidaire pour lui demander de s'arrêter à un barrage. Boum ! Boum ! Paratata ! il arrosait tout le monde et se frayait gaillardement son chemin.

En outre, le capitaine morbidonne supérieur Almamara me connaissait bien, puisque c'était à lui que Zabani Zabata m'avait confié pour ma formation.

Il nous avait donc embarqués, mon papa et moi, dans son pickup et avait filé à toute allure. il avait traversé tout le palais sans être inquiété, traversé

tout Maabala à la même allure, sans qu'aucun Morbidonne nous ait sifflés. C'est à vingt kilomètres de Maabala, après avoir franchi le dernier barrage de contrôle qui ne nous avait pas contrôlés non plus, qu'il nous avait déposés pour rebrousser chemin. Pendant tout le trajet, il n'avait pas placé un seul mot. Ce n'était pas un homme de parole mais d'action, le capitaine morbidonne supérieur Almamara.

Nous avons marché dans la nuit, mon papa devant, moi derrière. Zabani Zabata nous avait dit de tout faire pour être le plus loin possible de Maabala avant le lever du jour. Car le lever du jour pouvait être très compliqué ! il oubliait que depuis l'arrivée des Morbidonnes au Mali, tous les levers du jour étaient compliqués. Des fois, le jour ne se levait même pas. Le soleil restait caché derrière des montagnes de brouillards denses, compacts. Comme s'il avait peur, lui aussi, des Morbidonnes djihadistes.

On n'avait pas de lampe, du moins, on n'avait pas le droit d'en allumer. Même mon papa n'avait pas le droit d'allumer sa pipe. Eh Allah ! comme il en avait pourtant besoin par ces temps de peine ! Je le sentais à son humeur massacrante. Quel que soit le problème, il lui suffisait d'allumer sa grosse pipe, et de la fumée, faire une grosse moue *à* la vie. Et voilà, il retrouvait tout de suite sa tranquillité d'esprit. Mais cette fois, malheureusement, il ne pouvait allumer sa pipe qu'au lever du jour. Et pour ne rien arranger, à peine le capitaine morbidonne supérieur Almamara nous avait-il débarqués qu'une grande méchante pluie, comme si elle nous attendait au tournant, s'était mise à nous mitrailler de toutes parts. On n'avait même pas prêté attention aux nuages qui s'accumulaient à l'ouest depuis l'après-midi. Mais voilà donc que la pluie elle-même se faisait complice de nos ennemis, les Morbidonnes étrangers venus des quatre coins du monde pour nous voler nos terres et nos âmes. ils n'allaient peut-être pas tarder à se lancer à nos trousses quand ils

auraient découvert le cadavre puant de leur maître, et échappé peut-être à la mitraille impitoyable de Zabani Zabata.

Nous avons donc marché jusqu'au lever du jour, mon papa devant, moi derrière. Mais j'étais très souvent obligé de passer devant parce que si mon papa pouvait bien connaître la brousse, il ne connaissait rien des œufs de la mort. « C'est quoi ça encore, les œufs de la mort? », qu'il m'a demandé quand je lui ai dit de faire attention de ne pas marcher sur un œuf de la mort que je voyais devant lui. il ressemblait à une boule de billard, et était enfoui dans un petit tas de sable et recouvert à moitié par des branchages. « Les œufs de la mort, mon vieux papa, j'ai répondu en riant malicieusement, c'est de petits trucs comme des boîtes d'allumettes ou encore des boules de billard. Les grands méchants qui en veulent à tout le monde, bêtes et gens, les cachent dans le sol. Et, eh Allah ! ils font plus de mal que mille millions de mille boîtes d'allumettes parce que quand par malheur tu montes dessus, que tu sois un homme, un animal ou même un arbre, ils déclenchent la Troisième Guerre mondiale contre toi et te charcutent comme on aurait fait d'un cochon de lait si les cochons de lait avaient le droit de vivre dans notre foutu pays ! »

Ouais, mon vieux papa, il connaissait bien la brousse mais les œufs de la mort, moi, je les connaissais mieux que quiconque. Même que je les connaissais mieux que les traces de ma propre main. Parce que j'avais vu des tas de gars se les ramasser en plein bidon. Et boum ! Leurs jambes partaient au nord pendant que la tête et le reste fonçaient tout droit au sud. Eh Allah ! les œufs de la mort, même une mouche, wallahi, si elle marche dessus, elle est morte en mille morceaux avec chacun dans sa direction ! Comment reconnaître les endroits où les œufs de la mort sont cachés dans le sol? Pas facile, mon gars, je t'avoue ! Tu vois un petit tas de bout ou de sable recouvert d'herbes sèches ou de branchages? N'y pose pas le pied

sinon aucun macchabée ne te devancera à Lahara, le pays des ossements. Tu vois un objet comme un petit ballon enfoui dans le sable, avec une partie qui scintille aux rayons du soleil? N'y touche pas, sinon personne ne te devancera à Lahara. Et c'est en vain qu'on recherchera tes restes à la loupe. C'est dire combien ces petits machins sont méchants et combien ceux qui les fabriquent sont encore plus méchants...

« Tiens, papa, regarde ! » que j'ai dit à mon papa en lui montrant ce qui restait d'une chamelle déchiquetée et dispersée sur vingt mètres à la ronde. « C'est ça le travail de l'œuf de la mort. La pauvre chamelle, elle a marché dessus. » Plus loin encore : « Tiens, papa, regarde devant toi, tout droit ! » Les restes d'une jeune femme jonchaient le sol, éparpillés comme des feuilles mortes. Elle était venue chercher du bois de chauffe, que j'ai expliqué à mon papa demeuré sans voix. Elle a marché sur un œuf de la mort. Et elle en est morte.

Eh Allah ! Si je pouvais faire en sorte que les œufs de la mort disparaissent de la terre. Parce que même une tortue qui n'a rien fait de mal à personne, si elle marche dessus, eh ben, badaboum, elle est première à répondre présente à Lahara, ossements sur ossements. Et même qu'on ne peut pas utiliser sa carapace parce que l'œuf de la mort, il a tout carbonisé.

« Tiens, mon vieux papa, regarde cette grosse bête ! Comment c'est déjà? — Un bubale », a répondu mon papa. Le pauvre, il avait marché sur un œuf de la mort. Et maintenant, son ventre était ouvert, ses tripes répandues sur trente mètres à la ronde. Eh Allah ! Même la viande de la bête, on peut pas y toucher alors qu'on meurt de faim, mon vieux papa !

Nous avons marché encore toute une journée et toute la nuit. il fallait éviter les clairières. C'est là qu'il y avait le plus grand danger. Pas à cause de ces méchants génies de la brousse dont notre mère nous parlait souvent. Eux, ils avaient détalé dès que les premiers coups de pétard avaient tonné.

Mais des œufs de la mort ! Et tant d'autres calamités que les Morbidonnes djihadistes avaient amenées au Mali, qui faisaient la terreur des hommes et des bêtes et des arbres ! Même que la pluie elle-même avait peur de tomber, désormais.

Mon papa connaissait mieux la brousse que la ville où il vivait pourtant depuis l'âge de dix-sept ans, et où il avait passé plus de quarante ans à bâtir une vie que des gamins malotrus avaient détruite en une matinée. La preuve, nous avions parcouru plus de cent cinquante kilomètres sans traverser un seul village, sans emprunter le moindre chemin, sans croiser un seul homme ! Au fur et à mesure qu'on s'éloignait de Maabala pour nous enfoncer dans la brousse orpheline, les œufs de la mort se faisaient rares. Et c'est pourquoi les lièvres, les phacochères solitaires et autres fouines au nez de musaraigne se montraient de temps à autre, surtout dans la grande vallée herbeuse du fleuve Folongo, premier cours d'eau que nous avions eu du mal à traverser à guet avant d'atteindre les grandes plaines de Bazana. Les phacochères, avec leurs défenses poussives qui leur sortaient du front et des deux côtés de leur vilaine gueule, étaient les plus féroces à nous provoquer à tout bout de champ. ils se moquaient de nous en montrant leurs abominables défenses chaque fois qu'ils nous voyaient nous glisser sous les frondaisons. Et sans mon papa qui me disait de les laisser tranquilles, pour sûr que je leur aurais filé quelques rafales de mon kalach que je portais en bandoulière. Parce que je ne voyais pas la raison qui les poussait à se moquer de nous. Nous ne leur avions rien fait de mal. Mais même que papa ne voulait pas que j'en descende un pour notre repas. Alors même que le couscous sec que maman avait laissé avec Zabani Zabata comme viatique était presque fini.

Même les babouins aux fesses enflammées par je ne sais quoi ricanaient à notre passage, comme si eux qui ne portaient ni chemise ni pantalon, ils

étaient plus évolués, plus civilisés que nous les hommes. « Bien fait pour vos vilaines gueules d'humanoïdes attardés ! » semblaient-ils dire en nous regardant nous faufiler entre les arbres.

Mais à chaque fois que je me fâchais et brandissais mon sabre étincelant et mon kalach pour bousiller tous ces misérables, il me disait, mon papa, de rengainer mes armes tout de suite, et me répétait que c'est dans les sociétés arriérées que la moquerie et les méchancetés sont les plus développées, de même que la peur et les superstitions. Et il me citait l'exemple vivant de Maabala où, disait-il, ce grand bandit de Mabu Maba (il ne disait jamais le grand Calife ni la longue liste d'épithètes qui suivait), où donc ce grand bandit de Mabu Maba avait réussi à prendre le pouvoir pour terroriser la population avec des fables tirées du VII^{e} siècle d'outre-désert !

C'est vrai que mon papa était d'accord avec peu de gens, surtout depuis l'invasion du pays par le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar ibn Ahmad Almorbidonne et sa horde barbare de Morbidonnes ramassés dans les caniveaux, aux quatre coins du monde ! Et c'était pourquoi beaucoup de gens voulaient sa peau.

Mais la peau de mon vieux papa n'était pas à la portée de n'importe qui. C'est pourquoi personne n'avait pu se la payer. Ni les voisins qui lui en voulaient à mort parce qu'il n'allait jamais à la nouvelle mosquée du quartier, ni ses cousins, cousines, frères, soeurettes, oncles et consorts, pour la même raison. Ni même le terrible grand Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne, qui, pourtant, avait juré devant Allah et devant les hommes et les femmes et les enfants réunis d'avoir sa peau s'il ne se soumettait pas à ses lois divines. Ma mère, elle-même, qui pourtant l'aimait bien, était entrée à son tour dans la terrible cabale. Elle avait en vain jeté toutes ses forces dans la bataille pour le faire plier. Elle avait échoué et avait quitté la maison en pleurant comme une orpheline,

emmenant avec elle mes soeurettes. Ces dernières n'avaient d'ailleurs pas le choix. Elles étaient trop petites pour se débrouiller. Moi, je suis resté avec mon papa parce que je savais qu'il avait la peau dure et qu'il allait finir par gagner.

Au palais du grand Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar ibn Ahmad Almorbidonne, ma mère était revenue à la charge. Mais là aussi, elle avait échoué à faire plier mon papa. Et nous en avions tous pris plein dans la gueule pour mon papa : Nématou et Kany, mes soeurettes que le Calife avait retenues en otage, Zabani Zabata, le premier à s'être fait avoir par le grand Calife...

Mais malgré tout, si le grand Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar ibn Ahmad Almorbidonne, il n'avait pas publiquement prononcé le divorce de maman et de papa, sans même avoir demandé leur consentement, peut-être que je n'aurais pas fait ce que j'ai fait, et qu'on serait encore dans son palais. Non seulement il avait prononcé ce divorce, une vilenie et une humiliation suprême pour Zabani Zabata et moi qui avions tout fait pour lui, surtout moi, mais eh Allah ! Il avait eu le culot de célébrer sur-le-champ le remariage de maman avec ce Dramane Makamba qu'il avait fait traîner jusqu'au stade !

Bien avant, j'avais moi-même supplié mon papa en vain. Je lui avais dit avec insistance que lui seul ne pouvait pas tenir tête à tout le monde, et qu'il devait se rendre à l'évidence : tout le monde s'était aplati devant le nouveau maître des hommes. Même les militaires, eux qui, dit-on, jurent sur le drapeau national de défendre la patrie au prix de leur vie, ils s'étaient tous mis à genoux pour demander la bénédiction d'Allah et du grand Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne ! Pas parce qu'ils avaient peur de la mort ! Ah ça, non ! On n'est pas des descendants de trouillards, nous ! Le général de Gaulle peut le témoigner. Parce que

pendant la Seconde Guerre mondiale, nous étions les plus nombreux des tirailleurs sénégalais, et au point que la langue bambara était la deuxième du manuel des tirailleurs. Après le français, bien entendu. Même le maréchal Pétain, il sait très bien que les Maliens, jadis appelés Soudanais, ils ne sont pas des lâches qui se dégonflent au moindre coup de pétard. Car nous avons participé aussi à la Première Guerre mondiale, où nous nous sommes battus comme des lions ! Comment comprendre alors cette défaite humiliante de nos soldats dont certains auraient jeté leurs armes et leurs tenues militaires pour fuir comme des lapins? Eh Allah ! « La pire des défaites est celle de l'esprit ! Les gamins imams des nouvelles mosquées nous y préparaient depuis de longues années ! » C'est mon papa qui, un jour, a répondu à la question.

Je lui avais dit, toujours à mon papa, que la voie qu'il s'était choisie était devenue intenable, suicidaire, et qu'il ne pouvait que perdre. il avait refusé en disant que sa liberté n'était pas négociable. Cette fois, il avait parlé comme un politicien : « Pas négociable ! » Lui qui détestait la politique parce que les politiciens disent toujours que des choses ne sont pas négociables pour mieux les négocier ! Donc, quand il m'avait dit que sa liberté n'était pas négociable et qu'il n'était redevable à personne sur cette terre, cela m'avait fait nourrir l'espoir qu'il allait enfin se rendre. Mais mon espoir avait été de courte durée. Car il avait tout de suite ajouté qu'il était hors de question que lui, il se soumette à un vaurien ! il parlait ainsi du grand Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar ibn Ahmad Almorbidonne. Et il avait parlé à haute et intelligible voix. Tout le monde avait entendu. Sans moi, et accessoirement Zabani Zabata, cela lui aurait coûté cent coups de trique sur-le-champ, et devant tout le monde, voire la décapitation pure et simple. Et a banal C'est terminé ! il allait interdire qu'il fût inhumé dans le cimetière musulman. Et comme à Maabala, il n'y avait

plus un autre cimetière, il allait ordonner d'offrir sa dépouille aux chacals de la brousse environnante...

Je le sens, mon vieux papa est très fatigué. Ses pas s'alourdissent, son souffle devient saccadé. Je lui demande qu'on prenne une pause, juste une demi-heure. il refuse. il m'assure qu'il tient bon et que Bazana n'est plus très loin. On peut entendre le chant de ses coqs, tout heureux d'être encore libres de chanter. Le martèlement des pilons de ses femmes, et bientôt, peut-être, je le souhaite de tout mon cœur, les voix de ses hommes et de ses femmes et de ses enfants heureux d'être encore libres de parler à voix haute. Bazana ! J'y retrouverai Manamani de Bazana, avec ma mère et mes sœurettes !

Il me l'avait dit, mon vieux papa, qu'il ne quitterait ce monde qu'une fois parmi les siens. C'est pourquoi je suis tellement heureux de le voir se glisser maintenant sous les hautes herbes, lentement.

On longe le fleuve Bazana qui l'avait vu naître. Dans quelques heures, on sera à Bazana. Et s'il devait mourir, il le sera au milieu des siens. Quant à moi, faut que je retourne à Maabala pour prêter main-forte à Zabani Zabata, mon grand frère. il doit être maintenant au four et au moulin, peut-être assiégé par les nouveaux débarqués qui se seraient rendu compte de la mort du faux grand Calife, et voudraient en profiter pour nous prendre notre pays. Plutôt crever !

Le berger des dromadaires

Wallahi ! Bilahi ! Talahi ! C'est moi qui vous le jure, l'indolent et sommeilleux berger des dromadaires, s'il passe une journée à dormir, il en mettra deux à courir pour retrouver ses grandes bêtes aux pas amples I

Au Mali, les Morbidonnes djihadistes de la fin du monde ne s'étaient pas encore lourdement vautrés sur nos âmes damnées et nos consciences de nègres afro-africains condamnés au bled-continent, aussi amnésiques qu'une poulette de chair qui se fiche de la façon dont elle sera bouffée le lendemain I Du moins, pas complètement. Mais déjà, la terre et le ciel grondaient de leurs colères immenses et de leurs menaces apocalyptiques de briser nos terres et nos deux en mille morceaux, et de nous en balancer par-dessus bord, dans l'enfer aux sept milliards de laves incandescentes.

Mais malgré cette chape de plomb sur nos têtes de nègres, personne n'aurait eu l'outrecuidance de traiter mon papa de cochon. Car il restait un grand, le plus grand de tous ceux qui savaient encore faire travailler leurs méninges pour nous offrir autre chose que l'indigeste mélasse des gamins imams des nouvelles mosquées : matin sermons, midi sermons, soir sermons, sommeil sermons,

réveil sermons! Même que leurs sermons continuaient de nous terroriser jusque dans la tombe!

Mon papa était donc le plus grand peintre et sculpteur du pays, le seul à n'avoir pas pris la poudre d'escampette aux premiers cris d'orfraie des gamins imams des nouvelles mosquées, ou renoncé à sa liberté en échange de la promesse du jardin des délices éternelles. Bien entendu, après deux ou trois pèlerinages gratuits aux lieux saints de l'islam. Et la garantie signée et contresignée de la prise en charge totale de sa famille et de sa descendance sur trois générations. Eh Allah ! Il faut pourtant avouer qu'à son âge, c'était terriblement tentant, le jardin des délices en sus de la grandeur éternelle de sa lignée ici-bas! En échange de sa prétendue liberté d'esprit! Un concept hors saison chez nous autres nègres afro-africains cloués au bled-continent. Liberté! Liberté! Par Allah, qu'est ce qu'un va-nu-pieds-crève-la-faim a à cirer de sa liberté à côté du pain et du beurre à gogo, cadeau et gratuit? Ici-bas et là-bas, au jardin des délices éternelles, la fin de toute souffrance, de toute maladie, de tout souci?

Mais il avait refusé net, mon papa. Et quand les mêmes lui avaient gentiment suggéré : « Dans ce cas, on te conseille de te sauver à temps... » il leur avait répondu, sans se fâcher, que personne ne pourrait l'obliger à quitter les terres de ses ancêtres :

« J'ai vu le jour ici, je vais crever ici, wallahi ! jurait mon papa.

— Ce n'est pas sûr, mon ami ! lui répondait souvent tonton Ngoloni en riant de son rire malicieux. L'amour le plus passionné ne saurait infiniment résister à la souffrance! Notre Mali nous échappe! Les gamins imams des nouvelles mosquées l'ont vendu aux pays du Golfe contre deux dollars et un séjour à La Mecque!

Les "Bin-Ben" le transformeront bientôt en terrain de chasse à l'outarde !

— Tu es trop pessimiste!

— Non, je suis trop réaliste, mon ami ! Parce que, quand tout un peuple choisit dramatiquement de vivre à travers les rêves d'autrui, il est foutu! Et c'est notre cas! On ne peut vivre du rêve des autres. Il nous faut réinventer nos propres rêves du bonheur, de conquête du paradis! Rêver par la tête d'autrui est toujours fatal !

— ... »

Tonton Ngoloni restait le seul ami de mon papa. C'était aussi son camarade d'âge. Ce dernier lui rendait régulièrement visite, au moins une fois dans le mois. Il venait de Bazana, leur village natal. Et quand ils se retrouvaient, ils pouvaient rester ensemble jusque tard dans la nuit, à regretter leur jeunesse, mais aussi, à parler de sujets plus graves : qu'allait devenir le pays? Contrairement à mon papa, tonton Ngoloni n'était pas allé à l'école, mais en l'écoutant parler de notre tragédie, on avait l'impression qu'il avait étudié dans les plus grandes universités du monde.

Il fallait donc vraiment être fou comme mon papa pour ne pas mordre à l'hameçon, ni prendre la clé des champs pendant qu'il était temps.

Les oeuvres de mon papa voyageaient dans le monde entier et se vendaient comme des petits pains. Notre famille était riche et généreuse. Et tous les parents proches et lointains, ils venaient chez nous, mangeaient chez nous, dormaient chez nous. Et même que certains se débrouillaient pour venir crever chez nous. Mon papa était alors obligé de rapatrier leur corps jusqu'à Bazana et environs

où, dans la pure tradition, leurs dépouilles recevaient tous les honneurs.

Mon papa, il distribuait son argent à tout le monde, comme s'il le ramassait par terre. Et c'était peut-être pourquoi tout le monde lui foutait la paix. Même nos voisins de quartier, ils venaient chez nous pour s'approvisionner en riz, mil, thé, sucre, argent de poche et prix de condiments et d'ordonnance médicale... Il donnait toujours, mon papa. De même que ma mère qui ne se fatiguait jamais de voler au secours de qui frappait à nos portes. Mais c'était bien avant ces temps des maudits Morbidonnes. Ceux-ci n'avaient pas encore encerclé le pays et abêti tout le monde. Et les gens venaient des quatre coins du monde pour acheter les tableaux et les sculptures de mon papa. Ils mangeaient avec lui, dansaient avec lui, se faisaient photographier avec lui. Et ni les imams ni les voisins ni personne d'autre ne s'intéressaient à sa pratique de la religion. Pourtant, il y avait déjà plus de quinze mosquées dans le quartier. Et mon papa, il n'en fréquentait aucune. Il n'en avait tout simplement pas le temps. Son travail était sa prière et c'était accepté de tous. Les gens qui nous aimaient alors disaient que la marmite était plus ancienne que la mosquée. Et la marmite, c'était d'abord le travail.

Mais les choses ont commencé à changer avec l'apparition des nouvelles mosquées dirigées par des gamins imams à la barbichette de bouc nain, et l'annonce des Morbidonnes aux frontières lointaines du pays. Les Morbidonnes, c'étaient d'intrépides enfants ramassés dans les rues de Maabala et d'autres villes d'autres pays du monde. Ils étaient très en colère contre la terre entière et tous ses habitants parce que personne ne s'était occupé d'eux quand ils étaient venus au monde. C'était pourquoi ils étaient allés se former à l'art de

donner la mort à tout vivant, et de la plus atroce manière. Ils vous coupaient les pieds et les mains et les bras et les couilles. Ils vous enterraient à moitié et vous tapaient dessus jusqu'à ce que mort s'ensuive. Et ils prétendaient faire tout cela au nom d'Allah. Eh Allah, comme ils te fatiguent, les hommes ! Et comme c'est dur d'être pauvre dans le cœur et dans l'esprit! Parce que même la poulette qui a pourtant très peu de cervelle, elle sait que ce n'est pas en massacrant tout le monde à l'aveuglette qu'elle sera élue reine des cœurs. Allah qui a créé la terre manquerait-il de moyens pour l'effacer de l'univers au point de confier cette mission à des gamins?

« Allah n'a rien à voir dans cette sordide affaire! » disait mon papa bien avant le déluge. Et il conseillait aux gens de ne pas faire plus d'enfants qu'ils ne pouvaient nourrir. Mais déjà les nouveaux gamins imams des nouvelles mosquées, comme pour répliquer à mon papa, disaient aux mêmes gens, et de la part du grand Calife en route, de mettre au monde tout ce que leur ventre contenait d'enfants. « Parce que Allah seul possède les moyens de nourrir et les hommes et les bêtes et les arbres... »

Et comme les gens étaient trop pauvres et trop cons pour comprendre les paroles de mon papa, alors, ils gobaient tout ce que leur racontaient les nouveaux gamins imams des nouvelles mosquées. Et ainsi des familles en étaient arrivées à vendre une partie de leur portée pour nourrir le reste. Eh Allah! e m'a don segen malo ka dogo! « Ce n'est pas la pauvreté qui n'a pas honte mais les hommes qui n'ont pas honte! » fulminait mon papa. Il me dira plus tard qu'en réalité, le prétendu grand Calife, en ordonnant aux gens de faire des enfants comme s'ils étaient des pondeuses, avait besoin de supplétifs pour grossir les rangs de ses Morbidonnes djihadistes

de la fin des mondes, purifier le Mali des impies, des juifs et des idolâtres bambara. Parce que ceux-là, par Allah, ils ne méritaient pas de vivre sur la terre!

Et puis, après les juifs et les impies et les idolâtres bambara, ils allaient s'occuper des nazaréens, et des hindouistes, et des bouddhistes...

« Mais, mon papa, que j'ai dit un jour à mon papa, il n'y a pas de bouddhistes au Mali ! Est-ce que les gamins imams ne le savent pas?

— Les gamins imams sont comme le renard du conte de La Fontaine! Sauf qu'ils sont moins intelligents que ce dernier! Ils prospèrent dans l'ignorance et la bêtise! » répondit-il.

Donc, toutes ces conneries-là, c'est les nouveaux gamins imams des nouvelles mosquées qui les racontaient. Ils disaient qu'ils étaient les émissaires du grand Calife en cours de route, et que le grand Calife allait venir avec ses Morbidonnes pour mettre tout le monde au pas.

Au début, on avait pensé que cette histoire de guerre sainte n'était qu'une légende venue du fin fond des âges d'outre-désert, avec laquelle on voulait nous effrayer pour nous obliger à fréquenter davantage les nouvelles mosquées des gamins imams à la barbichette de bouc nain. Mais l'œil de l'étranger étant toujours plus attentif que celui de son hôte, les étrangers avaient commencé les premiers à quitter le pays, en même temps que les nouveaux gamins imams précocement barbus y débarquaient en pagaille et prêchaient avec véhémence l'instauration de la charia comme seule solution à nos misères sans solution. Ils pourfendaient les idolâtres et les imitateurs d'Allah et les attardés buveurs de fond de verre d'un

Occident décadent et voué aux pires flammes de l'enfer. Par imitateurs d'Allah, ils visaient les peintres, sculpteurs, dessinateurs. Les poètes et les chanteurs et les comédiens n'étaient pas épargnés, tous des adeptes de Satan le maudit! Il fallait les occire sans pitié. Si notre pays voulait sortir de sa misère crasse et de l'obscurantisme qui le broyait comme de la chiffe molle, il devait, sur ordre d'Allah, éliminer tous ces déchets de notre société dégénérée, et au plus vite.

Quand les nouveaux gamins imams des nouvelles mosquées avaient finalement sonné le tocsin, beaucoup d'artistes et tous ceux qui leur ressemblaient prirent la clé des champs pour des cieux plus cléments. D'autres, surtout parmi les chanteurs et les poètes, se recyclèrent et devinrent les meilleurs louangeurs d'Allah et de son prophète et du grand Calife en route pour libérer le pays de l'emprise de Satan et de tous ses suppôts.

Mon papa, lui, qui ne savait rien d'autre que peindre ou sculpter, s'en trouvait ainsi condamné à l'exil. Mais têtu comme pas possible, il refusa de partir. Quitter son pays, les terres qui l'avaient vu naître? Jamais! qu'il répondait à ses amis étrangers qui lui conseillaient de se barrer sans tarder.

Faute d'acheteurs de ses tableaux et de ses sculptures, les affaires de mon papa se mirent à péricliter. Au bout de deux ans, il ne lui restait que de quoi nourrir la famille. Les parents, proches et lointains, qui remplissaient notre maison, nous abandonnèrent à notre sort. Les voisins ne rendaient plus visite à mon papa. Ses amis se firent rares. Même les plus fidèles, ils avaient peur d'être vus en sa compagnie.

Et pour ne rien arranger, les gamins imams des nouvelles mosquées commencèrent à tenir, dans leurs prêches du vendredi, des propos malveillants sur le travail de mon papa. Notre mère fut la première à en être affectée. Elle proposa alors à mon papa de changer de métier. Elle ne savait pas que ce que mon papa faisait, c'était un peu plus qu'un métier, une passion, sa véritable raison de rester en vie. En outre, comment pouvait-il changer de métier à son âge? Il avait passé quarante ans de sa vie à aimer celui qu'il exerçait!

Mais ma mère ne voulut rien entendre. Parce que comme on dit chez nous, au Mali, chacun peut savamment se tromper avec sa seule vérité. C'est donc naturellement et franchement que mon papa, un jour de colère — c'était rare chez lui —, lui répondit qu'il ne savait et ne saurait jamais rien faire d'autre de sa putain de vie ! Il était né pour peindre et sculpter comme d'autres pour emmerder le monde avec leurs prédications imbéciles! (Je vous jure que c'est exactement comme ça que mon papa a parlé.) Mais ma mère ne s'était pas fâchée. C'était rare que mes parents se fâchent en même temps. Elle a éclaté de rire. Puis elle a traité mon papa de mule et de nul. Mon papa aussi a fini par éclater de rire et l'a traitée à son tour de femme fatale qui ne voulait rien comprendre. J'avoue que je ne saisissais que dalle à tous ces mots que j'entendais pour la première fois. Mais en voyant mes parents revenir à de meilleurs sentiments, j'ai repris espoir.

Après quelques jours d'accalmie, ma mère est revenue à la charge avec une nouvelle proposition : le gamin imam de la nouvelle mosquée, de la part du grand Calife en cours de route, se proposait de prendre en charge toutes les dépenses de la famille si mon papa

acceptait d'abandonner ce travail qui n'en était pas un. Mais comme je vous l'ai dit, mon papa ne faisait pas son travail que pour de l'argent. Il y trouvait son plaisir et sa raison de vivre. Il avait commencé à l'apprendre avec son père depuis son village natal. Il l'avait pratiqué au lycée puis à l'université, avant d'aller se perfectionner dans les grands conservatoires d'art d'autres pays du monde. Il ne pouvait donc pas se passer de son art. C'était sa vie, plus que sa vie. Personne ne pouvait le lui voler.

Zabani Zabata, mon grand frère et l'aîné de toute la fratrie, il a été le premier de la famille à succomber aux attraits du paradis mirobolant du gamin imam de la nouvelle mosquée du quartier, et s'est taillé de la maison. Un matin, il a rassemblé ses affaires et s'est sauvé sans dire sa destination à personne. Même pas à mon papa avec qui il s'entendait pourtant très bien, qui lui avait transmis toute sa science, tout son art. Et Zabani Zabata, il peignait, sculptait et dessinait si bien que les rares amateurs d'œuvres d'art qui n'avaient pas encore fui le pays disaient de lui qu'il n'allait pas tarder à dépasser les talents de mon papa. J'avoue que j'en étais un peu jaloux. Mais je savais qu'ils ne disaient pas toute la vérité. Ils cherchaient simplement à faire plaisir à mon papa. Parce que tous les papas du monde, on le sait, aiment entendre que leur fils aîné est le plus intelligent et le plus talentueux du monde. Excepté les papas hippopotames qui, raconte-t-on, pourchassent leurs rejetons mâles pour les émasculer, ou, pour les plus féroces, les zigouiller carrément! Et pour être tranquilles le restant de leur vie!

Zabani Zabata se tailla donc le premier. Bon, pour être juste, il ne se barra pas tout de suite. Il avait d'abord commencé par déserter l'atelier de mon papa, sans explication et sans raison apparente. Et

mon papa, c'était son genre, ne lui avait pas demandé pourquoi. Moi, je l'ai fait à sa place. Parce que je ne suis pas homme à laisser le flou sur les choses. Le flou, ça me fatigue tellement! Tant que je ne le lève pas sur une question me concernant ou concernant un membre de ma famille, je ne trouve pas le sommeil. Je passe la nuit à me tourner et me retourner dans mon lit, et surtout à imaginer mille choses bien plus funestes les unes que les autres.

C'est pourquoi j'ai décidé de mener ma propre enquête pour avoir le cœur net sur les raisons qui poussaient Zabani Zabata à abandonner l'atelier de mon papa. Et c'est ainsi que j'ai appris que c'était parce qu'il avait trouvé gîte et couvert dans une des nouvelles mosquées des gamins imams barbus, débarqués frais émoulus des pays du Golfe, pourris d'argent et de savoirs coraniques nouveaux et authentiques, intarissables sur la charia et ses vertus purificatrices de notre monde en déperdition par la faute d'un Occident décadent qui n'allait d'ailleurs pas tarder à payer pour toutes les fautes de l'humanité, pour toutes les souffrances qu'il lui inflige tous les jours. Et ces nouveaux gamins imams, ils parlaient tellement bien du paradis (mais aussi de l'enfer pour ceux qui ne voulaient pas les suivre) que beaucoup de jeunes et d'enfants et d'hommes et de femmes, même ceux qui allaient à l'école ou à l'université, prenaient leurs boniments pour de l'argent comptant. Et de l'argent comptant, eh Allah ! comme on en avait besoin par ici !

C'est ainsi donc qu'un soir, je l'ai coincé, Zabani Zabata, ouais! Il s'apprêtait à regagner la nouvelle mosquée de notre quartier. Auparavant, il avait eu un long entretien avec notre mère qui n'était pas encore partie. Et Zabani Zabata, il m'a dit que l'imam de la nouvelle mosquée lui avait appris que tout ce que mon papa faisait

allait conduire notre famille dans les pires flammes de l'enfer éternel ! « Ah, ce n'est pas vrai que l'imam a dit ça ! » que j'ai dit à Zabani Zabata en lui exhibant mon poing fermé en guise d'avertissement.

L'imam ne pouvait pas dire ça de notre papa. Et s'il l'avait dit, il avait menti. Donc, il était un imposteur fieffé! (C'est ce que j'ai ajouté.) Puis j'ai renchéri (parce que, eh Allah! j'étais très en colère!) en disant que c'était un vrai imposteur parce que personne ne pouvait garantir que mon papa qui ne faisait rien de mal à personne et nourrissait presque tous les voisins, il pouvait aller en enfer, comme ça, avec toute sa famille! Et Zabani Zabata de me prendre par la main et de m'emmener jusque dans la maison de l'imam de la nouvelle mosquée.

L'imam de la nouvelle mosquée, presque un gamin, wallahi ! À peine plus âgé que Zabani Zabata, mon grand frère, qui n'avait pourtant que seize ans !

« Ce n'est pas possible! » que je me suis dit, outré de voir mon grand frère en personne croire aux niaiseries incroyables d'un gosse qui, en plus, racontait des mensonges sur le travail de mon papa! Non, il ne pouvait pas croire ce que ce gamin racontait sur notre père trois plus vieux que lui. Mon papa qui, en plus, avait voyagé dans le monde entier, était écouté et respecté par le monde entier! « Non, Zabani Zabata, ça ne va plus la tête ou quoi? »

Alors, j'ai demandé au gamin imam de la nouvelle mosquée de me répéter exactement ce qu'il avait dit à mon grand frère Zabani Zabata. Si toutefois, malgré sa barbe, il était un vrai garçon. Et culotté qu'il était comme tous les gamins imams des nouvelles mosquées, il m'a répété presque mot à mot ce que Zabani Zabata m'avait dit qu'il lui avait dit sur le compte de mon papa. Je lui ai

répliqué que ce n'était pas vrai, ce qu'il disait sur le compte de mon papa. Mais il a insisté, répété que c'était vrai, et pire, il a ajouté que c'était parce que je n'étais qu'un gamin que je ne pouvais pas comprendre. Je lui ai dit que si moi, je n'étais qu'un gamin, et encore, cela restait à vérifier, mon papa, lui, il n'était pas un gamin. Il était trois fois plus âgé que lui, l'imam. Il était allé à l'université et avait voyagé dans le monde entier. Si ce que lui, l'imam, il disait était vrai, on le lui aurait déjà appris quelque part, et il se serait trouvé un autre job depuis longtemps. Parce que mon papa, même s'il se fichait lui-même d'aller au paradis ou en enfer, il n'aurait jamais continué un travail qui mènerait sa famille dans les supplices éternels. Il aimait sa famille et il était responsable et honnête. « Est-ce que tu m'entends, monsieur l'imam? » que j'ai demandé.

Le gamin imam de la nouvelle mosquée a répliqué que mon papa était moins qu'un gamin. Qu'il ne pouvait pas savoir et même comprendre ce que lui, il disait. Parce qu'il était un homme maudit, irrécupérable. Il avait déjà beaucoup trop essayé de copier Allah dans ses oeuvres. (Là, j'ai tout de suite compris que le gamin imam parlait des sculptures et des dessins de mon papa.) Il était donc condamné aux pires feux éternels de l'enfer, lui et toute sa famille si celle-ci ne changeait pas et continuait de le soutenir dans ses entreprises sataniques! C'est ce que le gamin imam a ajouté. Et il semblait encore plus fâché en parlant. Ça se voyait qu'il était habitué à être obéi à la règle et à l'équerre. C'était du moins ce que je lisais dans sa colère. Et moi, je le contredisais !

Je lui ai dit, cette fois, en appuyant bien sur chaque mot, de ne pas répéter ce qu'il venait de dire sur mon papa, et que si jamais il se hasardait à le faire, j'allais tout de suite lui montrer que je n'étais

pas un gamin ordinaire. Mais malgré la mise en garde, il a répété la même chose. Et moi aussi, en élevant la voix, je l'ai traité de minable gamin incirconcis, mangeur de petits lézards, menteur fieffé de calibre supérieur! Crétois professionnel — c'est mon papa qui m'a appris ce mot. Et depuis lors, je l'adore comme j'adorais manger le chocolat qu'il me rapportait de ses voyages à travers le monde entier. Et puis j'ai encore ajouté plein d'autres mots que j'avais lus ou entendus et que j'avais gardés dans un coin de ma tête afin de les ressortir à l'occasion.

Et Zabani Zabata, mon grand frère, de prendre parti pour le gamin imam, et de se jeter sur moi comme un taureau fou furieux, de me terrasser, de me taper comme pas possible. Je n'en revenais pas. C'était comme s'il tapait son ennemi mortel, moi, son petit frère! Les coups pleuvaient comme grêle sur ma tête, sur mon dos, dans mon ventre. D'abord, je n'ai pas voulu crier. On me l'avait dit, un homme ne crie pas tant qu'il est à terre. Il se débrouille pour se relever. Et c'est quand il se relève et terrasse à son tour son adversaire qu'il peut crier victoire.

Mais les coups étaient de plus en plus forts. Ils labouraient mes petites côtes qui n'avaient nul besoin d'être si maltraitées. Je n'en pouvais plus de me taire. Et puis, c'était mon propre grand frère, pas un camarade d'âge. Je n'avais pas le droit de le taper à mon tour, même pour me défendre ! Vous comprenez donc que je n'avais pas d'autre choix que de me sauver à toutes jambes et de hurler de toutes mes forces. Puisque c'était mon grand frère! C'est ce que j'ai fait. J'en avais un peu honte mais je l'ai fait quand même. Parce que même un crocodile, on ne pouvait pas le taper comme ça. Il allait mourir ou il allait se défendre ou il allait se sauver.

J'ai donc choisi de me sauver à toute vitesse. Je suis sorti de la maison du gamin imam en hurlant comme un crieur public. Il fallait que tout le monde entende, que le monde entier comprenne ce que Zabani Zabata, mon grand frère qui n'était plus mon grand frère, et ce gamin imam à la barbichette de bouc, ils m'avaient fait de mal. Je voulais des témoins, mais sans avoir besoin de m'expliquer.

J'ai traversé tout le quartier en hurlant plus fort. Et sans regarder personne, sans répondre aux questions de personne. Je suis entré dans l'atelier de mon papa en hurlant encore plus fort. J'ai raconté, en hurlant toujours plus fort, ce que Zabani Zabata m'avait fait, ce que ce gamin d'imam de la nouvelle mosquée m'avait dit sur le compte de mon papa. J'ai ajouté, en m'adressant à mon papa avec force sanglots, qu'il fallait sévir immédiatement. Mais mon papa n'a rien dit. Il est resté silencieux et pensif. Je ne savais pas ce qu'il mijotait dans sa tête, peut-être allait-il pendre Zabani Zabata, le pendre court et droit quand il serait rentré à la maison. C'est du moins ce que je souhaitais de tout mon cœur. Mais mon papa, je le savais, il n'aime pas la violence. Il ne fait que parler, parler et parler encore et toujours, au lieu de taper. Il disait que Dieu avait donné la parole aux humains pour qu'ils évitent de se taper.

Ce jour-là, Zabani Zabata, mon grand frère qui n'était plus mon grand frère, il est rentré à la maison après la dernière prière du soir. En le voyant, je me suis remis à espérer qu'il allait voir ce qu'il allait voir, et de toutes les couleurs. Même si mon papa n'est pas violent, cette fois, il n'allait pas laisser passer. J'allais bientôt entendre les cris et les hurlements de Zabani Zabata, mon grand frère qui n'était plus mon grand frère. Et j'allais rire jusqu'aux larmes. On allait voir ça ! Tout le monde allait voir ça, wallahi !

Mais voilà, mon papa, toujours égal à lui-même, il n'a pas tapé Zabani Zabata. Il s'est contenté de le prendre à part, certainement pour lui parler, comme toujours. Mon papa, il est incapable de taper même un chien. Il se contente de lui parler. Comme si un chien, il pouvait comprendre toutes ces grandes philosophies des hommes! Parler, parler, parler. Et toujours finir par se taper. Vaut mieux commencer par se taper d'abord pour mieux se comprendre par la suite. C'était mon point de vue. Mais mon papa, il avait le sien.

J'étais déçu. C'est pourquoi je n'ai rien compris quand, dès le lendemain, le même Zabani Zabata, il a mis toutes ses affaires dans un sac de voyage et est parti. Qu'est-ce que mon papa avait bien pu lui dire? Je n'en sais rien. Mais il avait disparu de ma vue, Zabani Zabata, mon grand frère qui n'était plus mon grand frère mais mon ennemi numéro un. Et c'était tant mieux. Les ennemis, c'est pas bon sous les yeux quand on ne peut pas les taper.

Ma mère aimait mon père. Ça, tout le monde le savait dans le quartier et tout le monde le disait. Quant à mon papa, il aimait ma mère à la dévotion. Ça aussi, tout le quartier le savait et le disait. C'est pourquoi notre famille était la plus respectée de tout le quartier. Et c'est aussi pourquoi, jusque-là du moins, nous les enfants, nous étions les plus heureux du monde. Parce que notre papa et notre maman arrivaient toujours à se mettre d'accord sur tous les sujets, sur tous les problèmes. Ou faisaient kifkif. Même qu'on en était un peu jaloux, nous les enfants. Parce que aucun d'entre nous ne pouvait dire du mal de mon papa à maman ou de maman à mon papa.

Après que Zabani Zabata s'est tiré de la maison familiale, mon papa et ma mère, ils ont commencé à élever le ton l'un sur l'autre. Je

ne comprenais pas. Si, je comprenais : ma mère, elle n'était pas d'accord que papa ait chassé Zabani Zabata de la maison. J'en ai conclu que c'était parce que ma mère aimait Zabani Zabata plus que moi, plus que Kany et plus que Némato u, mes deux frangines. C'était impossible à imaginer mais ça ne pouvait être que ça. En tout cas, c'est ce que je pensais. Et du coup, j'étais un peu fâché contre ma mère, et même que j'ai commencé à refuser de manger les petits plats qu'elle préparait spécialement pour moi parce que moi, c'est les docteurs qui le lui avaient dit, moi, j'avais un estomac de chevreau, très fragile. C'est pourquoi depuis je me suis mis à manger du n'importe quoi pour avoir un estomac corsé.

Deux ans après, et, bien sûr, grâce aux enquêtes dont j'étais devenu un expert, j'ai su les véritables causes des fâcheries interminables entre mon papa et ma mère. Le départ de Zabani Zabata n'y était pour rien. D'ailleurs, mon papa n'avait pas chassé Zabani Zabata. Mais Zabani Zabata était parti de son propre chef, du moins, il avait cru aux niaiseries que le gamin imam avait dites sur mon papa et avait pris la tangente pour ne pas brûler dans l'enfer. Le même vilain gamin imam, par personnes interposées, était revenu à la charge. Aux heures de prières, il convoquait ma mère dans la nouvelle mosquée du quartier. Et comme vous le savez, quand un imam vous convoque, c'est plus fort que la police et la gendarmerie réunies. Vous ne pouvez pas tarder à répondre à la convocation, encore moins la refuser. Parce que c'est comme si Allah en personne vous convoquait. En tout cas, c'était désormais comme ça dans notre pays, où les gamins imams des nouvelles mosquées avaient terrorisé tout le monde. Un gamin imam, il était au-dessus de tout le monde, même du président de la République qu'il pouvait

sermonner et insulter à sa guise à travers ses prêches enregistrés et diffusés dans toutes les radios et télés privées et publiques que le grand Calife en cours de route avait achetées et mises au pas.

Ma mère avait fait part à mon papa de cette convocation du gamin imam de la nouvelle mosquée de notre quartier. Comme mon papa était très ouvert, voire un peu ingénu, il avait donné son accord et ma mère était allée répondre à la convocation.

À son retour, elle avait rendu compte à mon papa de ce que le gamin imam de la nouvelle mosquée lui avait dit. Et le gamin imam lui avait dit, à ma mère, de transmettre son dernier avertissement à mon papa. Et si mon papa n'obtempérait pas, elle devait le quitter, en emmenant avec elle tous ses enfants. Si toutefois, elle ne voulait pas aller rôtir en enfer pour l'éternité. Et avec nous tous, sa famille!

Cette fois, la réponse de mon papa a été catégorique. Il a dit à ma mère de ne plus remettre les pieds dans la nouvelle mosquée de notre quartier et de ne plus parler au gamin imam. Mais ma mère, malgré son amour pour mon papa, elle ne pouvait plus faire marche arrière. Parce que maintenant tout le quartier y allait et aussi parce que ses meilleures copines lui avaient dit qu'entre Allah et le mari, si le mari n'est pas sur le chemin d'Allah, donc musulman, il fallait savoir choisir. Et à temps hein ! « Et tu ne vas quand même pas choisir un mortel au risque d'aller brûler en enfer avec tous tes enfants! » qu'elles avaient conclu.

Quand elles ont dit ça, j'étais à la maison, dans ma chambre, et en train de lire un livre. Je suis sorti et je voulus prendre la parole pour leur dire de sortir de notre maison ! Mais ma mère m'a ordonné de me taire et de retourner tout de suite dans ma chambre. Eh Allah

! si ce jour-là, j'avais seulement attrapé une de ces mégères désoeuvrées !

Ma mère, bien que mon papa ne fût pas d'accord, a continué à aller dans la nouvelle mosquée du gamin imam. Et donc, chaque soir, c'était des histoires à n'en pas finir avec mon papa, qui pouvaient souvent durer toute la nuit.

Et ni moi, ni Kany, ni Nématou, on ne pouvait dormir. On restait figés dans nos lits et on pleurait comme des orphelins. Et moi, je serrais les poings. Et moi, je jurais que wallahi, un de ces matins-là, j'allais me payer la peau de tous ces gamins imams de toutes les nouvelles mosquées du monde! Et je me mordais les lèvres jusqu'au sang. En pleurant souvent.

Mes soeurettes et moi, on se contentait de pleurer parce qu'on ne pouvait pas venir taper à la porte de mon papa et de ma mère pour leur dire qu'ils nous rendaient si malheureux en se chamaillant pour des broutilles. On ne pouvait pas non plus donner raison à l'un contre l'autre. Parce que, à les écouter, il était impossible de les départager. Nous, on ne pouvait donc que donner raison à tous les deux. Ma mère croyait sauver la famille de l'enfer éternel en fréquentant la nouvelle mosquée du gamin imam. Tandis que mon papa pensait tout le contraire et criait haut et fort — lui qu'on n'entendait jamais élever le ton — que cet imposteur de gamin imam de la nouvelle mosquée de notre quartier allait finir par détruire sa famille et conduire ses membres dans les pires flammes de tous les enfers terrestres et célestes du monde entier! Il n'arrêtait pas de répéter comme à lui-même : « J'interdis aux imams de se mêler des affaires de ma famille! Vous entendez! » Même que des fois, je me demandais s'il ne s'adressait pas plutôt à un tribunal qu'à ma mère.

Quant à ma mère elle-même, elle ne faisait qu'éclater en sanglots. Entre deux sanglots, elle disait qu'elle regrettait d'avoir épousé mon papa. C'était terrible à entendre sauf que moi, je savais que c'était tout le contraire. Seulement, des gens fous à lier étaient venus embrouiller la tête des plus sensés pour foutre le bordel partout au monde.

En les écoutant se disputer, je me disais souvent que dans une querelle, quand chaque protagoniste croit sincèrement qu'il a raison, tout devient compliqué, mais peut-être pas irrémédiablement perdu. C'était du moins un petit bout d'espoir auquel je tenais pour ne pas perdre pied.

Cette situation dura deux ans, deux autres longues années d'incompréhensions et de souffrances terribles pour tout le monde. Aussi bien pour mon papa qui ne voulait rien lâcher parce qu'il croyait avoir raison, que pour ma mère que le gamin imam de la nouvelle mosquée de notre quartier, soutenu par toutes ses copines et tous ses parents venus en renfort, et finalement tout le quartier et puis toute la ville et ensuite tout le pays, continuait de pousser. C'était encore plus terrible pour nous les enfants parce que nous ne savions plus à quel saint nous vouer.

Némátou et Kany ont fini par opter pour ma mère, en acceptant, malgré l'opposition de mon papa, de porter les voiles distribués par le gamin imam de la nouvelle mosquée de notre quartier, et commencé à l'accompagner à la prière. Quant à moi, je suis resté du côté de mon papa. Parce que je savais que c'est lui qui allait finir par être seul contre tout le monde. Et personne n'a jamais gagné seul contre tout le monde. Mon papa, il manquait souvent de sagesse. Je le lui disais souvent mais, en réponse, il se contentait de sourire.

Il y eut encore des moments d'éclaircie, puis d'orages terribles. Ma mère n'arrivait pas à convaincre mon papa d'abandonner son travail pour prendre le chemin de la mosquée. Et comme elle n'en pouvait plus de supporter les quolibets des voisins et les réprimandes du gamin imam de la nouvelle mosquée, et surtout, n'arrivait pas à se faire à l'idée de voir ses enfants brûler dans les pires flammes de l'enfer, et pour toute l'éternité, un matin, pendant que mon papa était dans son atelier, elle a fait venir une camionnette. Elle a pris tout ce qu'elle pouvait prendre dans la maison. Elle est partie. Kany, Némato, mes sœurettes, lui ont emboîté le pas. De toute façon, elles n'avaient pas le choix. Elles étaient trop petites pour se débrouiller en restant avec mon papa. Elles ne savaient que pleurer quand ça n'allait pas, au lieu de serrer les dents pour se battre. Je ne sais pas qui leur avait enseigné cette façon d'affronter les épreuves de la vie. Peut-être ma mère. Mais ce n'est pas sûr, puisqu'elle-même, elle m'interdisait de larmoyer quand ça n'allait pas.

Moi, je suis resté avec mon papa. Il fallait que quelqu'un reste avec lui. Ma mère elle-même n'était pas trop mécontente de ma décision. C'est pourquoi elle m'a fait beaucoup de bénédictions, en versant beaucoup de larmes pour moi et pour mon papa, avant de nous dire adieu. C'était pathétique. Mon papa et ma mère, ils avaient ensemble bâti toute une vie. J'avais envie d'éclater en sanglots. J'ai retenu mes larmes parce que mon papa, lui aussi, il m'avait prévenu que dans les épreuves de la vie de tous les jours, les larmes étaient inutiles. Il fallait se battre !

La saison des figuiers sauvages

Les Morbidonnes djihadistes n'avaient pas encore mis le Mali sous leur coupe réglée. Mais les gamins imams avaient fini de remplir nos nuits de leur présence immense. Ils parlaient dans les radios, prêchaient sur les plateaux des télés. Ils avaient envahi les téléphones portables et les Smartphones avec leurs chants d'outre-tombe. Partout où on pouvait entendre le bruit d'un moteur, il fallait qu'on entende la voix du muezzin appelant au jaadi sans relâche.

Et en même temps la mort, partout, promenait son dard impitoyable, nous fauchant à larges andains, sans distinction de race ni de sexe ni d'âge. C'était la saison des figuiers sauvages, les maîtres du mystère et de l'insondable. Qui a vu un figuier sauvage en fleur? Pourtant, au petit matin, le voici couvert de fruits juteux, des branches aux racines, en passant par le tronc. Gare, qui voit le figuier sauvage en fleur voit la porte des morts. Pour qui voit le figuier sauvage en fleur s'ouvre la porte des cauchemars!

Mon papa avait presque emménagé dans son atelier. Et moi, aussitôt après l'école, qui ne marchait presque plus, je l'y rejoignais. Il travaillait toute la nuit. Il avait fini par me fabriquer un petit lit derrière ses statuettes géantes, un petit lit de camp avec un matelas-éponge et un drap qu'il changeait tous les jours. Quand je tombais de sommeil, il me prenait par la main et m'y conduisait. Il

restait auprès de moi jusqu'à ce que je m'endorme profondément. Puis retournait à son travail. Le lendemain, c'était un tableau de plus, ou une statuette géante. Ou encore une petite chanson qu'il avait composée dans la nuit ou tirée de ses souvenirs d'enfance.

Mais jadis éclatants de lumière et de beauté, les tableaux de mon papa étaient de plus en plus sombres et tristes. Sur certains, c'étaient des géants difformes qui poursuivaient des enfants dans une clairière, au milieu des flammes et de la fumée, des araignées géantes, des fauves, des serpents qui se mordaient la queue. Sur d'autres, c'était la nuit noire, sans étoiles, où on apercevait de temps à autre des ombres difformes se faufiler dans des maisons à l'allure lugubre. Ou encore des asticots grouillant sur des corps d'enfants gisant dans des fondrières. Des lycaons et des hyènes rôdaient alentour, la gueule ouverte, la langue pendante. Les statuettes géantes représentaient des créatures hideuses, moitié hommes, moitié animaux, qui se délectaient en dévorant leurs propres excréments.

Moi : Mon papa, mais ça ne va plus la tête ou quoi? Tu fais tout à l'envers ! Des tableaux à l'envers, des sculptures à l'envers I

Mon papa : Je peins un monde à craindre!

C'est dans cette atmosphère cauchemardesque que j'ai fait un cauchemar. Ce qui était normal, un cauchemar dans une atmosphère cauchemardesque! Mais j'avoue aussi que j'adore les cauchemars et les voyages par de folles nuits d'orage. Ils me travaillent les tripes et les méninges.

Me voici devant les ancêtres premiers. Pourtant je ne suis pas mort. Je ne suis pas encore à Lahara, le pays des morts.

Les ancêtres premiers sont habillés de peau de léopards, comme tous les ancêtres premiers de l'humanité, et portent des masques hideux à tête de hyène et de lion et de cynocéphale hilare. Il y a d'autres bêtes bien méchantes que je ne peux identifier parce que leurs espèces ont disparu depuis des siècles, décimées par les chasseurs-braconniers et autres trafiquants de haut vol débarqués de toutes les rives de notre planète en sursis.

Les ancêtres premiers me soumettent à leur test d'humanité. « Mais je suis un être humain ! Je suis des vôtres! » que je leur ai crié, en vain.

Je dois courir à toute vitesse, sans regarder ni à gauche ni à droite, sans trembler ni crier ni pleurer ni appeler au secours, sans prêter attention à l'abîme béant au-dessous de moi, je dois donc courir à toute vitesse sur un fil tendu entre deux fromagers géants séparés par une distance de deux mille deux cent treize kilomètres. Dans les branches du deuxième fromager situé à deux mille deux cent treize kilomètres, se trouve suspendu le catafalque du tout premier ancêtre. Je dois m'y étaler deux fois et me relever trois. Puis refaire, à la même allure, la même distance sur le même fil tendu long de deux mille deux cent treize kilomètres.

Le fil est fin à couper un atome, plus effilé que la lame d'un rasoir pour bébé. Et je ne dois ni ramper comme un reptile ni marcher à quatre pattes comme une bête de somme. Parce que je ne suis pas un reptile ni une bête de somme, mais un homme, un être humain comme les sept milliards d'autres qui peuplent la terre! Et je dois la mériter, mon humanité! Mériter mon authenticité d'être humain! Je ferme les yeux et fonce, tête baissée. Un boulevard s'ouvre devant moi, deux fois plus grand que l'avenue des Chiens crevés de

Maabala. Mais malgré cela, je rate la marche. Et vlan ! en chute libre dans l'abîme béant, la tête en avant. Dans l'abîme béant que je craignais tant, m'attendent des hordes de sorciers et de sorcières armés de flèches et de lances faits d'ossements humains. Ils se ruent vers moi. Un narval les devance et veut m'encorner! Un grand fromager se dresse devant moi, sorti du néant. Il se couche et je saute dans ses branches. Il se relève aussitôt. Il est si haut que son sommet se confond avec le ciel. La bête visiblement aveuglée par sa puissance vient fracasser son crâne contre le tronc massif du fromager. Elle s'étale au sol, la gueule ouverte, la corne brisée. Sa cervelle éparpillée recouvre les herbes folles, en flocons de neige, en cailloux de sang...

Mais le fromager n'est pas mon sauveur. Il se dérobe et me laisse choir au milieu de mes assaillants, les sorciers et sorcières hérissés de lances et de flèches taillés dans l'os humain. C'est la fin. Je lève les yeux au ciel. Ma vie s'arrache de mon corps, mon souffle s'en va. « Eh Allah ! C'est donc comme ça qu'on meurt! » que je dis en fermant les yeux.

Avec mon papa, nous sommes plusieurs milliards d'hommes, de femmes et d'enfants. Nous sommes de toutes les couleurs, de toutes les régions du monde. Nous sommes affamés, assoiffés et pourtant sans aucune envie de manger ni de boire. Nous marchons à travers une grande brousse brûlée par le feu, dans la vallée de Talataï, aux confins de Kidal. Les cendres incandescentes et les souches d'arbustes calcinées et fumantes massacrent impitoyablement la plante endolorie de nos pieds nus. Silencieux et hagards, quelques arbres squelettiques, tels des zombies sur une planète inconnue, sont perdus dans les décombres. Des baobabs

aux troncs massifs trônent majestueusement au milieu des kapokiers aux fesses piteusement noircies par le feu ravageur, qui pleurnichent sur leur sort peu enviable.

Loin, dans l'horizon rouge comme un brasier ardent, le soleil s'apprête à sombrer dans le néant. Ses rayons semblent peiner à se frayer un chemin à travers la brume de poussière et de fumée suspendue au-dessus de nos têtes. De grands nuages continuent de monter en renfort, comme pour l'empêcher de se sauver. Il ne tarde pas pour autant à se coucher. Mais avant, il est secoué par de gigantesques vibrations. Ses rayons se détachent de lui, se suspendent en électrons libres dans le ventre du ciel, la tête en bas. Il se met à vriller, à tourbillonner, à souffler, râler, tel un mourant refusant de mourir. Cela dure un temps. Puis, subitement il se laisse choir à l'est, dans un fracas apocalyptique.

Cependant, ses rayons restés accrochés au-dessus de nos têtes continuent de nous cuire la cervelle.

De temps en temps, nous apparaissent de petites créatures difformes. Mi-enfants, mi-fœtus, elles se suspendent entre ciel et terre, la tête en bas, on dirait des chauves-souris. Elles nous ricanent au nez en émettant des sons sinistres et minuscules, qui nous transpercent l'âme et le cœur et la conscience. Sans répit.

« Mon papa, pourquoi ces créatures nous en veulent autant? » que je demande à mon papa en le regardant droit dans les yeux. Mon papa se contente de me lorgner et de sourire du coin des lèvres. Depuis que nous nous sommes retrouvés dans cette mésaventure inédite, il ne fait que sourire, mon papa. Comme si tout cela l'amusait!

Dans notre nouvelle et étrange communauté humaine, l'usage de la parole, de la parole proférée, n'existe pas. Il n'y a pas de langue non plus. On ne communique que par la pensée, laquelle remplace la parole proférée. Et tout le monde entend la pensée de tout le monde, instantanément. Tout le monde a donc entendu ma question en même temps que mon papa. Et tout le monde avait le droit de répondre. Mais personne n'a répondu.

Les créatures minuscules continuent de nous maltraiter impitoyablement. Elles ne se contentent pas de nous infliger d'atroces souffrances morales par leurs ricanements sinistres et les sons morbides qu'elles émettent, mais aussi nous noyautent comme ces terribles virus dont notre maître d'école nous parlait en classe, qui font irruption dans votre corps et, en un rien de temps, vous démolissent et vous réduisent à un tas de chair putride! À telle enseigne que les gens qui vous aiment le plus au monde se dépêchent de vous jeter dans un trou pour se sauver sans demander leur reste !

Ces créatures donc, elles nous massacrent le cœur, l'estomac, les intestins, la bile, le foie. Elles nous dévastent tout notre organisme avant de ressortir pour se remettre à nous railler sans pitié. Et ensemble, sans distinction de race ni de religion, nous nous mettons à tousser et à cracher des glaires nauséabondes, du pus, à vomir des liquides noirâtres. Et bien d'autres vilaines choses que nous expulsons par tous nos orifices. L'odeur puante de toutes ces déjections nous remonte par les narines et nous asphyxie. Nous souffrons tellement que chacun de nous veut mourir pour ne pas prolonger ces douleurs et ces humiliations effroyables. Mais c'est impossible, puisque nous sommes déjà morts et... ressuscités !

Au moment où nous nous demandons désespérément comment nous débarrasser de ces étranges créatures, celles-ci disparaissent brusquement, comme si elles n'avaient jamais été là. Ce qui nous fait espérer la fin de notre calvaire, de même que celle de notre étrange voyage sans destination précise.

Je marche derrière mon papa, au milieu de cette foule immense et disparate, étrangement silencieuse et bruyante à la fois. Il n'y a pas de parole, comme je l'ai dit au départ.
Et chacun s'exprime par la pensée. Et tout le monde entend la pensée de tout le monde. Ce qui, davantage, complique les choses. Parce que personne ne peut mentir à personne, ni nourrir de mauvaises pensées à l'endroit de son prochain. Personne ne peut maudire ni bénir personne d'autre. Chacun n'est préoccupé que par son propre sort. Même mon papa, je ne peux pas savoir s'il pense réellement à moi.

Après que les créatures nous ont enfin quittés, nous débouchons sur une immense clairière. Deux avenues, toutes deux plus grandes que l'avenue des Chiens crevés de Maabala, se croisent au beau milieu de la clairière.

Celle de gauche mène à un grand verger dont on aperçoit de loin la végétation luxuriante. Le parfum exquis de ses fleurs et de ses arbres fruitiers nous parvient par une brise légère et douce. C'est la route du jardin des délices éternelles !

Quant à celle de droite, elle conduit à un gigantesque brasier dont on voit les flammes et la fumée monter jusqu'au ciel. De temps à autre, des suppliciés, pareils à des étincelles géantes, jaillissent du feu, voltigent allègrement au-dessus de nos têtes, puis retombent fatalement dans les flammes, en hurlant de terreur. Leurs cris nous

glacent le cœur. C'est la route des clameurs, celles des supplices éternels.

Au croisement des deux routes, cinq étranges vieillards nous attendent debout. Ils sont habillés tout en noir, pantalon bouffant noir, longue chemise noire, ceinture noire. Ils ont des corps d'hommes et des têtes d'oiseaux. Eux non plus, ils ne parlent pas. Ils s'expriment par la pensée, échangent entre eux et avec nous par la pensée. Le cinquième, qui doit être leur chef, tient une balance dans sa main. « C'est le jour J, le Jugement dernier dont les nouveaux gamins imams parlaient avec tant de hargne I » que je me suis dit en tremblant, enfin convaincu que mon papa et moi et toute cette foule, on est bien morts et ressuscités. On fait donc face aux juges suprêmes, impitoyables et infaillibles du jour JI Qui vont peser et soupeser nos biens et nos péchés. Et nous expédier au paradis ou en enfer, selon.

Mes appréhensions ne tardent pas à se vérifier. Car aussitôt, j'entends, avec tous les autres, les cinq étranges vieillards crier dans leur pensée : « Manamani de Bazana I » Une jeune femme sort de nos rangs et se dirige vers eux. Elle est voilée de la tête aux pieds, mais malgré cela, on voit tout son corps luire comme du diamant poli. Eh Allah! Manamani de Bazana, comme elle est belle ! À faire égarer le plus saint des saints hommes! Son apparition nous fait oublier notre terreur! De ses gros yeux de bichette effrayée, coulent des larmes qui tombent par gouttelettes fines sur ses seins fermes et mordorés. C'est comme un coup de foudre dans mon cœur, dans tout mon corps. Je veux me lancer à la suite de la jeune femme pour l'empêcher d'aller répondre à la convocation des cinq étranges vieillards. Moi, je vais me présenter à sa place et répondre de tout ce

qu'elle aurait commis comme mal ! Au pays des clameurs, si elle devait y aller, j'irais à sa place !

Mais par la pensée, les cinq terribles vieillards me maintiennent figé sur place. J'ai beau crier, beau m'agiter, dans ma pensée, rien à faire. Je demeure inerte, figé, subjugué, impuissant.

Les cinq étranges vieillards mettent, d'un seul coup, toutes les bonnes actions de Manamani de Bazana dans un plateau de leur balance. Puis par parcimonie, pincée après pincée, ils commencent à mettre ses péchés dans l'autre. À chaque pincée, la balance penche légèrement du mauvais côté. Je tremble de tout mon corps, prie de tout mon cœur pour que les péchés de Manamani de Bazana ne dépassent pas ses bonnes actions. Je suis même prêt à donner tout ce que j'ai fait de bien dans ma courte vie pour voler au secours de mon premier et dernier amour, Manamani de Bazana. Je suis prêt à la damnation éternelle!

Les cinq étranges vieillards, eux-mêmes, deviennent de plus en plus anxieux en voyant la balance pencher dangereusement du mauvais côté. Je les vois transpirer, et même prier dans leur pensée. Ce qui me donne à espérer. « Peut-être ont-ils des filles auxquelles ils pensent! Ou sont-ils amoureux, eux aussi, de Manamani de Bazana ! » que je me dis avec un pincement de jalousie dans le cœur.

Quand ils ont mis la dernière pincée dans le plateau, la balance a basculé d'un seul coup dans le mauvais sens. Les fautes de Manamani de Bazana dépassent de loin le poids de ses bonnes actions !

Les cinq étranges vieillards se regardent dans les yeux, interloqués. Que vont-ils faire maintenant? Envoyer cette enfant par

la route des clameurs? « Ce serait horrible! » que j'ai crié en moi-même.

Je veux de nouveau, par la pensée, envoyer toutes mes bonnes actions au secours de Manamani de Bazana. Mais au même moment, après un dernier échange de regards, les terribles vieillards indiquent à la jeune femme la route du jardin des délices éternelles. « Hourra! que j'ai crié dans ma pensée. Ils sont amoureux. Les anges ont mordu à l'appât et triché par amour! »

Avant de s'en aller dans le jardin des délices éternelles, Manamani de Bazana se retourne pour me fixer dans les yeux. Elle me décoche un sourire si radieux que tout mon être s'inonde de félicité. Eh Allah ! je viens de découvrir mon grand amour, le vrai. Je me sens comme transporté à mille lieues de là! Avec Manamani de Bazana, je nage tranquillement dans les rivières de lait coulant doucement sous les charmilles du jardin des délices éternelles! Le corps léger, l'âme enchantée! Eh Allah ! C'est donc ça l'amour!

Mais mon bonheur que je croyais éternel est de courte durée. Manamani de Bazana, après un dernier sourire, tourne les talons et continue sa route vers le jardin des délices éternelles. J'entends aussitôt les cinq étranges vieillards appeler mon papa à la barre! « Mon papa, n'y va pas ! C'est des escrocs ! » que j'ai crié fort, dans ma pensée, en m'agrippant de toutes mes forces à mon vieux papa. Mais mon papa, il s'arrache de mon étreinte en me rejetant violemment en arrière. Et, d'une démarche altière, la tête haute, les épaules droites, il s'avance vers les cinq terribles vieillards et se tient devant eux. Ceux-ci, d'un geste agacé et brutal, balancent tous ses bienfaits dans un plateau, lequel fait basculer l'autre dans le mauvais sens. Je proteste vivement, bien entendu, par la pensée, que ce

n'est pas juste. Les cinq terribles vieillards, ils doivent faire comme ils ont fait pour Manamani de Bazana, peser d'abord les bonnes actions de mon papa, au lieu de commencer par ses fautes. « Si vous ne procédez pas ainsi, vous allez m'entendre devant Allah lui-même, wallahi I » que j'ai crié dans ma pensée.

À ces mots, les cinq étranges vieillards me fixent longuement de leur regard courroucé. Ils ne sont pas contents que je me mêle de leurs affaires. Mais ils se corrigent quand même. Ils reprennent la pesée de la vie de mon papa. Ils mettent d'abord ses bonnes actions dans un plateau. La balance bascule violemment dans le bon sens. Je jubile. « Comme mon papa est un homme de bien ! » que je me dis. Dans l'autre, par portion, ils mettent ses péchés. À chaque pincée, le bon plateau se relève. Je m'inquiète, en même temps le visage des cinq vieillards, tendu au début, s'éclaircit. Ils semblent contents à la perspective de condamner mon papa aux supplices éternels. Je m'inquiète mais ne désespère pas.

La balance penche, penche encore du mauvais côté. Quand toutes les fautes de mon papa sont enfin placées, elle s'équilibre. Les deux plateaux, le bon et le mauvais, se retrouvent au même niveau. Les bienfaits de mon papa égalent le poids de ses péchés !

De nouveau, les cinq terribles vieillards se regardent dans les yeux, échangent par la pensée. Je les entends s'interroger sur ce qu'il y a lieu de faire. Car le cas de mon papa relève d'une jurisprudence inédite. Pourtant il faut trancher. Ils sont là pour trancher. Et ils sont infaillibles!

Calme et étonnamment détendu, mon papa reste débout. Il continue de regarder les cinq étranges vieillards dans les yeux. Pendant que je m'inquiète pour lui, un large sourire moqueur balaie

de temps à autre son visage cachectique. « Mon papa de papa! que je m'exclame en moi-même. Toujours égal à lui-même! »

C'est à ce moment que j'ai vu le cinquième étrange vieillard, le chef, ordonner aux autres de s'emparer de mon papa. Son verdict était tombé : fendre mon papa en deux, et à parts égales. Un côté ira par la route des clameurs tandis que l'autre prendra celle du jardin des délices éternelles! Je l'avais entendu communiquer par la pensée sa décision à ses collègues. Et je veux de nouveau protester vivement, mais cette fois, ma pensée refuse de partir. Elle reste bloquée dans ma tête, si violemment que je m'étouffe.

Mon papa est tenu par les quatre membres. Le cinquième vieillard tire son sabre étincelant de son fourreau, le lève au-dessus de sa tête, de toutes ses forces. Je ferme les yeux pour ne pas voir l'horreur. Mais c'est impossible, car nos pensées sont fatalement transparentes. Et on ne peut pas les fermer.

Quand j'ai ouvert mes yeux, croyant que mon papa était déjà fendu, je vois accourir une jeune femme. Elle porte la même tenue que les cinq terribles vieillards. Mais au lieu d'une tête d'oiseau, elle a une tête humaine. Sa longue chevelure se déploie dans le vent. Juste à la seconde où le sabre allait s'abattre sur mon papa, d'un geste de sa pensée, elle intime au cinquième terrible vieillard d'arrêter, de suspendre la sentence et ordonne aux autres de libérer mon papa. « C'est leur cheftaine! » que j'ai pensé en jubilant. La jeune femme aide mon papa à se relever. Quand il est débout sur ses pieds, elle lui indique la route du jardin des délices éternelles!....

La saison des gamins imams

À mon réveil, mon papa était assis à mes côtés. Il avait l'air perdu. Quand je lui relatai mes cauchemars, il resta pensif quelque temps, avant de me dire d'une voix lasse : « Ce n'est rien! Ce ne sont que des cauchemars. Tu en feras beaucoup d'autres. »

C'est plus tard, quand les gamins imams ont enfin réussi à coloniser nos consciences pourries de nègres afro-africains vissés au bled-continent, que j'ai compris que Zabani Zabata n'avait pas trop tort de reprocher pas mal de choses à mon papa. Entre autres, son refus entêté de décamper, alors qu'il était temps, de notre bien fichu bled où tout semblait, dans une compétition rageuse vouée à la médiocrité, se liguer contre l'intelligence et le talent. Nous amener avec lui sous des cieux où l'on enseigne aux enfants l'art de vivre et non de mourir n'aurait, en effet, rien coûté à son orgueil de nationaliste fieffé. Mais il s'était entêté à rester, mon vieux papa. « Je ne fuirai pas mon pays! » qu'il me disait.

Et pendant que le président de notre République très malade tentait de parlementer fort et tout seul dans le vide de son palais déserté par les mânes de nos ancêtres, les gamins imams des nouvelles mosquées, au service du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne, travaillaient patiemment à saper nos âmes authentiques pour prendre le contrôle de nos

consciences déjà gravement affectées par l'ignorance, la mère des violences. Et ils étaient si nombreux, les gamins imams, et si efficaces qu'ils arrivaient à coloniser jusqu'à l'air que nous respirions. Et puis, ils étaient tellement prudents, malgré leur arrogance, que pour mieux réussir leurs coups fourrés contre notre République malade des années d'errance et de démocratie factice, ils avaient pris tout leur temps pour acheter en douceur toutes les radios et télévisions publiques et privées de notre pays et les mettre à la disposition des plus niais d'entre nous. Et les plus niais d'entre nous mirent tous leurs talents de niais à thésauriser les sottises les plus délicieuses des quatre coins de la planète, et, à dose homéopathique, à les infuser dans nos consciences orales fortement perturbées par les siècles de rabâchage de nos fables par les griots de chez nous, fatigués, eux, d'attendre de nous de nouveaux hauts faits d'armes à raconter aux générations à venir. Et pareil affront, wallahi ! on ne peut pas faire ça aux griots de chez nous! Les tacler si insolemment dans leur chasse gardée! Et encore par des minables, des dadais d'une telle épaisseur! Wallahi! Et dont la cervelle ne dépassait pas celle d'une poulette!

Et les griots de chez nous, de se mettre à réinventer notre histoire de toutes pièces pour épater les gamins imams. Les gamins imams qui avaient plus de pognon dans leurs besaces que nous autres les descendants attardés des fondateurs d'empires dans les nôtres. Et à les voir distribuer des sous à tout va, on eût dit qu'ils étaient plus riches que la Banque mondiale elle-même! Wallahi!

Quand les griots de chez nous s'en mêlèrent en déformant notre histoire et nos cultures, le vacarme devint si fort dans nos têtes que tout le monde perdit le sommeil, en même temps que la mémoire, en

plus de l'intelligence. C'était ce qu'attendaient les gamins imams qui en profitèrent pour gaver nos consciences orales fatiguées avec les peurs et les ignorances qu'ils avaient patiemment amassées dans les quatre coins du monde.

Eh Allah ! Et nous, désormais démunis d'esprit et de conscience, et pauvres cons devenus, on a accepté bêtement que les autres nous refilent ainsi leurs peurs revenues du fond des âges! On n'a même pas pu dire : « Non. Allez vendre vos peurs ailleurs! Nous, on en a déjà assez avec nos palus chroniques et nos sécheresses et nos famines et nos mortalités et nos morbidités élevées plus que nulle part ailleurs au monde! » « Non », c'est pourtant très facile à dire quand on n'est pas d'accord ! Mais nous, on était presque tous d'accord. Parce qu'on avait perdu nos consciences et notre mémoire, en plus de toute notre intelligence. Ou peut-être, les gens étaient-ils si fatigués qu'ils n'en avaient plus le courage. Ils n'attendaient que la mort, avec, au bout de la course, l'improbable paradis qui, en plus, restait à conquérir aux côtés des gamins imams envoyés en éclaireurs par les Morbidonnes du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne.

Les gamins imams ne se contentaient pas de nous gaver de peurs et d'ignorance, comme ils étaient plus riches que la Banque mondiale qu'ils combattaient d'ailleurs, je l'ai déjà dit, ils achetaient tout le monde en distribuant beaucoup de fric. Il en donnait en pagaille jusqu'au président de notre République affamée d'argent liquide et de promesses non tenues. Et ainsi donc, comme tout le monde a besoin de beaucoup d'argent dans notre bled désargenté, chacun ou presque trouvait son compte en leur bradant ce qui restait de la patrie et en fermant les yeux sur tout ce qu'ils faisaient. On les

regardait racoler d'autres gamins paumés dans les rues de nos villes et villages, de nos hameaux et nos campements. On ne disait rien parce qu'on n'avait plus rien dans nos consciences ni dans notre mémoire fêlée.

Ils les amenaient dans leurs mosquées pour les gaver de contes de fées venus d'ailleurs, d'outre-désert et d'outre-tombe. Parce qu'ils parlaient toujours de la mort et de l'après-mort, jamais de la vie, ni de la beauté des fleurs, ni du coucher du soleil sur le Niger, ni de la beauté de nos filles et de nos montagnes, de la douceur et de la candeur de nos mangues sucrées. Eh Allah ! comment peut-on faire des jeunes des patriotes quand on ne leur parle que de la mort? Quand on leur enseigne que la vie ici-bas n'est qu'une chimère? Et puis ils enfonçaient le clou en disant : « Tu n'as pas de travail. Tu n'as pas d'argent. Tu es tellement pauvre et sans espoir que tu ne peux même pas envisager de te marier un jour et d'avoir des enfants. Parce que tu n'as pas de travail et pas d'argent. Et même que tu ne peux plus rentrer à la maison parce que tu ne peux pas regarder tes parents dans les yeux, tellement tu as honte. C'est pourquoi tu bois de l'alcool et fumes ton joint dans ton coin et que tu n'es pas un bon musulman, malgré ta bonne volonté. Eh bien, c'est parce que le monde entier est contre toi, sauf nous, bien entendu. Et nous, bien entendu, on peut t'aider. On est là pour ça, aider les gens comme toi à se refaire la vie ici-bas et là-bas... »

Un môme paumé, il ne peut mieux rêver. Il s'étonne et tremble et pleure en même temps : « Comment vous avez su, monsieur l'imam? » Et monsieur l'imam, il répond : « Ça, c'est mon secret. Une question seulement : est-ce que tu veux t'en sortir? Est-ce que tu veux retrouver ta dignité et ta place dans la société? » Eh Allah I

dites-moi, mon ami : qui, au monde, ne voudrait pas retrouver sa dignité et sa place dans la société?

Et donc, le môme, j1 se prend *à* leurs jeux ignobles. Il se fait pousser une barbichette de bouc nain et troque ses guenilles contre des djellabas et des pantalons coupés court au-dessous des mollets, prêt, à tout moment, pour les ablutions et la prière. Il fréquente assidûment les nouvelles mosquées des gamins imams. Entre-temps, il s'entraîne au karaté et au judo-aïkido et au tir à balles réelles. Tout cela au vu et au su de tout le monde et sans que personne ne lève le petit bout du doigt parce que, à part les fous à lier comme mon papa, tout le monde était dans leur escarcelle : les maires, les gouverneurs, les policiers, les députés, et même le président de notre République en sursis. Parce que tout le monde avait peur. La frousse avait pondu son œuf de mort infaillible dans le cœur et l'esprit de tout le monde.

En récompense de sa soumission à Allah et au fric des gamins imams, le môme paumé reçoit, cadeau et gratuit, un magasin plein de marchandises importées d'outre-mer et d'outre-désert. L'encens importé direct du paradis y diffuse un parfum aux senteurs si exquises qu'on oublie qu'on est encore sur notre pauvre planète, et dans son coin le moins habitable, wallahi ! Des versets psalmodiés d'une voix douce de femme appellent à la guerre contre tous les infidèles, les mécréants, les juifs et autres idolâtres du monde.

Et le môme paumé, le voici riche sans coup férir. Un miracle dans notre bled-fiction sans frontières, où légendes et mythes, désormais, disputent la primauté à la réalité vraie, et cheminent ensemble, sans distinction de race ni de religion. Il est vite marié avec une gamine du même âge qui, du coup, se voile de la tête aux orteils. Mais il n'a

juste que le temps de déposer un bébé dans le ventre de la mariée, le môme paumé. Le jaadi l'appelle avec insistance aux frontières passoires de notre République en sursis. Et sans avertir personne, même pas ses parents désormais riches d'être les auteurs d'un enfant bénit ici et là-bas, le gamin aux anges, il disparaît en même temps que sa femme et son enfant en gestation. Comme Zabani Zabata, mon grand frère, il a rejoint les rangs des Morbidonnes djihadistes du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne. Pour rembourser la dette qu'il a contractée auprès des gamins imams des nouvelles mosquées...

Maintenant, devenus plus puissants que les policiers et les gendarmes, plus puissants que le président de notre République en sursis, et plus sûrs de leur victoire prochaine, les gamins imams des nouvelles mosquées n'avaient plus peur de personne. Ils rentraient dans nos familles et dans nos chambres. Et même des fois, dans nos toilettes. Car malgré leur puissance, ils n'avaient confiance en personne et tenaient à avoir un œil sur tout ce que nous faisions. C'est pourquoi ils regardaient jusque dans nos chiottes pour savoir ce que nous y rejetions.

Même notre sommeil agité par d'horribles cauchemars grouillant des bruits sourds des crépitements d'armes automatiques, des éclats de grenades offensives et des mines antipersonnel, ils voulaient le contrôler de bout en bout. Eh Allah ! comme on s'était fait avoir en leur bradant la clé de nos consciences perturbées de nègres afro-africains condamnés au bled I

Deux semaines donc, après mon horrible cauchemar, les gamins imams des nouvelles mosquées ont commencé à annoncer l'arrivée imminente des Morbidonnes djihadistes du Calife Mabu Maba dit

Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne. La nouvelle, authentifiée par la presse internationale publique et privée, nous réveilla brusquement de notre sommeil abyssal. Et nos consciences perturbées, toutes ensemble et soudainement, se mirent à nous taper sur la tête comme les fouleurs d'à côté tapent inlassablement sur leur tissus amidonnés : Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi, sur nous cette mère des calamités? Le jaadi I

Pendant qu'on s'interrogeait fort, qu'on recherchait fébrilement des coupables à pendre haut et court, les petits guerriers du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne, tels des criquets pèlerins puant mille exhalaisons mortelles, déferlaient sur notre pays, enlevaient villes, villages et hameaux et fractions nomades. Souvent, sans coup férir. Kidal, Gao, Tombouctou, Douentza... Eh Allah I Ils brûlaient tout, dévastaient tout sur leur passage. Ils voulaient ériger un monde nouveau, purifié de tout péché, de toute débauche, et dans la droite ligne tracée par Allah et son prophète. Eh Allah ! comme ils étaient féroces, les gamins guerriers du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne! Ils n'avaient peur de personne ni pitié de personne. Ils massacraient tout vivant qui se mettait en travers de leur chemin.

L'armée ne pouvait pas les arrêter. Aucune armée au monde ne pouvait les arrêter. Parce qu'ils étaient mieux armés que toutes les armées du monde, et vaccinés contre la mort par Allah lui-même. Ils tombaient et se relevaient aussitôt pour charger leur ennemi et le bousiller et le découper à la baïonnette et au sabre puis au couteau de cuisine. Ils n'avaient pas peur de la mort parce qu'ils étaient en mission divine.

Ces tristes nouvelles qui nous parvenaient des fronts où nos soldats mouraient comme des mouches nous remplissaient d'effroi. Pendant que les gamins imams des nouvelles mosquées jubilaient et nous terrorisaient davantage à travers leurs prêches de plus en plus enflammés. Tout en essayant de nous rassurer en même temps : « Vous allez voir I » qu'ils disaient en caressant leur barbichette de bouc nain : « Ils ne sont pas méchants, les djihadistes, wallahi I Ils ne veulent de mal à personne, en tout cas, pas aux bons musulmans. »

Ce que les Morbidonnes djihadistes voulaient donc, c'était juste l'application stricte de la charia, la loi d'Allah, équitable pour les hommes et les djinns et les anges. Et pour leur bien. Pour le salut de toute l'humanité. Et puis, les gamins imams nous recommandaient fortement de les accueillir plutôt que de pleurnicher sur notre République dont il ne resterait bientôt que les cendres. Il fallait saluer leur courage et leur dévouement à la cause d'Allah. Ils n'allaient d'ailleurs pas tarder à débarquer à Maabala. Plus qu'une question de semaines. Ou tout au plus, de mois. On allait les voir...

Les gamins imams des nouvelles mosquées n'avaient pas trop menti. Car, en moins de trois mois de replis stratégiques des survivants de notre vaillante armée, les Morbidonnes réussirent à mettre la moitié du pays sous leur joug impitoyable. Et débarquèrent à Maabala, dont la conquête n'aura pris que quelques heures d'escarmouches. Pendant lesquelles nous sommes restés terrés au fond de nos trous à rats, sursautant à chaque coup de canon, tremblant de frayeur chaque fois que les crépitements et les miam-miam des mitrailleuses lourdes et des fusils d'assaut se rapprochaient de nos maisons à moitié effondrées.

Les plus téméraires risquaient de temps en temps leur nez dehors, regardaient à travers leurs fenêtres entrouvertes les visages poupons des nouveaux maîtres de Maabala, notre putain de pays écartelé entre tous les prédateurs du monde, où chacun voulait planter sa semence mâle. Eh Allah! C'était la fin du monde pour de vrai, wallahi ! Des gamins bilakoros venaient de se rendre maîtres d'un pays aussi immense que son histoire millénaire. Wallahi! Il fallait voir ça !

Encore quelques heures de silence et de peurs tapies au fond de nos coeurs effrayés, tout d'un coup, les haut-parleurs géants se mirent à grésiller, puis à crachoter. Et puis soudain, à hurler à travers la ville. Ils étaient là, les Morbidonnes du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne. Ils nous invitaient à sortir. Nous étions libérés de nos gouvernants impies, libérés mais scellés par la charia stricte, la seule loi divine, applicable à toute l'humanité égarée par la faute des mécréants et des juifs et des nazaréens. Les nouveaux sauveurs diffusaient leurs messages dans toutes les langues de la terre. Ils étaient la nouvelle humanité, celle qui allait désormais décider de nos destins de Blacks nègres afro-africains cloués au bled, taillables et corvéables à merci. Et hourra ! hourra ! On sortit en pagaille et en vrac pour les applaudir. Et même qu'on aurait entonné nos vieux refrains guerriers si les gamins imams des nouvelles mosquées ne nous en avaient pas sévèrement dissuadés : « Tout cela est désormais fini. On n'entendra plus que le nom d'Allah et celui du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne! »

Les Morbidonnes djihadistes, les voilà devant nous : des milliers de gosses en guenilles, si frêles sur leurs jambes qu'on eût dit des

squelettes d'enfants sortis de leurs tombes sans fleurs. Kalach en bandoulière, ou juchés en grappes sur des pickups hérissés de fusils géants dont les canons menaçaient jusqu'aux étoiles, ils battaient nos pavés lavés de toute souillure en scandant des refrains venus du fin fond des âges d'outre-désert. À peine plus âgés, leurs commandants paradaient devant eux en lançant en l'air leur sabre étincelant. Eh Allah ! comme c'était beau à voir et tout aussi effroyable, des gamins qui avaient défait une armée de mâles adultes pour déferler dans nos rues désertées par le président de notre République qui avait fui avec toute sa clique chantante.

Pour mieux nous tenir en laisse, le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne, leur maître absolu, élut domicile dans l'immense palais de l'ancien gouverneur situé sur la plus grande colline de Maabala. Nous nous retrouvâmes ainsi coincés comme des lapins, entre la colline et le fleuve.

Et sans attendre, il envoya ses Morbidonnes les plus intrépides et les plus impitoyables dans les quartiers et les maisons pour rechercher et massacrer infidèles et autres mécréants dans les trous à rats de Maabala et des environs. Sans pitié, ils réduisirent en miettes mausolées, monuments, bars, hôtels et restaurants, brisèrent, sans états d'âme, dancings, conservatoires et studios photo. A Tombouctou, à Gao, Douentza, Konna... A part les nouvelles mosquées des gamins imams (ces derniers leur servaient, comme toujours, de guides pour désigner les cibles), rien ne devait rester debout.

Parmi ce chaos généralisé où, au-dessus de la ville, l'on ne voyait plus rien d'autre que la poussière et la fumée, seuls restaient encore visibles et tolérés, je ne savais pourquoi, l'atelier et la salle des

expositions de mon papa. Avec ses tableaux et ses statuettes géantes qui continuaient de narguer les gamins imams des nouvelles mosquées et leurs affidés.

Les voisins, avec à leur tête le gamin imam de la nouvelle mosquée de notre quartier, ne tardèrent pas à s'en plaindre auprès du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne. Ce dernier, personne, jusque-là, ne pouvait se targuer de l'avoir aperçu une seule fois, à part, peut-être, ses Morbidonnes djihadistes. Même ceux, imams, notables, politiciens recyclés, qui étaient allés lui faire allégeance, s'étaient contentés de rencontrer Kumabarani, son porte-parole.

Toute la journée, mon papa restait de plus en plus cloîtré dans son atelier, assis à même le sol, la tête dans la paume de ses mains.

Il n'y avait plus de place pour ses tableaux et ses sculptures qui s'entassaient les uns sur les autres, dans un désordre prodigieux. Il n'y avait même plus de place pour mon petit lit. C'est pourquoi on n'avait plus le choix que de rentrer à la maison à la nuit tombée, et de nous terrer jusqu'au lever du soleil. Il y avait des patrouilles toute la journée et la nuit. Il y en avait dans les quartiers et dans toutes les rues. Et même dans les maisons. Et même dans les chambres des maisons et dans les toilettes. Si t'es gamin et seul dans la rue, on te prend pour t'envoyer chez le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne. Et tu peux dire adieu à ta maman et à ton papa et à tous ceux que tu aimes. Femme et homme ensemble, on vous demande de vous expliquer. Si vous ne trouvez pas trois Morbidonnes djihadistes ou trois gamins imams assermentés comme témoins de votre mariage, ou trois gamins imams des nouvelles mosquées pour attester que vous êtes bien

mariés ou frère et sœur de même père et de même mère, on vous embarque illico. Et après deux semaines de détention, on vous ramène dans votre quartier. Et à l'endroit même où on vous a arrêtés, on vous fouette devant vos amis, vos frères et sœurettes, vos cousins et cousines, vos papas et mamans. Oui, devant tout le monde. Eh Allah I Et des fois, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Et quand vous êtes mort sous le fouet, on interdit à vos parents de toucher à votre corps, de l'amener au cimetière et de l'enterrer. Car, on n'enterre pas un mécréant fornicateur pris la main dans le sac. Il doit pourrir au soleil ou être dévoré par les chiens...

C'était l'occupation. C'est mon papa qui me l'a appris un jour. Quand quelqu'un d'autre vient chez vous, vous prend tout, y compris votre ombre, et vous impose ses lois, vous êtes sous occupation. Donc, on était tous sous occupation. On ne devait plus chanter ni danser. On ne devait plus sortir dans la rue, sauf pour aller dans les mosquées des nouveaux gamins imams. Même les radios et les télévisions publiques et privées rachetées par le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne, elles avaient définitivement arrêté de diffuser nos chansons parce que nos chansons étaient païennes. Nos langues étaient des langues païennes. Nos habits étaient des habits païens. Le français que nous apprenions à l'école était une langue d'infidèles qu'il ne fallait plus utiliser. L'anglais était tolérable en attendant l'imposition de la langue d'Allah à tout le monde. Et même que le nom de notre pays, le Mali, à terme, il devait être changé parce qu'il était d'origine païenne I « C'est quoi ça Mali I » qu'ils disaient en grommelant. « On va revoir tout ça I », qu'ils disaient en souriant. Leurs dents étaient jaunes comme de la poudre de néré, leur langue mielleuse. Et puis,

eh Allah, ils parlaient toutes les langues de la planète! Ils disaient qu'ils n'appartenaient à aucun pays, qu'ils étaient universels comme l'islam! Quelle drôle d'idéologie! Pourquoi n'étaient-ils pas allés frapper ailleurs? Pourquoi nous, et seulement nous!

Les radios et télévisions publiques et privées remplacèrent donc nos chansons par la musique religieuse et les autres émissions par les prêches. C'est ainsi que nuit et jour, à la télé, on ne voyait que des femmes et des hommes emmitouflés jusqu'aux bouts des orteils, on eût dit des corps prêts à être ensevelis, qui chantaient en claquant des doigts. Eh Allah ! comme c'était ennuyeux mortel ! Mais qui allait protester?

Mon papa et moi, on pouvait vivre encore des piécettes et des quelques billets de banque qu'il avait égarés quand il avait beaucoup d'argent. Il les retrouvait en raclant le fond de ses tiroirs, en retournant son lit et ses polochons, en refouillant dans ses vieilles enveloppes.

Mais comme les voisins et le gamin imam de la nouvelle mosquée, très remontés contre l'atelier de mon papa où les tableaux et les sculptures restaient exposés, continuaient de se plaindre auprès du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne, une nuit, des Morbidonnes aux cris d'Allah Akbar sont arrivés à l'improviste. C'est un de mes copains qui est venu en courant pour m'alerter. J'ai alerté mon papa à mon tour. Mais quand nous sommes arrivés, c'était trop tard. On ne pouvait qu'assister à la fin du spectacle. Car ils avaient presque fini de démolir l'atelier et s'acharnaient maintenant contre les tableaux, les statuettes et les sculptures. Comme des fous furieux, ils les brisaient et les jetaient dans un grand feu qui illuminait tout le quartier.

Quand ils eurent fini de tout brûler, ils s'en allèrent sans adresser la parole à personne, criant toujours leur « Allah Akbar! ». La foule accourue répondait « Allah Akbar! ».

Toute l'œuvre de la vie de mon papa était partie en fumée. Il ne lui restait plus qu'à aller faire allégeance au Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne, et à élire domicile dans la nouvelle mosquée du gamin imam. Ce n'était d'ailleurs qu'un conseil d'ami, disait ce dernier, venu le lendemain du désastre pour « présenter ses condoléances à mon papa »! Et en plus, eh Allah, en racontant ses salamalecs à mon papa qui ne l'écoutait même pas, il me regardait en biais, comme pour me dire : « Je t'avais prévenu, gamin. Si tu m'avais écouté... » Mais moi, je faisais comme si je ne le voyais pas, comme s'il n'était pas là. C'était ma réponse à ses moqueries, du moins pour le moment. Car je savais que j'en aurais d'autres parce que nos chemins allaient se croiser de nouveau. J'en étais absolument sûr. Le vent qui souffle et la vieille calebasse qui roule finissent toujours par se rencontrer.

Au lieu d'aller faire allégeance au Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne et commencer à fréquenter la nouvelle mosquée de notre quartier — ce qui m'aurait surpris de sa part —, mon papa recommença à peindre et à sculpter de plus belle. Mais cette fois, dans notre maison qu'en un rien de temps il remplit de tableaux, de statuettes géantes et de plein d'autres choses encore. La cour, le salon, les couloirs, et même notre jardin, ils en furent bientôt envahis. Si bien qu'il se mit à les exposer dans la rue, devant notre maison !

C'est pourquoi le gamin imam, appuyé par les notabilités et les politiciens recyclés de notre quartier, se hâta d'aller de nouveau se

plaindre auprès du Calife souverain, dénonçant le satanisme tenace de mon papa et son entêtement dans son satanisme avéré. Il pratiquait le sacrifice humain. Un grand nombre de parents étaient allés se plaindre auprès du gamin imam à ce sujet. Ils avaient perdu leurs gosses. Et, trois jours après, ils avaient retrouvé leurs ossements entassés devant l'atelier de mon papa I Si le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne ne prenait pas tout de suite les mesures qu'il fallait, ce seraient les habitants du quartier eux-mêmes qui allaient s'en charger. Parce que ce qu'il continuait de pratiquer, mon papa, ce n'était ni plus ni moins que de l'idolâtrie, de la sorcellerie, du cannibalisme! Et si l'on n'y mettait pas fin tout de suite et définitivement, il allait contaminer tout le quartier, voire toute la ville et pousser tout le monde à la sédition contre le pouvoir des Morbidonnes, contre le gouvernement divin et béni d'Allah !

Et de nouveau, les Morbidonne djihadistes débarquèrent à la maison pour détruire tous les tableaux et toutes les sculptures de mon papa. Je pensais que cette fois ils allaient nous emmener tous les deux, mon papa qui s'entêtait à pratiquer son art et moi qui continuais de rester avec lui, alors que tout le monde l'avait abandonné à ses peintures et à ses statuettes géantes afin qu'il constate par lui-même si le bois et la pierre taillés et des dessins sataniques pouvaient l'aider. Wallahi ! des dessins et des statuettes, même en or massif, ne peuvent sauver personne de la colère d'Allah et du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne!

À ma grande surprise, les Morbidonnes n'ont pas emmené mon papa. Après avoir tout mis en miettes et tout brûlé, ils s'en

retournèrent comme ils étaient venus, sans adresser la parole à personne, se contentant de crier « Allah Akbar » et d'écouter la foule hystérique leur répondre avec le même slogan.

La solitude de mon papa cochon

Cela faisait plusieurs mois déjà. Mon papa n'avait plus d'argent dans ses tiroirs. Donc on n'avait plus à manger ou presque. Mon papa m'a alors demandé de m'en aller. « Va rejoindre les autres. Tu auras au moins de quoi manger. Puisqu'il te faut vivre. Moi, j'ai déjà vécu » qu'il m'a dit. « Les autres », c'étaient les gamins du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne, ses Morbidonnes djihadistes, ses petits guerriers invincibles qui faisaient la loi à Maabala et environs. Ils tuaient les gens à tour de bras, mais aussi, ils étaient immensément riches pour avoir dévalisé toutes les banques des villes qu'ils avaient prises. Ils étaient tout aussi généreux et distribuaient de l'argent et de la nourriture dans les mosquées. Ils disaient aux gens qu'ils n'avaient même plus besoin de travailler. Eux, ils allaient bientôt amener beaucoup d'argent au pays. Ils avaient des amis riches, très riches, qui ne cherchaient qu'à aider les bons musulmans pauvres et sans moyens. Mais aussi à éradiquer de la terre tous les mécréants et tous leurs suppôts. Et pour le bien de l'humanité entière! Ils n'étaient qu'au début de leur combat. Mais ils allaient gagner cette guerre sainte contre l'humanité parce qu'ils étaient en mission commandée d'Allah. Personne ne pouvait les vaincre. Le Mali n'était qu'une étape, la première !

Mais moi, j'ai refusé de quitter mon papa. Pour rien au monde, je n'allais l'abandonner à son sort. En plus, je pensais qu'il avait raison. On allait mourir ensemble! Que je lui ai dit.

Il a essayé de me convaincre que ce n'était pas intelligent de ma part. Que je ne lui apporterais rien en restant auprès de lui. Mais je suis resté quand même. Je ne pouvais pas le laisser tout seul alors que tout le monde était contre lui.

Un matin, mon papa a fait apparaître un grand tableau vierge qu'il avait soigneusement caché dans la maison. Il connaît sa maison plus que quiconque au monde, mon papa. Il a donc sorti son tableau avec des pinceaux et des boîtes de peinture. Il s'est installé dans la rue, devant notre maison. Et il s'est mis à crayonner, à peindre. Il avait presque les yeux fermés. Les gens qui passaient s'arrêtaient pour le regarder comme on regarde un animal sauvage au zoo, qui tourne en rond dans sa cage en fer, qui rugit en vain sa colère. Même moi qui suis son fils, je ne comprends rien à ce qu'il était en train de dessiner. Il a travaillé toute une journée ainsi. C'est à la nuit tombante que j'ai vu enfin surgir de ses pinceaux un vieux cochon si mal en point que même dans les pays où le porc est encore halal, personne n'aurait plus voulu de sa viande.

En dessous du dessin, il a écrit en lettres capitales « **VIEUX COCHON** ». Le lendemain, le tableau était fixé au-dessus de la porte d'entrée de notre maison jadis si bien animée mais aujourd'hui vide et silencieuse comme un cimetière à l'abandon. Même les arbres que nous y avions plantés et entretenus avec tant d'amour avaient dépéri.

Mon papa s'asseyait sous le tableau, y passait toute la journée. Les gens qui savaient lire lisaient l'écriteau, regardaient le dessin, et

puis regardaient mon papa. Les plus sots — c'est ce que je pensais d'eux — se mettaient à larmoyer et lui jetaient de la petite monnaie. Il la leur retournait sur-le-champ en leur disant poliment : « Non, merci Monsieur ou Madame. » Ces derniers se fâchaient et l'injuriaient grossièrement, bien qu'on fût au mois béni du Ramadan et sous l'occupation des Morbidonnes djihadistes qui ne pardonnaient aucune grossièreté. Ils l'injuriaient donc, ces gougnafiers, avant de repartir en hâtant le pas, comme s'ils venaient de croiser le diable sur leur chemin. Effectivement, ils pensaient que mon papa était l'incarnation de Satan. C'est pourquoi ils se confiaient à Allah. Je les entendais prononcer les formules consacrées. Je les connaissais bien, ces formules : « Awuzubilahi Mina Shitan », etc. J'éclatais de rire en me disant en moi-même : « Ah : les imbéciles! »

Ceux qui étaient intelligents — en tout cas, c'est ce que je pensais d'eux — éclataient de rire en lisant l'écriteau, en regardant le dessin et en regardant mon papa. Ceux-là, je les aimais bien parce qu'ils avaient encore la force de rire et le courage de le faire. Car, tout comme les chants et les danses, le rire aussi était interdit par les Morbidonnes djihadistes pour qui la vie n'était qu'un leurre et la joie de vivre, le prélude à la damnation éternelle. Il fallait donc pleurer tout le temps, prier tout le temps, y compris dans son sommeil. Parce que l'enfer, c'était terrifiant et la vie ici-bas, un leurre déplorable.

D'autres passants — que je trouvais intelligents, en plus d'être courageux — avaient même la gentillesse de venir taper amicalement dans le dos de mon papa, en signe d'encouragement. Mais prudents comme tout le monde sous cette terrible occupation

des Morbidonnes, ils regardaient à gauche et à droite avant de lui filer, toujours discrètement, non pas de la petite monnaie, mais quelques billets de banque. Les sommes ainsi récoltées nous permettaient de manger le soir.

Quant à ceux des passants qui ne savaient pas lire — je le sentais à leur façon maladroite de regarder le tableau et de lorgner vers l'écriteau —, ils se contentaient d'observer le dessin du vieux cochon et de fixer mon papa d'un regard réprobateur, longuement, avant de s'exclamer : « Complètement timbré, celui-là! » Et ils tournaient les talons, continuaient leur chemin en maudissant avec force jurons tous les cochons du monde! De même que ceux qui les mangeaient! Ou les élevaient! Ou les dessinaient! Ou les regardaient. Ils les maudissaient tous, jusqu'à leurs derniers descendants forcément frappés de maladie de dégénérescence !

Un jour, alors que mon papa méditait tranquillement sous son tableau, je vis, précédée de pickups remplis de Morbidonnes djihadistes plus armés que l'ange de la mort, une immense foule se diriger tout droit sur notre maison, criant des insanités et des appels au pogrom.

Je courus dire à mon papa de se sauver sans attendre. Cette fois, j'avais très peur. Je sentais le danger. Mon papa ne devait pas faire le têtu. C'était absurde. C'était un suicide insensé que de rester. Nous devions partir tout de suite, nous cacher quelque part dans la ville, voire nous enfuir vers des cieux plus sereins. Notre pays avait attrapé la folie enragée. Son peuple était devenu fou. Même, ses bêtes et ses arbres, ils avaient tous sombré dans la folie. Tout était devenu fou autour de nous, et à notre insu. Eh Allah ! Mais c'était normal parce que quand on est quotidiennement pris à la gorge par

la maladie et la misère, et en même temps terrorisé par l'enfer éternel qui jaillit de la bouche de tous ses concitoyens, il n'y a pas de raison qu'on ne devienne pas fou. Et un peuple de fous, eh Allah, c'est plus dangereux que tous les chiens enragés du monde entier! Il ne faut pas l'affronter si tu tiens à ta peau. Mais il m'écoutait à peine, mon papa. Plus je parlais, plus ses yeux devenaient rouges comme ceux d'un vieux varan. Je le suppliai à genoux. Il refusa de bouger de sa place. Pour rien au monde! Pour rien au monde! Et il finit par m'intimer l'ordre de partir et de le laisser seul. Il n'avait pas besoin de mon aide. Il était grand et pouvait se débrouiller tout tranquille. Il n'avait plus peur de rien! Ni d'Allah ni de son prophète ni de Satan ni de personne ! « Je me fiche d'Allah ! me cria-t-il. Je me contrefiche de son prophète et de tous les prophètes du monde! Tu m'entends! »

Pour moi, c'était la preuve qu'il avait complètement perdu la raison. Il faut être plus que fou pour oser dire ces choses-là, sous le régime des Morbidonnes djihadistes. Il se condamnait à mort. C'était un suicidaire, un cadavre animé qui n'attendait que son enterrement ou d'être dévoré par les chiens et les chats de Maabala. « Plutôt crever! » qu'il me dit enfin en me repoussant très loin de lui. Il demeurait assis et placide sous le portrait de son cochon très mal en point.

Je suis resté un temps à le regarder. Et me suis dit avant de filer vite me planquer dans un angle du mur d'enceinte de la maison : « Mon papa ! C'est fini ! Il a perdu le nord, lui aussi ! Lui surtout! C'est la fin du monde! »

Le constat était dur, plus que dur pour moi. Mais l'évidence crevait les yeux : mon papa avait sombré dans une folie pire que le delirium

tremens collectif qui s'était emparé de l'ensemble du pays. C'est lui-même, mon papa, qui me l'a expliqué par la suite.

Le cas de mon papa était donc cliniquement pire. Parce qu'il était seul. Lorsque vous êtes seul contre tout le monde dans votre folie, c'est vous qui devenez le vrai fou.

Les Morbidonnes djihadistes arrivèrent dans un tourbillon de poussière, suivis par la foule hystérique, qu'ils empêchaient d'approcher mon papa en tirant des rafales en l'air.

Quand ils se furent garés devant notre maison, ils sautèrent de leurs véhicules, aussi lestes que des félins. Un groupe d'une dizaine d'hommes se détacha des autres et se dirigea tout droit sur mon papa. Ils avaient à leur tête un jeune homme efflanqué, habillé d'une tunique sahélienne et d'un pantalon semi-bouffant coupé juste au-dessous des mollets. Le long turban noir qu'il portait enroulé autour de sa tête, ne laissant découverts que le bout du nez et les yeux, ajouté à ses grosses lunettes noires le rendait méconnaissable et terrifiant.

« C'est la fin de mon papa ! » Que j'ai pensé. « Et c'est peut-être mieux ainsi ! » Que j'ai ajouté. N'ayant plus ni famille ni amis dans cette ville subitement devenue étrangère à elle-même et n'ayant plus aucun endroit sur terre où vivre librement, c'était le moment idéal pour lui de tirer sa révérence, dignement. On allait donc le décapiter séance tenante, ou, au mieux, le balayer avec quelques rafales de mitraillette. Si j'avais le choix, j'aurais choisi la deuxième solution. C'était moins humiliant. Quand les Morbidonnes djihadistes seraient partis, et si la foule m'en donnait le temps, je m'occuperais moi-même de la sépulture de mon vieux papa. Je creuserais un grand

trou dans notre jardin et l'y déposerais tout doucement. Je n'aurais même pas à pleurer parce que je n'aurais pas de larmes.

Mais quand il fut plus près de mon papa, le chef des Morbidonnes enleva son turban et ses lunettes noires. Eh Allah ! Quelle ne fut ma stupeur à la vue du visage poupin de Zdbani Zabata, mon grand frère qui n'était plus mon grand frère mais mon pire ennemi depuis qu'il avait pris fait et cause pour le gamin imam de la nouvelle mosquée de notre quartier, et m'avait tabassé comme on ne l'aurait pas fait à son pire ennemi ! Zabani Zabata donc, il s'était laissé pousser une barbichette de bouc nain soigneusement entretenue, qui lui donnait cet air de gosse précocement martyr et heureux de l'être! Zabani Zabata! J'avais envie de crier de stupeur mais mon cri se buta à ma bouche hermétiquement fermée, à mes lèvres tremblantes et incapables de s'ouvrir. Pendant que mes larmes coulaient en cascade. Eh Allah, Zabani Zabata, devant moi ! Dans cet accoutrement étrange et burlesque ! Comme le monde pouvait être fou !

Mon papa restait placide sous le dessin de son vieux cochon très mal en point. Il semblait indifférent à tout le tohu-bohu alentour. C'est peut-être pourquoi Zabani Zabata lui donna quelques coups pas trop méchants dans le dos, comme s'ils étaient de vieux amis. C'est alors qu'il leva les yeux et vit Zabani Zabata debout devant lui, qui le regardait, qui semblait même lui sourire! Eh Allah! Son propre fils, et mon propre grand frère qui n'était plus mon grand frère !

Mon papa tremblait de tout son corps, de toute son âme. Un énorme cri, celui-là même que je n'avais pas pu lancer, partit de ses tripes et, à toute vitesse, remonta vers sa bouche entrouverte. Il

s'était soudainement mis à transpirer. Il tenta de se lever, mais ses jambes avaient déjà décidé le contraire.

Mon papa n'eut pas le temps de lancer son cri. Zabani Zabata qui, entre-temps, avait remis son turban et ses lunettes, avait subitement recouvré son instinct de chef suprême des Morbidonnes. Ou peut-être ne voulait-il montrer aucune faiblesse devant ses subordonnés. Il était redevenu menaçant, dangereux. Il ferma la bouche de mon papa avec la paume de sa main gauche et lui lança en pleine figure : « La ferme, vieux cochon ! » Sur le même ton de fermeté, il lui ordonna de monter vite dans son véhicule! Et sans rechigner hein !

Eh Allah! Quand j'ai vu tout cela, et ensuite quand j'ai entendu Zabani Zabata, mon propre grand frère qui n'était plus mon grand frère, quand je l'ai entendu crier sur mon papa en le traitant de vieux cochon, j'ai piqué une colère si énorme que j'ai sauté de ma cachette à toute vitesse. J'ai attrapé au vol un gourdin, avec la volonté et la détermination, cette fois, de massacrer Zabani Zabata et tous les Morbidonnes de la terre, les massacrer jusqu'à massacrer le sol qui les portait! Ouais, à la guerre comme à la guerre! En arrêtant mon papa, et de cette vilaine façon, Zabani Zabata avait dépassé toutes les limites et ne méritait plus de vivre sur la terre. Mais hélas, ses hommes, des gamins bilakoros, à peine plus âgés que moi, ils m'attrapèrent juste au moment où j'allais casser la tête de leur patron. Ils me jetèrent au sol et se ruèrent sur moi. Eh Allah! à la guerre comme à la guerre! Ils me tapèrent comme des forcenés. Avec leurs pieds et leurs poings fermés. Eh Allah ! comme ils étaient méchants, les Morbidonnes de Zabani Zabata ! Et sans pitié! Et sans honte! Ils me donnaient des coups de pied et de poing dans le ventre et dans les côtes. Ils me tapaient sur

la tête avec les crosses de leur fusil. Eh Allah, que j'avais mal ! Mais cette fois, je n'allais pas crier, wallahi! Je n'allais par leur donner ce plaisir de m'entendre hurler de douleur et appeler leur Allah au secours. On ne partageait d'ailleurs plus le même Allah ! Ils avaient le leur, au nom duquel ils massacraient les gens comme des mouches. J'avais le mien, qui me dictait d'être gentil avec tout le monde et seulement très méchant avec les méchants.

Je voulus me défendre en serrant les dents. Mais je ne pus que me contenter de serrer les dents pour supporter la douleur. Ils étaient tellement nombreux et forts qu'il m'était impossible de me relever I Et ils me tapaient, me frappaient partout et avec tout ce qu'ils avaient à portée de main.

Je commençais à perdre connaissance. Tout tourbillonnait dans ma tête et autour de moi. J'eus envie d'appeler Zabani Zabata au secours pour qu'il me libère de mes petits bourreaux impitoyables, mais il n'en était désormais plus question. Après tout, c'est lui qui était allé les chercher dans leurs grottes pour les amener chez nous. C'est lui aussi qui m'avait frappé chez le gamin imam de la nouvelle mosquée de notre quartier parce que j'avais traité celui-ci de menteur éhonté. Et c'est toujours lui qui venait d'humilier mon papa en le traitant de vieux cochon. Et puis, en plus, à quel titre devais-je lui demander de l'aide? Il n'était plus mon grand frère mais mon pire ennemi que je tuerais de ma propre main à la première occasion...

J'allais perdre conscience quand j'ai enfin entendu le même Zabani Zabata crier à mes petits bourreaux impitoyables de ficher immédiatement la paix à son petit frère! Wallahi ! Qu'il allait les massacrer tout de suite et sans pitié, s'ils n'arrêtaient pas de taper sauvagement son frangin, wallahi ! Je le vis lâcher quelques rafales

de sa kalach en l'air et leur intimer l'ordre de me faire monter dans son pickup de commandement, au côté de mon papa qui s'y trouvait déjà, et qui le regardait comme si c'était la première fois qu'il le voyait. Son propre fils qui ne s'était pas contenté de se barrer de la maison sans raison valable, mais aussi venait de l'arrêter manu militari en le traitant de papa cochon ! « Quel monde ces foutus gamins imams ont amené dans notre pays! » que je me suis dit en m'installant auprès de mon papa. Zabani Zabata ne daignait même pas jeter un regard sur son propre papa qu'il venait de mettre aux arrêts.

Où allait-il d'ailleurs nous emmener? Allait-il nous conduire dans une clairière, loin de la ville, et nous exécuter en catimini?

Zabani Zabata en tête, notre cortège, gyrophares allumés et sirènes hurlant à faire péter les tympans à une pierre, s'ébranla à travers la ville de Maabala. Tout le reste de notre quartier et de la ville était sorti pour se masser le long de notre parcours et nous huer aux cris d'Allah Akbar et de vive le grand chef Zabani Zabata Altouni Albata Almorbidonne, leur sauveur et le plus grand de tous les Morbidonnes après le grand Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne lui-même! C'était comme si nous étions Satan en personne, avant et après sa damnation. Je pleurnichais à cause de mon nez amoché mais surtout de colère rentrée. Et je jurais en moi-même que j'allais égorger Zabani Zabata de mes propres mains à la première occasion, wallahi !

Contrairement à ce que j'avais pensé à notre départ de la maison de mon papa, c'est au palais de Kallakatta — celui du président de notre République vidé de son hôte et rebaptisé « Kallakatta » par le

Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne — que Zabani Zabata nous emmena directement.

On avait traversé la ville en roulant à tombeau ouvert. On avait franchi les portes du palais en roulant toujours à tombeau ouvert. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants étaient assis, certains sous les arbres, d'autres à même le sol et sous le soleil. Ils récitaient fébrilement des versets sous la menace d'un homme armé de lanière et debout derrière chaque groupe. A notre passage, ils jaillissaient de leur place et venaient se masser le long de notre parcours en criant Allah Akbar et en chantant les louanges du Calife et de Zabani Zabata, son lieutenant intrépide qui venait d'arrêter le diable en personne! En les regardant ainsi, je me disais : « Pauvres cons! C'est pas ça qui va vous ouvrir les portes du paradis! Wallahi! »

Mais je savais aussi que la plupart d'entre eux, comme nous, étaient là contre leur propre volonté. C'est pourquoi au fur et à mesure que nous nous enfoncions au plus profond du palais et que je réfléchissais profondément à leur sort et au nôtre propre, je devenais plus indulgent envers eux, et en voulais encore plus à Zabani Zabata et son Calife de merde! Des imposteurs éhontés qui avaient apporté l'enfer dans notre pays jadis pauvre, certes, mais resté paisible dans sa pauvreté. Et plus je réfléchissais, mieux je mesurais la juste valeur de la paix que nous avions perdue en nous laissant endormir puis effrayer par les prêches des gamins imams des nouvelles mosquées.

C'est plus tard que j'ai compris que c'était ainsi chaque fois que Zabani Zabata revenait de mission. Tout le monde était sommé de venir l'accueillir. On criait son nom. On tapait des mains. On sautait

en l'air. On pleurait de joie en versant d'abondantes larmes. J'ai vu de mes propres yeux des mères se rouler par terre à son passage, saisir son crachat et s'en oindre tout le corps afin que germe en lui l'idée d'expliquer leur situation au grand Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne. C'était ahurissant. Mon grand frère qui n'était plus mon grand frère, en quelques années d'escapade, nous revenait en qualité d'adjoint du Calife! Il était le numéro deux du nouveau régime et le chef suprême de tous les Morbidonnes et de tous les alguazils, et de tous leurs esclaves armés! À l'instar du Calife lui-même, il avait droit de vie et de mort sur tout le monde. C'était pourquoi la foule scandait son nom enrichi d'épithètes grandiloquentes, inaccessibles à ceux-là mêmes qui étaient obligés de le chanter : Zabani Zabata Altouni Albata Almorbidonne! Eh Allah!

Au fur et à mesure qu'on s'approchait du bâtiment principal du palais, qui, visiblement, devait abriter les bureaux et les appartements du grand Calife, le cortège de pickups qui nous suivait diminuait. Les uns après les autres, les véhicules et les hommes abandonnaient la course. C'est pourquoi il ne restait plus que Zabani Zabata et son chauffeur quand on s'arrêta enfin devant la dernière grande bâtisse du palais.

Zabani Zabata renvoya le chauffeur et nous conduisit, à travers des dédales de couloirs interminables, dans une grande salle aux murs et au sol recouverts de tapis orientaux, avec de magnifiques arabesques que mon papa, malgré son talent consacré de grand peintre, n'aurait jamais su recopier. Il nous invita à prendre place, à même le tapis. « C'est ainsi, papa, chez nous », dit-il avant de disparaître derrière un grand rideau. C'était la première fois qu'il

ouvrait la bouche pour nous adresser la parole. Pendant tout notre trajet, il était resté muet et fermé comme une carpe. Mon papa lui répondit par une moue si drôle que j'éclatai d'un rire tonitruant, malgré mon nez amoché et notre situation incertaine.

Au bout de quelques minutes, Zabani Zabata revint en compagnie de deux hommes que mon papa, malgré leur accoutrement, sembla reconnaître avant même qu'on nous les eût présentés. « Je vous présente le nouveau grand Calife du Soudan, dit le premier en s'écartant. Grâce à lui, notre vieux pays a recouvré sa souveraineté et son identité, en même temps qu'il a retrouvé son Calife authentique et légitime... »

Mon papa se leva brusquement et apostropha celui qu'on venait de nous présenter :

« C'est donc toi, Mabu Maba !...

— ... dit Fieffé Ranson Kattar! Tu as oublié la suite, mon cher camarade du lycée Askia Mohamed de Bamako! répondit le Calife lui-même en enlevant son turban et en éclatant de rire. Et désormais, ajouta-t-il, je suis le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne, Calife général du Soudan! Bienvenue donc dans mon palais! »

Maintenant, mon papa frissonnait. Ses dents claquaient. Il voulait parler mais en vain. Même ses poings qu'il voulait fermer, il n'y arrivait pas. Il ferma les yeux. J'eus peur qu'il ne pique une crise et ne s'effondre sous mon regard impuissant. Il fallait faire quelque chose, je ne savais quoi. Je regardai à gauche et à droite, à la recherche d'un secours éventuel. Zabani Zabata était là sans être là. Impassible, il semblait perdu dans ses pensées. C'est pourquoi je finis par hurler de toutes mes forces : « Mais apportez au moins de

l'eau à mon papa, tas de criminels assermentés! Assassins! Parricides!... »

Toujours souriant comme si de rien n'était, le Calife se tourna vers l'homme qui s'était écarté pour le laisser paraître et lui dit, en bambara : « Kumabarani, apporte à boire à notre ami, le premier de la classe d'il y a plus de quarante ans! On ne va pas le laisser mourir de soif! » A ces mots, mon papa eut l'air de retrouver ses esprits. Il éternua, toussota, éternua encore. Il se frotta les yeux puis les rouvrit grand. Son regard restait creux, qu'il promena du plafond au sol et du sol au plafond. Quand ses yeux rencontrèrent de nouveau ceux du Calife et de Kumabarani, il fixa les deux hommes un temps, avant de crier : « Bande de tarés ! Vous ne m'aurez jamais! » Puis, il m'attrapa par la main et m'entraîna dehors. On nous laissa faire. Peut-être parce qu'on savait que nous ne pourrions pas aller loin. Le bâtiment était tellement grand, le palais encore plus. Nous étions comme des souris dans une souricière. Nous étions les otages, les prisonniers du Calife.

Le pari des Morbidonnes djihadistes

Nous errions depuis plus de deux heures dans les couloirs du grand bâtiment. Le soir tombait pendant que nous tournions en rond. Nous n'arrivions pas à trouver une seule porte de sortie. Et plus nous tournions en rond, plus mon papa s'énervait et se fatiguait. Il n'avait pas arrêté de fulminer contre ce qu'il appelait le grand hold-up des bandits de grand chemin sur notre pays : « C'est des bandits! C'est des brigands! Nous nous connaissons. Nous avons fréquenté le même lycée, la même classe. Ils étaient les plus cancres! Le Mali est tombé entre les mains des fripouilles! Il est foutu... C'est la revanche des faussaires, des faux-culs !... » Souvent, il s'en prenait à lui-même, se reprochant d'avoir peu pensé au pays, de s'être consacré trop à sa peinture et à sa sculpture : « J'aurais dû faire de la politique ou l'armée » qu'il disait en se mordant le doigt jusqu'au sang.

Je n'avais jamais vu mon papa utiliser de si gros mots. J'essayais de le calmer, mais en vain. Plus il parlait, plus sa révolte était grande et plus sa colère montait. Il ne se souciait même plus de notre sort de prisonniers. Il se contentait de maudire le ciel et la terre, sans s'épargner lui-même.

J'avais de nouveau commencé à avoir peur. Mon papa pouvait piquer une crise à tout moment. Cela ne lui était jamais arrivé

auparavant mais, au rythme où allaient les choses, tout restait à craindre... Je ne pourrais que le regarder mourir en larmoyant comme une gamine. C'est pourquoi, en trompant sa vigilance, je l'ai redirigé vers notre point de départ, le salon du Calife. Zabani Zabata, au moins, allait s'occuper de lui s'il lui arrivait un pépin. Et même, pourquoi pas, le Calife en personne pourrait nous secourir? « Les vieux camarades finissent toujours par revenir à de meilleurs sentiments » que je me dis.

Nous avons marché encore pendant longtemps. Nous nous étions trop éloignés du salon. Mon papa était très fatigué. Il traînait, manquait de s'effondrer à tout moment. J'étais obligé de le tenir à bras-le-corps, de le faire asseoir pour souffler un peu, avant de reprendre notre marche à travers les dédales du bâtiment. Nous n'avions rien mangé depuis le matin. Zabani Zabata et ses Morbidonnes étaient venus nous arrêter avant l'heure du déjeuner, des cacahuètes que nous nous apprêtions à grignoter.

Quand nous débouchâmes enfin dans le salon du Calife, quelle ne fût ma surprise en y trouvant, assis autour du Calife, tout le reste de notre famille! Ma mère et mes sœurettes étaient assises dans un angle, emmitouflées dans leur voile noir. Zabani Zabata et Kumabarani entouraient le Calife, lui-même assis au milieu d'un grand tapis. Les trois hommes discutaient entre eux. De temps à autre, un domestique leur servait du thé à la menthe. Ils avaient l'air de nous attendre depuis longtemps. Peut-être qu'ils nous avaient même fait surveiller pendant nos errances à travers le bâtiment. À cette idée, un sentiment d'humiliation me traversa le cœur. Et je me dis que je n'aurais pas dû ramener mon papa dans l'antre de nos geôliers. Nous nous étions fait prendre comme des lapins. Et c'était

ma faute. Mais les molosses, ils allaient payer cher. J'allais le leur faire payer cher. C'était juré.

Nous voyant arriver, avec mon papa qui ne tenait plus sur ses jambes, je le traînais presque, le Calife se leva précipitamment. Les lèvres fendues par un large sourire moqueur, il nous invita civilement à prendre place sur le tapis : « Bissimilah! bissimilah I dit-il. Comme si nous étions des amis. » Puis il ajouta, toujours souriant : « Je savais que vous n'alliez pas pouvoir aller loin. C'est pourquoi je ne vous ai pas fait suivre. Asseyez-vous donc ! Vous êtes chez vous! »

Mon papa n'était plus tout à fait conscient. Il continuait de tituber comme un somnambule. Je le tenais à bout de bras. Il n'avait toujours pas vu toute sa famille réunie autour du Calife. Et j'ai pensé : « Quand il va les voir, il va se calmer. Il pourra même faire la paix avec son vieux camarade de lycée, et pourquoi pas faire allégeance au Calife! Et peut-être même féliciter Zabani Zabata. » Car, c'était bien lui, Zabani Zabata, qui avait réussi à réunir la famille. Et il avait dû bosser fort pour y arriver.

Mais ce fut le contraire. Mon papa, voyant ma mère et mes soeurettes et puis Zabani Zabata en train de discuter avec le Calife, s'échappa de mon étreinte et bondit sur son fils, tel un lion fou furieux. Il se mit à le rouer de coups. Jamais je ne l'avais vu frapper ou insulter quelqu'un. Mais maintenant, il traitait Zabani Zabata de tous les noms d'oiseaux en le bourrant de coups de poing et de pied.

Zabani Zabata ne réagit pas. Il resta calme et égal à lui-même. Il ne cria pas comme moi, le jour où lui-même, il m'a battu chez le gamin imam de la nouvelle mosquée de notre quartier. Ma mère et mes soeurettes ne bougèrent pas de leur place ni n'élevèrent aucune protestation. Tous regardaient mon papa frapper Zabani

Zabata sans rien dire ni faire. Moi-même, j'étais content que papa tape fort Zabani Zabata, tout en étant inquiet et triste en même temps. Parce que mon papa était très affaibli. Il pouvait piquer une crise et mourir en le faisant. Ou Zabani Zabata encore, habitué à taper et à tuer les autres, pouvait, à son tour, perdre son contrôle à tout moment et répondre aux coups de papa. Et si cela arrivait, c'était fini pour notre famille parce que moi aussi, j'allais battre Zabani Zabata jusqu'à le tuer. C'est pourquoi je voulus intervenir, comme les autres ne le faisaient pas. Mais le Calife, il m'a dit de rester à ma place et de laisser faire. Qu'il n'allait rien se passer de grave. Parce que lui, le grand Calife du Soudan et des environs, il n'avait pas donné une formation seulement militaire à Zabani Zabata, mais aussi morale et religieuse, surtout religieuse. C'était pourquoi Zabani Zabata n'allait pas lever la main sur son propre père qui, en plus, était son ancien camarade du lycée et son ami à lui, le grand Calife du Soudan et des environs !

C'était donc mon papa qui allait se fatiguer et arrêter de taper inutilement son fils. Les deux allaient palabrer après et se mettre d'accord. Lui, le grand Calife du Soudan et des environs, il n'avait pas fait toutes ces guerres, gagné toutes ces batailles pour venir déchirer les familles! C'était plutôt pour les ressouder dans la foi et sa pratique saine. Convertir mon papa, son ancien camarade de lycée et son ami, de gré ou de force, c'était une des missions prioritaires qu'il devait réussir pour couronner toutes ses victoires. Et tout cela, pour le propre bien de mon papa et de sa famille. C'était beau à entendre mais ce n'était pas gagné d'avance. Je le savais.

Comme le Calife l'avait dit, mon papa se fatigua vite de taper Zabani Zabata. Il se mit alors à lui cracher dessus et à l'insulter. Je

savais que cela non plus n'allait pas durer trop longtemps. Parce qu'on n'avait mangé ni bu depuis le matin. Et puis on avait marché pendant si longtemps. Il ne restait donc plus beaucoup d'eau dans le corps de mon papa. Il allait vite ne plus avoir de salive. Qu'est-ce qui allait se passer après? Je ne savais pas. Je restais subjugué, incapable du moindre mouvement et de prononcer le moindre mot. J'étais comme devenu aphone, pire qu'aphone puisque je n'arrivais même pas à transformer mes pensées en mots, mes sentiments en mots.

J'avais vu juste en pensant que mon papa allait se fatiguer de cracher. Même sans les problèmes de déshydratation dont j'ai parlé plus haut, les crachats restent une arme bien dérisoire. C'est pourquoi il cessa subitement de cracher sur Zabani Zabata et se remit à trembler, à transpirer abondamment. Je me suis dit : « Ça y estl C'est fini. Il fait sa crise tant redoutée. Il va mourir! »

Il se laissa choir. Pas d'un seul coup, ce qui me rassura quelque peu, mais en se glissant tout doucement, la tête renversée sur la poitrine de Zabani Zabata qui s'était précipité pour le soutenir. Il avait les yeux mi-clos, les poings serrés.

Zabani Zabata le fit coucher doucement sur le tapis persan. Il avait perdu conscience. Mais ce n'était pas une crise. Mon papa avait vraiment la peau dure à cuire. Il n'était pas n'importe qui pour crever bêtement C'est ce qu'il n'avait pas arrêté de me dire tout le long de nos épreuves, du départ de ma mère à notre enlèvement par Zabani Zabata et ses Morbidonnes : « Je vivrai jusqu'au bout pour embêter les imbéciles! » me jurait-il en se mordant les lèvres jusqu'au sang.

Maintenant tous les membres de la famille étaient à son chevet : Zabani Zabata, mon grand frère qui n'était plus mon grand frère depuis qu'il m'avait battu chez le gamin imam de la nouvelle mosquée de notre quartier, ma mère qui avait ramassé ses affaires et nous avait quittés, Kany et Némato, mes soeurettes. Maintenant, on veillait sur lui. On l'auscultait pour nous assurer qu'il était bien en vie. Le médecin personnel du Calife arriva sur ces entrefaites. C'est ce dernier qui l'avait fait venir en urgence. Il était suivi par des brancardiers. À son tour, le médecin ausculta mon papa, l'examina longuement. Tout le monde était silencieux. Même le sinistre Calife avait l'air inquiet. Je ne savais pourquoi.

Après son examen, le médecin eut un long aparté avec le Calife. Celui-ci appela ma mère et Zabani Zabata pour un long conciliabule. J'ai voulu les rejoindre pour savoir de quoi il retournait, mais le Calife, d'un mouvement de tête, m'a dit non. Je n'étais pas admis à l'entretien. Pourquoi? Après tant d'épreuves, je n'étais quand même plus un enfant! J'avais le droit de savoir si mon papa allait pouvoir s'en tirer ou pas! Mais le Calife a pensé le contraire et, avec mes soeurettes, nous sommes restés accroupis au chevet de mon papa. Curieusement, personne ne pleurait. Peut-être parce que personne n'avait plus de larmes.

À leur retour, le médecin donna des ordres aux brancardiers. Ceux-ci mirent mon papa dans leur civière et, sans un mot, le transportèrent dans une autre chambre. J'ai voulu les y suivre mais l'ordre était strict : seuls Zabani Zabata et ma mère auraient le droit de lui rendre visite.

J'étais très affligé. Je pensais que c'était fini pour mon papa. Même s'il ne mourait pas de cette crise, le Calife allait le tuer un jour

ou l'autre. Il allait le faire empoisonner ou peut-être même l'égorger. On ne pouvait pas savoir! Puisqu'on racontait à travers le Mali que ses ennemis, le
Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar les tuait souvent par égorgement. Comme des moutons de Tabaski !

Heureusement, ce ne fut pas le cas pour mon papa. Du moins, pas encore. Le contraire m'aurait d'ailleurs surpris, car malgré sa félonie, j'imaginais mal Zabani Zabata en train d'assister passivement à l'immolation de son propre père. J'imaginais mal ma mère capable de supporter cette scène macabre de l'égorgement du père de ses enfants.

Deux heures après, on est venu nous chercher, mes sœurettes et moi, pour nous conduire dans une maison située un peu à l'écart des bâtiments du palais. C'était une grande maison avec une vaste cour et un jardin planté de manguiers et de goyaviers. Il y avait aussi plusieurs rangées de fleurs parfumées, dont l'entretien, je le saurais plus tard, incombait aux jeunes Morbidonnes djihadistes, avant leur départ au front.

Les manguiers étaient en fleur. Quant aux goyaviers, ils portaient déjà des fruits dont la seule vue me fit venir la salive à la bouche. Et n'eût été le contexte, je me serais déjà rué pour mordre à pleines dents dans ces fruits juteux. J'adore les goyaves. Pas seulement à cause de leurs saveurs délicieuses à nulle autre pareilles, mais parce qu'elles suscitent en moi beaucoup de bons souvenirs. Entre autres, ceux de ce bon vieillard dans le verger duquel nous allions, en bande, en chaparder. Quand ses gardiens arrivaient à nous attraper, le vieil homme ne punissait que ceux qui avaient volé le moins de fruits. Il vidait leurs poches et leur sac d'écolier dont il partageait le contenu entre ceux qu'il appelait les champions. C'était

quand mes parents habitaient pas loin du fleuve. Quelques années après notre déménagement dans un autre quartier, un ami qui était venu me rendre visite m'avait appris la triste nouvelle : les gamins imams avaient accusé le vieillard d'entretenir des idoles dans son verger. Ils s'en étaient plaints auprès du maire. Le maire s'en était plaint au grand maire de tout Maabala. Le grand maire s'en était plaint au préfet de Maabala. Le préfet de Maabala s'en était plaint au gouvernement. Et au cours d'un conseil des ministres extraordinaire, le gouvernement avait exproprié le vieil homme de ses terres pour les revendre aux hommes d'affaires des gamins imams. Ces derniers avaient dessouché tous les arbres du vieil homme. À leur place ils avaient construit de grands immeubles et beaucoup de mosquées. Au cours de l'opération de déguerpissement menée par les policiers anti-émeute, le vieillard s'était suicidé de trois balles dans le dos. Du moins c'était ce qu'on leur avait raconté après. Mais tout le monde savait que c'était faux, que les policiers avaient été payés par les gamins imams pour le tuer. Ils l'avaient froidement assassiné. Comme personne n'avait réclamé le corps, c'étaient les policiers eux-mêmes qui l'avaient enfoui dans son verger. Au dire des habitants du quartier, lesquels avaient été témoins, le corps du vieil homme, quand les policiers l'avaient amené au cimetière, était devenu si lourd que même la grue qu'ils avaient fait venir n'avait pas pu le soulever pour le mettre dans le camion à benne dépêché par la mairie.

La maison avait été allouée à ma mère par le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne, dès l'arrivée de celle-ci au palais. Donc depuis presque deux ans. Avec des cuisinières et une pléthore de domestiques dont les fonctions me

semblaient plutôt douteuses. Car, je m'en rendrais compte plus tard, ils passaient le plus clair de leur temps à nous épier, à écouter nos conversations, à surveiller nos moindres mouvements à l'intérieur de la maison.

Notre nouvelle habitation comportait plusieurs appartements. Chaque membre de notre famille en avait un pour lui seul. Même Zabani Zabata, pourtant presque toujours en mission, y avait le sien. Seuls mon papa et ma mère étaient logés dans le même, celui du centre, mais chacun dans sa chambre.

Avant d'aller nous montrer nos logements respectifs, un jeune Morbidonne nous a conduits dans celui de nos parents. Dans une grande chambre bien aérée, mon papa était allongé sur un immense lit à baldaquin recouvert d'un drap blanc. Ma mère et Zabani Zabata étaient assis autour pour veiller sur lui.

Malgré son air qu'il voulait rassurant, le médecin semblait très préoccupé par l'état de mon papa. Ce dernier avait commencé à sortir du coma. Sa respiration était saccadée mais on sentait que la situation n'était plus critique. Du moins, Zabani Zabata et ma mère ont-ils tenté de nous en persuader.

Debout dans un angle de la chambre, le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne et Kumabarani, son acolyte, nous observaient discrètement. Eux aussi, ils avaient l'air inquiet. Je ne comprenais d'ailleurs rien à cette inquiétude. D'autant plus que c'étaient eux qui séquestraient mon papa. Eux qui avaient envoyé Zabani Zabata et ses Morbidonnes l'enlever pour l'amener ici.

Après un long moment d'observation, le Calife sortit de la pénombre où il s'était retiré. D'un hochement de tête, il signifia à

Zabani Zabata qu'on pouvait nous conduire dans nos appartements. Ce dernier nous confia à trois Morbidonnes assermentés.

Le temps du jaadi

Quand il nous tomba dessus, quand le jaadi nous tomba dessus au Mali ! Eh Allah, mon ami ! Hommes ou femmes ou enfants, personne n'a disputé à personne un pic ou une pelle pour creuser la tombe d'un frère, d'un père, d'un fils, d'une sœur, d'une mère... Quand le jaadi nous est tombé dessus, à Kidal, Gao, Tombouctou !...

Eh Allah, ce jaadi ! Mon papa m'a dit qu'il venait de l'arabe « jihad », lequel signifierait « guerre sainte », comme si une guerre pouvait être sainte! Mon papa m'a dit aussi que, pour notre peuple, le mot signifiait la « mère des calamités ». Oui, pour les Bambara et pour tous les peuples de la savane et du Sahara. Ce n'était donc pas notre première expérience du djihad, ce fléau sans fin qui, comme la sécheresse et les criquets pèlerins, nous assiégeait depuis des siècles. « Comme la mémoire de l'oralité est fêlée et mensongère! Elle ne retient de l'histoire que sa coquille vide. Et au bout de deux ou trois générations, l'essentiel est oublié au profit de la légende ! »

Mon papa et ma mère s'aimaient donc. J'en avais l'intime conviction. Ils s'aimaient tellement que même la mort n'aurait pas pu les séparer. Ils allaient se retrouver et continuer à s'aimer dans le paradis et non dans l'enfer, contrairement aux allégations calamiteuses du gamin imam de la nouvelle mosquée de notre quartier. Et contrairement aussi aux affirmations du Calife Mabu

Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne qui racontait qu'il était revenu de l'au-delà. Et qu'il avait vu ce qu'il y avait! Et que c'était pourquoi il était revenu chargé de la mission sublime de redresser le monde pour sauver le maximum de gens de l'enfer.

Non, ni maman ni papa ne brûleront en enfer, même s'ils ne vont pas à la mosquée. Parce qu'ils n'ont fait de mal à personne. Et aussi parce qu'ils s'aiment. Les gens qui s'aiment sincèrement et ne font de mal à personne ne peuvent pas aller en enfer. Autrement, Allah lui-même ne serait pas juste.

La guérison de mon papa tirait en longueur. Deux fois par jour, le médecin venait l'examiner et lui faire des piqûres. Chaque fois qu'il émergeait du sommeil et retrouvait un peu ses esprits, il posait inlassablement la même question : « Est-ce qu'on est retournés à la maison? » Ma mère lui répondait qu'on était bien retournés à la maison. Est-ce qu'il ne voyait pas ses enfants réunis autour de lui? Et pour le rassurer davantage, elle nous invitait à nous présenter l'un après l'autre :

Kany : Bonjour papa. Est-ce que ça va mieux? Ne t'inquiète pas. Nous sommes là.

Nématou : Bonjour papa. Est-ce que tu te sens bien? Nous sommes là. Nous t'aimons bien.

Moi : Papa, je suis là. Tout va bien dans la famille. A part toi, tout le monde se porte bien. Et nous t'aimons. Reviens-nous, mon vieux papa !

Et il ouvrait les yeux. Il promenait son regard vide sur nous. Les jours où ça allait beaucoup mieux, il nous faisait signe de nous approcher davantage. Et il nous tendait la main. Et des larmes se

mettaient à couler de ses yeux ouverts. Ma mère les essuyait avec son mouchoir. Et puis tout d'un coup, voici papa qui veut éclater en sanglots. Et il ne peut pas éclater en sanglots. Et il est pris de hoquets. Tout le monde s'inquiète. Ma mère se fait violence pour ne pas pleurer. Je le sens à ses yeux qui ne peuvent pas rester en place, qui ne veulent pas nous fixer, et qui préfèrent aller du plafond au sol et du sol au plafond. Et nous, on se regarde dans les yeux et on se fait violence pour ne pas pleurer parce que nous savons que si nous le faisions, ma mère allait suivre. Et cela n'est pas bien que toute la famille — sauf Zabani Zabata qui n'est pas présent — se mette à pleurer.

Mon papa retombe de nouveau dans le sommeil. Ses yeux se referment doucement. Sa respiration redevient régulière. Mais même en dormant, il continue de pleurer. Les larmes coulent de ses yeux fermés et se répandent sur le drap.

Parfois, il devenait très lucide et arrivait à articuler des mots. C'était toujours difficile pour lui, mais sa voix était audible. Alors, malgré notre présence, il disait qu'on n'était pas à la maison. Qu'il le savait très bien. Et que ce n'était pas la peine de le tromper. Il n'était pas un enfant... Je me disais en l'écoutant protester : « C'est parce qu'il ne voit pas ses tableaux, ses statuettes et ses sculptures géantes qui faisaient partie du décor de sa vie et de toute notre maison. » Mais je savais qu'il y avait bien d'autres raisons, entre autres, ces voiles lugubres que ma mère et mes sœurettes portaient tout le temps. Je l'ai dit à ma mère, un jour : « Il ne supporte pas la vue de vos voiles. Elle le choque et lui rappelle qu'on n'est pas à la maison. » Elle n'en était pas très sûre, ma mère, mais elle a quand même demandé à mes sœurettes d'enlever leur voile une fois de

retour à la maison. Elle a aussitôt ajouté qu'elles devraient vite les enfiler chaque fois qu'elles entendraient les pas du Calife.

Une fois par jour, au tout début de la maladie de mon papa, le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne venait régulièrement à la maison pour s'enquérir de son état de santé. Il était toujours accompagné de Kumabarani, son acolyte et son porte-voix. Il ne se montrait jamais en dehors de la présence du médecin avec qui il s'entretenait après chaque consultation. Il se penchait sur mon papa avec révérence et le saluait. Mais même quand il était lucide, ce dernier refusait de lui adresser la parole. Dès qu'il le voyait ou entendait sa voix, il détournait son regard et s'enfermait dans un silence de mort. Parfois même, quand il allait mieux, la seule vue du Calife le faisait entrer dans une colère si grande que sa maladie — sur laquelle le médecin ne nous avait jusque-là rien dit, d'ailleurs — s'emparait de nouveau de lui. C'est pourquoi sa convalescence prit de longs mois. Et pourquoi, peut-être, le Calife avait fini par espacer ses visites.

Maintenant, mon papa demandait à rentrer chez lui. Non plus dans notre maison de Maabala mais à Bazana, son village natal. Il nous demandait si tonton Ngoloni, son ami et son camarade d'âge, était encore en vie, si les Morbidonnes n'avaient pas détruit Bazana et ses masques sacrés.

Ma mère essayait de l'assurer du contraire. Je ne savais pas si elle lui disait la vérité. Car depuis l'invasion des Morbidonnes, personne n'avait aucune nouvelle du village, encore moins de tonton Ngoloni.

Mon papa allait de mieux en mieux. Il avait recommencé à s'alimenter correctement. Il pouvait même se lever sans aide et aller se promener tout seul dans le jardin de notre maison.

Le Calife continuait de lui rendre visite. Il venait deux fois par semaine, en compagnie de Kumabarani et du médecin. Il semblait content que mon papa se rétablisse. Il essayait même de le chahuter un peu, mais comme toujours, celui-ci restait drapé dans son silence de marbre, refusait de lui adresser la parole.

Le Calife s'intéressait de plus en plus à moi. Après chaque visite, il me prenait à part pour parler de l'état de santé de mon papa. C'est ainsi qu'un jour, il finit par me demander ouvertement de rejoindre l'armée de ses Morbidonnes : « Voyons, me dit-il, pensais-tu que je désirais faire du mal à ton papa en le faisant venir dans mon palais? C'était plutôt pour le mettre en sécurité ici. Vos voisins commençaient à trop se plaindre de lui. Et je ne souhaitais pas qu'il se fasse lyncher. » Voulant toujours me rassurer, il poursuivait en disant que Zabani Zabata, mon grand frère, était aussi le numéro deux de son régime. Comment allait-il faire du mal au père de celui qui était au cœur de son pouvoir, qui avait risqué sa vie et continuait de la risquer pour étendre son pouvoir à tout le Mali ?

Néanmoins, je tenais à rester auprès de ma famille. Je me méfiais du Calife. Il était tellement méchant et cynique I Il pouvait profiter du moindre manque de vigilance de ma mère pour éliminer mon papa si celui-ci persistait dans son refus de se convertir au nouvel islam qu'il avait introduit dans notre pays. Il pouvait, entre autres, le faire empoisonner par le médecin.

Mais c'est quand ma mère, elle-même, se rangea ouvertement du côté du Calife que les choses commencèrent à basculer dans ma

tête. Ce jour-là, pendant que mon papa faisait sa promenade dans le jardin, elle me prit à partie et me dit qu'elle ne voyait aucune utilité à ma présence permanente auprès de mon père, dès lors qu'elle-même et mes sœurettes étaient là pour veiller sur lui !

Face à mon refus de quitter mon papa, elle s'emporta et me cria presque : « Mais enfin, crois-tu sérieusement que tu aimes ton papa plus je ne l'aime, moi, ta mère? Si tu veux son bien, il faut aller te former à la vie ! Il sera alors plus fier de toi I » C'était désormais clair, elle me montrait la porte I Car une maman ne peut pas ouvertement dire à son fils d'aller à la guerre! Elle cessa de m'adresser la parole. J'en étais devenu si malheureux que je n'avais même plus envie de manger.

Au début, je ne voulais pas en parler à mon papa, de peur que celui-ci ne s'emporte à son tour. Je ne voulais pas qu'il rechute à cause de moi. Mais comme je n'avais personne d'autre à qui me confier avant de prendre définitivement ma décision, je finis par lui raconter ce que ma mère m'avait dit, et ce que le Calife me demandait de faire : rejoindre l'armée de ses Morbidonnes! A l'instar de Zabani Zabata, mon grand frère! Après un long moment de silence, mon papa se contenta de me répondre : « Choisis par toi-même la vie que tu veux vivre. Quant à moi, j'ai fait mon choix ! »

C'était très évasif de la part de mon papa. Ce n'était pas dans son habitude de donner des réponses évasives. Mais je ne pouvais pas trop lui en vouloir à cause de sa maladie et de toutes les épreuves qu'il avait subies et continuait de subir. Peut-être n'avait-il plus tous ses esprits, que je me dis pour faire bonne conscience contre mauvaise fortune. Car je ne pouvais pas me faire à l'idée que lui

aussi, il pût me lâcher. Le jaadi aurait alors atteint son objectif : briser les esprits les plus solides, les plus robustes.

Zabani Zabata revint quelques jours après ma conversation avec mon papa. Ce dernier avait recommencé à lui adresser la parole. Non seulement il répondait à ses salutations mais aussi, chaque fois qu'ils réussissaient à tromper la vigilance des domestiques, ils s'isolaient tous les deux pour discuter longuement.

C'est donc vers Zabani Zabata que je me tournai. Je lui fis enfin le point sur le harcèlement dont j'étais l'objet de la part du Calife, sur ce que ma mère m'avait dit et ensuite sur la réponse de mon papa. Sa réaction me prit au dépourvu :

« Je suis du même avis que maman. Tu nous seras plus utile ailleurs! me dit-il quand j'eus fini mon exposé.

— Zabani Zabata ! Où voulez-vous en venir, toi, papa, maman, ton Calife? Voulez-vous donc que je m'engage dans les troupes des Morbidonnes?

— Tu sais très bien que tu feras le meilleur Morbidonne du monde ! Engage-toi à mes côtés !

— Jamais je ne me battrai pour le compte du Calife et ses gamins imams! Tu m'entends, Zabani Zabata! J'ai une tête, moi. Je sais ce que je veux faire de ma vie !

— Et moi? Penses-tu vraiment que je suis un mouton? Que je n'aime pas papa? Que je le renie? Que je me renie? Dis-toi une chose, tout ce que j'ai fait jusque-là, c'est pour protéger notre famille... Je ne peux pas t'en dire plus. Alors, décide ! Ou crève ! »

Ma décision ne se fit pas attendre. Dès le lendemain, je demandai à Zabani Zabata de m'emmener avec lui pour apprendre à me

battre. De toute façon, je préférais cela à la perspective d'être obligé de me coltiner les salmigondis que les autres gamins apprenaient, lesquels ne m'auraient conduit à rien ! Sauf, peut-être, à me soûler d'illusions pour, à mon tour, abreuver les autres avec des histoires qui ne les concernaient absolument pas!

C'est en cours de route pour le camp d'entraînement Faafou, un camp du MUJAO (le fameux Mouvement pour l'unicité du djihad en Afrique de l'Ouest), que Zabani Zabata me confia qu'il était en parfait accord avec nos parents, mais aussi avec plein d'autres personnes qui désapprouvaient l'ordre du Calife. « Mais garde ça pour toi, hein, frangin ! » conclut-il.

Le camp d'entraînement Faafou, situé à une quarantaine de kilomètres de Maabala, était commandé par le capitaine morbidonne supérieur Almamara, un homme court sur pattes, trapu et barbu comme tout bon Morbidonne. Il était de teint très clair, avec de gros yeux malicieux semblables à ceux d'un grand félin. Comme mon papa et le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne, lui et Zabani Zabata étaient d'anciens camarades d'école.

À la vue du véhicule de commandement de Zabani Zabata, tous les Morbidonnes du camp Faafou, leur commandant en tête, se rassemblèrent au milieu de la cour et se mirent au garde-à-vous en criant comme des fous. Zabani Zabata sauta du véhicule et se dirigea tout droit vers le commandant du camp. Il s'arrêta à quelques mètres de celui-ci pour lui dicter, à haute voix, la mission qu'il lui confiait.

Ma formation devait prendre plusieurs mois. Tandis que pour les autres aspirants Morbidonnes ordinaires de mon âge, c'était tout

juste un ou deux mois d'entraînement au maniement des armes et des explosifs. Ils étaient ensuite bourrés de stupéfiants et de foi, puis expédiés au feu. Avec ordre de n'en revenir vivants que lorsqu'ils auraient fini de tuer tous les ennemis du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne! Mais Zabani Zabata tenait à ce que je sois bien formé, mieux formé que tous les autres! Parce que, wallahi, il ne voulait pas me voir crever bêtement dans une bataille! Ou à la vue d'un seul macchabée, détaler comme une femmelette! Ah ça, c'était non et non! Parce que j'étais son petit frère! Avant tout! Son frangin et le seul !

Il conclut en insistant sur chaque mot : « Et le petit frère de Zabani Zabata Albata Altouni Almorbidonne, wallahi, il ne doit pas fuir la guerre! Il ne doit pas mourir bêtement non plus! C'est pourquoi je tiens à ce qu'il soit bien formé afin de devenir le meilleur Morbidonne, le plus brave, le plus habile, le plus immortel ! Capitaine Almamara, c'est un ordre, wallahi ! »

Le capitaine morbidonne supérieur Almamara était resté au garde-à-vous pendant tout le discours de Zabani Zabata. Quand celui-ci eut fini de parler, il tourbillonna sur lui-même, pirouetta à gauche puis à droite, claqua sa main droite sur sa cuisse et cria comme un forcené : « À vos ordres, grand chef Zabani Zabata Altouni Albata Almorbidonne! » Et puis, les deux hommes échangèrent un sourire discret, voire suspect. Avant même qu'il eût rompu le garde-à-vous, Zabani Zabata avait déjà tourné les talons et regagné son pickup de commandement. Sans m'adresser le moindre mot, il me fit descendre du véhicule, sauta au volant et partit dans un grand tourbillon de poussière.

Après le départ de Zabani Zabata, le capitaine morbidonne supérieur Almamara ordonna à ses éléments de regagner leur place. Puis, de la main, il me fit signe de m'approcher. Quand je fus en face de lui, il me fixa un temps de ses yeux globuleux. Il avait l'air confus, voire consterné. « Pourquoi le grand chef m'amène-t-il son propre frère? » semblait-il se dire.

Je m'attendais à ce qu'il me demande mon nom. « C'est le minimum à faire quand on reçoit quelqu'un pour la première fois! » que je pensai. Mais il n'en fit rien. Peut-être le savait-il déjà. Quand il eut fini de m'observer, il me prit par la main : « Bissimilah, frangin! dit-il sur un ton las. Bienvenue parmi nous! »

À son tour, le capitaine morbidonne supérieur m'accompagna dans une autre grande cour cerclée d'une multitude de petits baraquements servant de dortoirs aux recrues. Un homme, grand, efflanqué et barbu comme tout bon Morbidonne, était debout au milieu d'une centaine de gamins à peine plus âgés que moi, auxquels il faisait réciter un manuel dont il tenait un exemplaire en main. C'était le capitaine Gambaride Almonstar. Ce n'était pas un type de chez nous! Ce n'était pas un Africain, ni du Nord, ni du Sud. C'était un étranger. On me dira plus tard qu'il venait d'Afghanistan, le pays du terrible mollah Omar, aveugle et analphabète, mais qui avait réussi le tour de force de fanatiser tous les jeunes de son pays, et de les lancer à l'assaut de leur propre patrie, dont ils brisaient les statues, massacraient les femmes et les fillettes. Au nom d'Allah et de son prophète. Eh Allah ! comme tu es fatigué aux pays des imbéciles!

Cela se voyait à son teint excessivement clair, à ses traits fins, à son accent que je n'avais auparavant jamais entendu. Ses yeux

étaient rouges comme un soleil couchant. Il était barbu comme pas possible, et futé comme deux diables réunis dans un seul crâne. Quand je l'ai vu la première fois, j'ai pensé que j'avais en face de moi le mollah Omar en personne! Et j'ai eu tellement peur! Parce que j'avais déjà lu des livres et vu des films racontant le jaadi dans ce pays maudit d'entre tous, tombé dans des abysses incommensurables, et dont les enfants massacrent sans états d'âme tous ceux qui se hasardent à vouloir les sortir de leur merde !

Le capitaine morbidonne Gambaride Almonstar du djihadisme international était chargé de la formation morale des nouvelles recrues. Cela consistait à leur inculquer ce qu'ils appelaient le « manuel du Morbidonne », à le leur faire mémoriser comme on mémorise les versets du Coran. Le capitaine morbidonne supérieur Almamara m'avait confié à cet homme, et s'en était retourné sans dire un mot. Ce dernier sans dire un mot non plus, ni me demander mon nom, me signifia, d'un geste dédaigneux de la main, de rejoindre les autres aspirants Morbidonnes.

C'était un homme vraiment curieux, notre formateur, tellement féroce qu'il ne se fatiguait jamais de tuer et ne connaissait ni la peur ni la pitié. Quand il ne donnait pas ses cours, il était toujours seul, et fumait cigarette sur cigarette, alors même que la cigarette était interdite par un décret du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne lui-même. Il mangeait peu, ou presque pas du tout. Aux heures de repas, il s'isolait loin de la troupe pour avaler des comprimés. C'est du moins ce que les anciens me dirent sur son compte. Les mêmes renchérissaient en jurant devant Allah et devant tous les Morbidonnes : « Wallahi, si tu avales un seul de ces comprimés, tu n'as pas faim pendant une semaine! » Ils ajoutaient

que je n'avais rien vu d'abord mais que j'allais voir. Et puis ils se mettaient à rigoler. C'est quand ils voyaient que j'étais sur le point de me fâcher qu'ils arrêtaient. Parce qu'ils savaient que j'étais le petit frère d'un chef morbidonne, et pas n'importe lequel ! Le propre petit frère du chef Zabani Zabata Altouni Albata Almorbidonne! Et ce dernier, eh Allah, après le Calife lui-même, il avait droit de vie et de mort sur tous les Morbidonnes, et sur tous les hommes, et toutes les femmes, et tous les enfants, et tous les animaux, et tous les arbres des territoires sous le contrôle du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne! Ils avaient peur que je ne rapporte ces propos à Zabani Zabata. Mais ils ne savaient pas que, comme eux, je détestais l'homme.

La première nuit au milieu de mes nouveaux compagnons, je fus un peu perdu. Je ne savais ni que dire ni que faire. Je ne pouvais donc que les imiter dans leurs moindres gestes. C'est ainsi que je restai avec eux à la prière du crépuscule, me courbant et me relevant comme eux, en regardant la nuque de notre formateur, lequel était en même temps notre imam.

Après la dernière prière du soir, on nous répartit par groupes de dix autour d'un grand plat de riz au gras. À la fin du repas, un jeune homme de dix-sept ans, apparemment le chef de notre groupe, m'invita à rejoindre notre chambrée où nous devions dormir sur des nattes en osier étalées à même le sol.

Le matin, avant la prière de l'aube, le capitaine Gambaride Almonstar me fit raser la tête, me fit prendre un bain rituel et me donna mes nouvelles tenues d'aspirant Morbidonne.

Les trois premières semaines de ma formation furent consacrées à la mémorisation du manuel du Morbidonne, le combattant du jaadi,

au service du jihad international :

« Le Morbidonne doit avoir le corps et l'esprit sains et légers. Cela lui permet de se plier comme un roseau afin de passer sans encombre à travers les mailles de l'ennemi. Si, de par la volonté d'Allah, il se trouve qu'il est corpulent, il doit tout faire pour mettre en valeur sa virilité. Et l'homme viril, c'est bien celui qui sait à la fois être dur, impitoyable et tendre, qui peut tuer, le matin et de ses propres mains, quatre cents hommes, puis le soir, satisfaire ses quatre épouses halal avant d'aller voir les captives!

Il doit savoir allier la ruse et la fourberie tout en donnant l'air d'être le plus naïf des hommes. Cela lui permet de tromper la vigilance de l'ennemi.

Pour avoir l'esprit souple et le corps agile, le Morbidonne doit manger peu mais bien. C'est-à-dire manger des aliments sains et de qualité, mais en petite quantité. Quelques dattes et morceaux de viande séchée, avec trois verres de thé, doivent lui suffire pour une journée.

Le Morbidonne doit savoir se passer des biens de la vie, plus particulièrement de l'argent. Mais tout en sachant que c'est par l'accumulation de ces mêmes biens qu'il peut atteindre ses objectifs. Il doit donc se convaincre que l'acquisition des biens matériels fait partie de ses devoirs religieux.

Le Morbidonne doit particulièrement veiller à la propreté de son corps. Même aux pires moments et dans les pires difficultés, il doit tout faire pour paraître beau et heureux dans sa chair et dans son âme. Cela permet à la fois d'attirer la sympathie des gens, et donc d'augmenter le nombre de ses partisans.

S'il est sincèrement convaincu de la cause qu'il défend, le Morbidonne doit savoir être cruel avec l'ennemi et protéger ceux qui lui sont soumis. Il tue sans haine mais tue sans pitié parce qu'il est conscient qu'il rend service à ceux qu'il tue du fait qu'il les tue au nom d'Allah et du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne.

La façon dont il traite ceux qui lui sont soumis lui fait gagner des batailles sans risquer sa vie. La vie d'un seul Morbidonne vaut celle de dix mille infidèles.

Chaque Morbidonne supérieur est tenu d'allonger et de rallonger son nom jusqu'au Hedjaz, capitale du paradis, même s'il lui faut mentir I (Le mensonge n'est prohibé que s'il se dit contre la religion.) Cela l'ennoblit, lui attire respect et considération auprès du peuple, et lui fait gagner des batailles sans avoir besoin de dégainer son sabre.

Un Morbidonne ne doit décrocher dans une bataille que quand il sait qu'il va revenir se battre avec plus d'efficacité et gagner. Sinon, il doit plutôt se faire tuer.

Et quand un Morbidonne se replie, il doit le faire en ayant les fesses serrées, à la façon du lièvre. Il saute, court, saute encore, fait des roulés-boulés... jusqu'à se trouver hors de danger. Pendant toute la durée de son repli stratégique, il doit garder le regard serein et ne jamais montrer sa peur. D'ailleurs, un Morbidonne n'a pas peur de la mort. Puisque sa mort au jaadi le conduit directement au jardin des délices éternelles dont les portes lui sont largement ouvertes, à lui et à tous ceux qu'il aime sur cette terre, hommes ou bêtes.

Chaque Morbidonne doit avoir la barbe fournie et bien entretenue. S'il n'en a pas à cause de son jeune âge, il a six mois pour s'en faire

pousser une. Les produits ne manquent pas sur le marché pour se faire pousser la barbe.

Le viol est licite pour tout Morbidonne en campagne. Mais ce dernier point est strictement confidentiel. Il doit rester secret entre Morbidonnes du djihadisme international... »

En moins d'une semaine, malgré tout le dégoût que j'avais de ce charabia insipide, je réussis à mémoriser le manuel des Morbidonnes. Mon maître était très satisfait de ma performance. Il alla en personne le dire au capitaine Morbidonne supérieur Almamara, lequel vint me féliciter au milieu de mes camarades. Il voulut m'emmener dans un autre camp pour poursuivre ma formation mais je n'en avais plus aucune envie. Je ne me sentais pas l'âme d'un Morbidonne. C'était plus fort que moi. Même que je recommençais à douter de Zabani Zabata quand il m'avait dit qu'il se battait pour notre famille et pour les idées de mon papa. Il aurait de nouveau juré sur tous ses dieux que je ne l'aurais plus cru.

Pourtant, bizarrement je brûlais d'apprendre à me battre. Plus que défendre ma famille, mon papa et le Mali éternel, il me fallait vaincre l'imposture du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne. C'était devenu plus fort que moi. Voilà peut-être pourquoi mon papa était resté évasif quand je l'avais entretenu sur la question de mon enrôlement.

Il y avait trois autres étapes que je devais remporter pour mériter, comme le voulait Zabani Zabata, de me battre au sein des troupes d'élite des Morbidonnes.

La deuxième fut consacrée aux exercices physiques très éreintants, de l'aube au coucher du soleil : courses à travers la brousse, sauts périlleux, entraînement aux arts martiaux, au corps-à-

corps, à l'arme blanche. Elle me prit trois mois. Douze aspirants Morbidonnes de notre groupe y laissèrent la vie : huit au cours des exercices et quatre pendus pour tentative de désertion.

La formation dite religieuse, qui ne dura qu'un mois, fut la plus ennuyeuse. Car on passait la journée et une bonne partie de la nuit à réciter des formules dont on ne comprenait pas un mot, à prier et à écouter des prêches qui n'étaient rien d'autre que des fables, mais que tout le monde était obligé de prendre pour argent comptant. D'ailleurs, épuisés par le jeûne qu'on nous imposait toute la journée durant, nous ne pouvions que croire aux mirages qu'on nous décrivait à la nuit tombée : le paradis éternel, avec tout ce qui nous manquait dans le monde d'ici-basl On n'avait pas le droit de poser de questions à nos maîtres. Tandis que ces derniers, tous les matins, nous réveillaient avec des interrogations sur leurs prêches de la veille. Et tout aspirant Morbidonne qui se trompait trois fois dans sa réponse était considéré comme un hérétique ou un espion à la solde de l'ennemi, et pendu ou décapité pour haute trahison.

À la fin de cette formation que je réussis également avec brio, le capitaine morbidonne supérieur Almamara revint dans son pickup de commandement par un petit soir pluvieux. Après les félicitations des différents instructeurs, il m'embarqua dans son pickup de commandement et s'enfonça dans la brousse. Au bout d'une heure, il me débarqua dans le camp Abana Bana, où il me remit entre les mains du terrible capitaine Aldansira Ibn Nababa. Le capitaine Aldansira Ibn Nababa, eh Allah, était un escogriffe âgé d'une trentaine d'années qui régnait sur une troupe d'élite morbidonne de huit cents éléments, essentiellement des étrangers venus des quatre coins du monde. Il devait boucler mon cycle d'instruction par une

formation dite morale, laquelle devait m'habituer à l'horreur et à l'usage halal des stupéfiants de toute nature.

Chaque fois que le capitaine morbidonne Aldansira Ibn Nababa devait attaquer un village ou un quartier et massacrer les populations, il m'emmenait avec lui. Pas pour participer aux combats mais pour que je voie de mes propres yeux comment un Morbidonne, un vrai, devait se comporter sur un champ de bataille. On me mettait donc dans un endroit caché, bien à l'abri, mais de façon à ce que je puisse bien voir les Morbidonnes à l'œuvre.

Surprenant toujours les populations, les Morbidonnes djihadistes se jetaient sur elles en hurlant comme des fauves enragés. Ils brûlaient les maisons, tiraient sur les femmes et les enfants affolés, qui couraient dans les rues en braillant à pleins poumons. Eh Allah ! c'était ça le jaadi, le retour du grand méchant monde, de la violence aveugle, de la chasse aux esclaves, de tous les maux dont les anciens n'avaient plus que quelques obscures souvenances I

Les Morbidonnes massacraient tous les mâles qu'ils croisaient sur leur chemin. Quand tous, adultes et mineurs du village, avaient été abattus, de même que tous les garçonnets mesurant la taille d'un fusil de traite, comme aux temps du grand méchant monde, ils rassemblaient les survivants sur la place publique : quelques vieilles femmes tremblant autant de colère que de peur, quelques enfants rachitiques se déplaçant avec des béquilles. Ils les bastonnaient jusqu'à ce qu'ils dénoncent des maris, des frères ou des cousins planqués quelque part dans la brousse ou dans les greniers qui n'étaient pas encore incendiés. Et vite, vite, ils fouillaient dans les greniers, fouillaient dans les trous à rats. Ceux qu'ils retrouvaient, ils les égorgeaient devant tout le monde, avec interdiction à qui que ce

soit de pleurer ou de crier. Encore moins de protester. Femme ou homme ou enfant, quiconque élevait la moindre protestation était immédiatement mis à mort, et de la même manière que les premiers égorgés alignés sur la place publique, dont le sang impie continuait de couler comme mille fleuves réunis. Eh Allah, le jaadi dans nos murs! Les jeunes femmes et les fillettes récalcitrantes étaient violées devant tout le monde, y compris devant leurs propres enfants, et leur mère et leurs sœurettes. Eh Allah ! C'était donc ça le jaadi dont mon papa m'avait parlé, la mère des calamités! Il avait raison!

Au tout débout, je m'évanouissais à la vue de ces scènes d'horreur. Je vomissais souvent jusqu'au sang. Je suppliais le capitaine Aldansira Ibn Nababa de me laisser partir. Je lui jurais que je n'étais pas fait pour être un Morbidonne. Je ne pouvais pas. Je voulais retourner auprès de mes parents. Mon papa était malade et alité dans le palais du Calife. Ma mère veillait sur lui mais seule elle ne pouvait pas s'occuper de lui. Et tant pis si je n'étais pas un homme ! Tant pis si je ne pouvais jamais devenir un homme dans ce monde de fous furieux!... Mais chaque fois, le capitaine Aldansira Ibn Nababa me répondait, en éclatant de rire, que j'étais désormais au cœur du jaadi, et que personne ne ressortait vivant du cœur du jaadi ! « Ou tu tues ou on te zigouille. Ou tu apprends à tuer et tues sans état d'âme ou c'est toi qu'on va massacrer sans pitié! » qu'il me disait en caressant sa barbe fournie. Et puis, il concluait, toujours en lissant sa barbe bien fournie, que, de toute façon, c'était le chef Zabani Zabata, chef suprême des Morbidonnes après le Calife, qui m'avait envoyé chez lui. Et que c'était donc lui seul qui pouvait me sortir de là. Il disait tout cela avec une pointe de jalousie dans la

voix. Je le sentais à son air grognon et à sa voix de fausset. Et il me programmait pour d'autres exercices. Je n'avais pas le choix.

Ce fut ainsi que jour après jour, au fil des horreurs, je m'habituai à l'odeur du sang frais, à la puanteur des excréments fraîchement expulsés des intestins ouverts, aux scènes d'éventrement et de castration publiques, aux cris de terreur des femmes et des enfants, à leurs complaintes pathétiques. Aux chants éplorés des veuves et des orphelins rescapés de nos battues quotidiennes! Eh Allah! C'était donc ça le jaadi, la mère des calamités!

N'avez-vous pas entendu, chantaient les femmes et les orphelins des villages et des villes en ruine, n'avez-vous donc pas entendu les pleurs des enfants, des femmes et des vieillards à la vue des Morbidonnes? Ils disent dans leurs chants : « Eh Allah, comme c'est dur de voir partir à la guerre le fils et le mari et le père! Mais que faire? Puisque c'était le jaadi ! Et un homme ne doit pas fuir devant son semblable! »

À la fin je ne vomissais plus. Je ne pleurais plus parce que je n'avais plus de larmes dans les yeux. Je ne demandais plus à rejoindre mon papa, mais à aller me battre! J'étais fatigué d'assister au jaadi. J'étais accoutumé à regarder l'horreur, droit dans les yeux, sans trembler ni penser. Je voulais désormais y participer. Une seule dose de coke me suffirait désormais pour éventrer un bébé, deux pour étrangler sa mère! Il m'arrivait même, et de plus en plus, de ressentir le besoin impérieux de participer à ces jeux de massacre et orgies sanglantes! Eh Allah, le jaadi! Mon père m'en avait parlé mais je ne l'avais pas encore vu.

La dernière ligne droite de ma formation dont j'attendais impatiemment la fin pour aller en découdre avec les infidèles et les

animistes et autres ennemis d'Allah et des anges et des djinns croyants, ce fut enfin l'apprentissage du maniement des armes de toute provenance et de tout calibre : couteau, fusil d'assaut, baïonnette, lance-roquettes, missile portatif Stinger pouvant atteindre des avions de ligne, canons à longue portée montés sur pickup, automitrailleuse, chars lourds et légers... Ce fut un jeu d'enfant. Car on m'avait déjà enseigné les techniques de camouflage, de renseignement, du mussalah, et tant d'autres arts militaires inventés par les Morbidonnes, les combattants du jaadi. J'étais donc prêt. J'avais d'ailleurs déjà dirigé nombre de batailles sur le terrain, que j'avais remportées avec brio. Et cette fin arriva. Ce fut un vendredi. Le capitaine Aldansira Ibn Nababa me l'annonça dans l'après-midi. Le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne en personne viendrait assister aux cérémonies de ma décoration. Il viendrait avec mon grand frère et plein d'autres dignitaires du palais. J'étais lieutenant morbidonne. Si je me montrais brave et impitoyable dans les batailles à venir, je serais capitaine dans quelques mois!

Le Calife fut à l'heure. Il était accompagné de Kumabarani et tout un monde de ses courtisans. Mais il n'y avait ni Zabani Zabata ni mon papa. Je le fis remarquer au Calife. Celui-ci, en me tapotant dans le dos, m'assura que si Zabani Zabata n'était pas venu, c'était parce qu'il était en mission dans les régions de Gao et Tombouctou pour réduire quelques poches de résistance. Quant à mon papa, il se portait comme une merveille mais n'avait tout simplement pas voulu faire partie du convoi, se disant un peu fatigué pour pouvoir faire le trajet.

La fête fut belle. On égorgea cinq boeufs, dix-huit moutons et un dromadaire. On mangea et on récita le Coran pendant toute la nuit. Après la prière de l'aube, le Calife, au lieu de lieutenant, me fit capitaine morbidonne et me remit de ses propres mains mes décorations. Ma promotion comprenait sept cents Morbidonnes dont le commandement incomba au même terrible capitaine Aldansira Ibn Nababa. Elle fut baptisé Bataillon Alharam.

À la fin des cérémonies, je demandai au Calife la permission d'aller voir mes parents avant de prendre officiellement mes fonctions. Ce n'était pas son avis. Il me répéta que mes parents se portaient bien. Mon papa s'était complètement remis de sa maladie et avait même commencé à apprendre mais aussi à enseigner le Coran. Il participait assidûment aux prières et, pour cela, était devenu son conseiller spécial et son ami le plus proche. Kumabarani pouvait en témoigner.

Les propos du Calife me laissèrent un peu dubitatif. J'avais du mal à imaginer mon papa assis dans le salon du Calife ou sous un arbre en train de mémoriser des sornettes pour mériter l'improbable paradis-prison des Morbidonnes. C'était un homme trop libre, voire indiscipliné pour se plier à de telles rigueurs. Mais le Calife, on ne pouvait pas le contredire. Tout ce qu'il disait était vrai même si tout le monde pensait le contraire.

Avant de retourner au palais où l'attendaient, dit-il, cinq émirs venus du monde entier solliciter ses avis éclairés, il ordonna au capitaine Aldansira Ibn Nababa de me prendre avec lui lors de ses opérations, de m'emmener me battre à ses côtés et de lui rendre compte de mes performances au combat. Le reste, on allait voir par la suite.

C'est ainsi que le capitaine Aldansira Ibn Nababa m'emmena avec lui dans la conquête de Koulounimba, un gros bourg de vingt mille âmes, situé à quelques centaines de kilomètres à l'extrême ouest de Tombouctou, riche et prospère mais dont les habitants, un mélange impardonnable d'invétérés idolâtres et de marabouts, avaient érigé des mausolées partout, chose deux fois interdite par notre nouvel islam que nous voulions pur. Les habitants de Koulounimba avaient donc choisi de faire de la résistance au pouvoir du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne. En trois jours de batailles émérites, nous rasâmes Koulounimba de la mémoire de la terre et des hommes. Nous massacrâmes jusqu'à ses poulettes. Parce que les poulettes, eh Allah, le Calife nous avait prévenus, les poulettes, donc, capables de survivre à un jaadi ne peuvent être que des alliés de Satan le Maudit. Il fallait les massacrer sans pitié.

Ensemble, nous avons fait la bataille du village des Trois Collines d'Or situé entre Hombori et Bandiagara, peuplé de Dogons, de Peuls, de Bambara et de je ne sais quoi encore, un mélange d'idolâtres et de musulmans. Il était opulent. Un seul homme pouvait revendiquer un troupeau de dix mille têtes de bovins et de caprins et de porcins et de bien d'autres bêtes de somme. Les porcins posaient problème! Du moins, c'était ce que le Calife en personne nous avait donné comme raison suffisante pour effacer ce village de la mémoire de la terre et de ses habitants.

Et les habitants des Trois Collines d'Or, ils n'oublieront pas de sitôt notre passage épique dans leur village. Car nous y étranglâmes jusqu'aux bœufs de labour. Parce qu'un bœuf de labour, eh Allah ! Capable de survivre à un jaadi ! Il pouvait devenir notre ennemi juré

de demain! Et nous tendre des pièges et des embuscades et des guets-apens meurtriers! Surtout qu'il nous avait été enseigné par le Calife en personne et ses conseillers que certains guerriers des Trois Collines d'Or pouvaient se changer en bœufs de labour pour échapper à notre furie.

Côte à côte, nous avons conduit la bataille de la conquête de Foukakéné, au sud de Gao, entre Goundam et Bourem, un autre gros bourg peuplé de cafres invétérés. Et nous avions reçu du Calife en personne l'ordre de l'anéantir à tout prix et par tous les moyens. Ce ne fut pas facile. Parce que les guerriers de Foukakéné étaient aussi rudes, aussi braves que mille lions enragés et invulnérables au fer!

Nous nous battîmes à Foukakéné comme des fauves, pendant trois jours et trois nuits d'affilée. Avec beaucoup de pertes dans nos rangs. Nous faillîmes même décrocher, tellement les combats étaient durs, rudes. Mais à l'aube de la troisième nuit, il ne restait plus de Foukakéné que des cases calcinées, des greniers réduits en cendres. Les chevaux, les ânes et les boeufs de labour que leurs propriétaires n'avaient pas eu le temps de détacher se débattaient au milieu des flammes, hennissant, brayant, beuglant à vous fendre le cœur. Sauf que nous, on n'avait plus de cœur. Car on était drogués et soûlés jusqu'à la goule, de coke et de sang. Et surtout des mille parfums des mille fleurs du jardin des délices éternelles. Depuis son palais de Koulouba à huit cents kilomètres de là, dépêchés par le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne!

Nous n'avions donc plus de cœur. Car quand on fait le jaadi, la première chose, c'est de se séparer de son cœur et de le confier à

Allah ! Eh Allah ! C'est donc ça le jaadi ! La mère des calamités!

Avec le capitaine Aldansira Ibn Nababa, nous avons gagné la bataille de Tizzan-Tizzan. Eh Allah! Tizzan-Tizzan, une bourgade puante de marabouts invocateurs de Satan le Maudit, de guerriers intrépides, perdue aux confins du désert de Takoutala ! Ils étaient de la tribu poussive des Aklani Aklani. Ils refusaient de faire allégeance au Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne.

Nous avons enlevé Tizzan-Tizzan en cinq jours de combats âpres. Ça n'a pas été du tout facile, nous y avons perdu les deux tiers de nos Morbidonnes. Voilà pourquoi nous avons étranglé jusqu'aux chamelles de Tizzan-Tizzan. Parce que les petits des chamelles, nous avait fait savoir le Calife, les petits des chamelles ayant survécu au jaadi pouvaient devenir nos ennemis de demain, pour nous tendre des pièges à cons et des embuscades et des guets-apens meurtriers.

Quand nous avons eu réduit Tizzan-Tizzan en miettes, une autre mission nous appela dans un petit village de pêcheurs paumés, qui s'étaient réfugiés sur une île, au milieu du fleuve Baaba. Nous avons réquisitionné toutes les pirogues de Maabala pour débarquer sur cette île maudite. Et sans états d'âme, le capitaine Aldansira Ibn Nababa et les Morbidonnes restants et moi-même, nous égorgeâmes tous les habitants de l'île maudite. Bêtes et gens, nous les massacrâmes jusqu'au dernier. Nous exterminâmes jusqu'aux poissons frais que ces damnés avaient péchés pour leurs repas. Parce que les poissons péchés vivants, si on ne les tuait pas, pouvaient se changer en guerriers intrépides invisibles et organiser la contre-offensive. Surtout qu'il était dit que les pêcheurs bozos,

idolâtres invétérés, étaient experts dans cette magie de se changer en poisson, puis de poisson en homme, puis encore d'homme en femme pour nous attirer dans leurs pièges diaboliques et nous croquer comme des cacahuètes. En tout cas, c'était ce que le Calife nous avait fait savoir après la bataille et c'est pourquoi nous fûmes sans pitié.

Les fillettes et les gamins et jeunes femmes que nous avions volontairement épargnés de notre furie, nous les emmenâmes avec nous dans une clairière située au milieu d'une petite forêt. Et chaque Morbidonne, comme d'habitude, put gratuitement vidanger sa libido énorme en se jetant sur tout ce qui ressemblait à une femme, sans distinction d'âge ni de race ni de sexe ! C'est là-bas que j'ai compris que la guerre sans foi ni loi, le jaadi, fait aussi monter la libido comme pas possible. Les Morbidonnes djihadistes deviennent comme des bêtes en rut, se jetant sur tout ce qui ressemble à une femme. Eh Allah ! le jaadi ! Comme mon papa avait raison I

Même les garçons plus jeunes que moi, ils se tapèrent des femmes qui avaient le double de l'âge de leur mère. D'ailleurs, à part moi, aucun autre Morbidonne n'avait une mère ni un père, ni une sœur ni un frère. Le Calife leur avait dit que quand on va au jaadi, on oublie et son père et sa mère et ses frères et sœurettes et tout le monde! Sauf lui-même, le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne.

Ce jour-là, eh Allah ! le capitaine Aldansira Ibn Nababa voulut que je fasse la même chose à une jeunette qui avait l'âge de Nématou, ma sœurette. Elle n'avait que neuf ans. Là, je lui dis sans détour : « Non. Je ne peux pas faire ça ! » Et je ne pouvais. Je n'avais même pas la force de fixer la fillette dans les yeux. Elle était comme une

bichette traquée par une meute de mille lycaons affamés, qui regardait sa mort droit dans les yeux : « Allez-y, prenez-le! Aspirez mon souffle, Mangez ma chair! Puisque vous êtes les plus forts!... » qu'elle semblait dire. Tellement elle était terrorisée, la pauvre gamine ! Ses yeux étaient comme chassés de leurs orbites pour mieux voir ce qu'il lui arrivait. Et elle ne faisait que grelotter, grelotter. Comme si grelotter était tout ce qu'elle avait appris à faire dans la vie. Eh Allah ! le jaadi !

« Je ne peux pas ! C'est ma sœur! C'est Némato u ! Elle est trop petite! que je dis au capitaine Aldansira Ibn Nababa.

—Ce n'est pas ta sœur. C'est une petite bête. Vas-y, mon frère. Et vite! Qu'on en finisse!

—Je ne peux pas. J'ai jamais fait. Je sais pas faire!

—Tu vas le faire. C'est pas compliqué. Ça fait partie de ta formation.

— Noooon ! Je peux pas ! »

En criant, je pensais que le capitaine Aldansira Ibn Nababa allait me ficher la paix. Mais au lieu de cela il braqua son arme sur moi et me cria, le souffle court : « Ou tu le fais ou je te bousille ! Et ne t'attends pas à des obsèques ! »

Je ne pouvais pas. Je regardai de nouveau le capitaine Aldansira Ibn Nababa. Son arme était toujours braquée sur mon cœur. Ses yeux étaient devenus rouges comme le puits de l'enfer qui n'a pas pitié. Et il me dit, le capitaine Aldansira Ibn Nababa : « Tu fais ça ou je te descends. Parce que si tu le fais pas, tu vas raconter à ton papa. Et ton papa va raconter à ta maman. Et ta maman va raconter à tes sœurettes. Et tes sœurettes vont raconter à leurs copines. Et leurs copines vont raconter à leurs autres copines. Et ainsi, ça va se

répandre. Et si ça se répand, le Calife va dire que ce n'est pas lui qui a donné l'ordre de faire ça. Et il va ordonner à Kumabarani de mener des enquêtes. Kumabarani va remonter jusqu'à ton papa. Et le Calife, il va être obligé de tuer ton papa et Zabani Zabata, ton frère. Et même, peut-être ta maman aussi. Et tes sœurettes... Alors, tu fais ça ou je te descends. Et je ne plaisante pas! »

C'est ainsi que je racontai mon rêve au capitaine Aldansira Ibn Nababa. Alors que je ne voulais le confier à personne d'autre que papa.

«Je suis déjà marié, mon capitaine!

—Ah bon! A ton âge! Et comment qu'elle s'appelle, ta femme?

—Manamani de Bazana ! Mais ça s'est pas passé comme tu le penses ! Non !

—Ah bon ! Alors, raconte ! »

Et je lui avouai que j'avais rencontré Manamani de Bazana dans un rêve. On était déjà morts tous les deux! Ou du moins tous les trois! Ou du moins tout le monde. On était tous morts et ressuscités. Et on était le jour du Jugement dernier. Manamani de Bazana est entrée dans le paradis... « Ah bon ! Et toi-même?

— Je me suis réveillé avant mon jugement. »

Le capitaine Aldansira Ibn Nababa resta songeur un temps. Et puis, subitement, il se jeta sur moi. Il m'embrassa. Il s'agenouilla devant moi, embrassa mes pieds. Il pleurait comme un gamin en marmottant des prières. J'étais subjugué! Il me dit : « Mon frère, comme t'as de la chance, toi ! T'es sauvé! T'es un homme béni! Tu vas aller au paradis quand tu seras mort, c'est sûr. C'est infaillible. Parce que le Calife, il a dit que quiconque voit le paradis dans son rêve ira infailliblement au jardin des délices éternelles. Et je t'assure,

cette Manamani de Bazana que tu as vue dans ton rêve, c'est ta femme au paradis. Tu vas la retrouver après ta mort. Alors, dépêche-toi de mourir en faisant beaucoup, beaucoup de jaadi. Je suis heureux pour toi !... »

Et depuis ce jour-là, le capitaine Aldansira Ibn Nababa, il ne me demanda plus de faire ça aux petites fillettes de rien du tout, ni à personne d'autre. Il m'a foutu la paix. Même qu'il demandait mes bénédictions avant chaque bataille, et qu'il me vénérait plus que le Calife lui-même.

Après avoir réduit à néant le petit village de pêcheurs situé sur un îlot du grand fleuve Baaba, à quelques kilomètres de Douentzan, le capitaine Aldansira Ibn Nababa me dit que pour ce qui me concernait, il ne restait plus qu'une mission à faire ensemble : la conquête de Bazana.

« Bazana? lui demandai-je, un peu étonné.

— Bazana, oui ! Et pourquoi que tu fais cette tête de macaque? »

C'est lui-même qui répondit à sa propre question. Parce que j'étais resté songeur et silencieux. En réalité, je pensais à Manamani de Bazana que j'avais vue dans mon rêve. Donc, lui-même, le capitaine Aldansira Ibn Nababa, répondit à sa propre question : « Ah oui, je te comprends. Tu penses à cette jeune femme que tu as vue dans ton rêve. Tu penses qu'il s'agit de son village. Eh bien non, ce n'est pas son village. Son village, c'est dans l'au-delà, à Lahara. Celui que nous avons reçu l'ordre d'anéantir est un village d'idolâtres invétérés, buveurs insatiables d'hydromel et de vin de palme, un village de cafres pouilleux. Il faut le détruire. Et après, tu retourneras auprès de ton papa. Tu ne feras plus de jaadi. Tu deviendras un saint homme, toi-même... »

Bazana n'était pas seulement le nom de Manamani, ma dulcinée des songes, mais aussi celui du village de mon papa. C'est pourquoi j'hésitai un peu avant de me décider. Je n'avais d'ailleurs pas à décider. Je devais obéir! En plus, j'étais enivré, drogué à la coke et à l'odeur du sang frais... Et nous montâmes à l'assaut de Bazana. Nous étions des Morbidonnes djihadistes aguerris, drogués, fanatisés. Nous avions toutes les armes du monde, sauf les avions. Nous attaquâmes à l'aube. Mais pati sakana ! La bataille de Bazana ne fut pas comme du beurre à couper au couteau. Elle fut la plus sanglante de toutes celles que nous avions menées ensemble. Il y avait de terribles guerriers féticheurs qui avaient élevé et dressé des centaines de millions d'abeilles nourries au poison végétal, et dont les piqûres, en quelques secondes, vous foudroyaient et le cœur et le foie et le pancréas et tous vos organes vitaux. Ce n'est pas tout, j1 y avait des scorpions géants qui avaient la taille d'un dromadaire, qui couraient plus vite que n'importe quel bolide au monde, rattrapaient votre pickup lancé à toute vitesse et vous broyaient avec comme de la patate douce. Ce n'est pas tout. Il y avait des boas plus grands qu'une route de quatre kilomètres de largeur, qui, en plus, avaient le pouvoir de s'étirer, de s'étirer en longueur pour vous rattraper en moins de quatre secondes. Eh Allah ! la bataille de Bazana!

En vain, nous appelâmes au secours Allah et son prophète et tous les saints. En vain, nous implorâmes jusqu'au Calife lui-même. Rien à faire. Il fallait décrocher si nous ne voulions pas tous y laisser la peau. Nous l'avons fait en abandonnant de nombreux Morbidonnes et beaucoup de matériel dont des pickups flambant neufs et des bazookas et des missiles et des lance-roquettes et, et... Nous retournâmes à notre base, au camp Abana Bana, et sur la

pointe des pieds, sans chanter les louanges d'Allah ni du Calife. Et sans bruit ni tambour! Eh Allah! Vraiment, Bazana, ce fut l'enfer même, l'enfer en réel.

C'est après la bataille de Bazana que le capitaine Aldansira Ibn Nababa m'accorda enfin la permission de retourner voir mes parents au palais de Kallakatta. Il m'y remmena dans son pickup de commandement. Il me supplia de ne jamais parler de notre défaite à Bazana, de ne jamais en souffler mot ni à Zabani Zabata ni même à mon papa. C'était sa première défaite depuis qu'il s'était engagé dans le jaadi. Il allait se rattraper. Il me fit jurer de ne jamais dire le contraire de sa version officielle des causes de notre défaite : d'autres Morbidonnes, habillés comme nous, mais mieux aguerris, mieux équipés, nous avaient tendu une embuscade à trente kilomètres de Bazana, et nous avaient taillés en pièces... Non, il allait prendre sa revanche sur Bazana ou ce serait lui qui irait voir le Calife en personne pour lui dire ce qui s'y était réellement passé.

Le capitaine Aldansira Ibn Nababa me déposa devant le palais et retourna au camp Abana Bana.

Je n'arrêtai pas de réfléchir pendant tout notre trajet. Et je me dis, en pensant à tous ces engins que nous avions entre nos mains pour tuer les gens : « Eh Allah ! Comme c'est bon de monter ces bêtes qu'on n'a pas fabriquées ! » En réfléchissant encore, je rectifiai : « Et si plutôt, nous les Morbidonnes, on se mettait au boulot pour inventer ces engins nous-mêmes! » Parce que, au final, voyons, qui allait gagner dans ce bras de fer qui nous opposait aux infidèles de par le monde si nous-mêmes, on ne fabriquait pas nos armes? Eux, ils inventent les armes et les pickups. Ils les utilisent avant de nous les refiler par des voies détournées. Eh Allah ! il faut qu'ils soient

plus que cons pour nous donner des armes qui nous permettraient de les exterminer, non? Et c'est nous qui mourons le plus. C'est pas con, ça? Parce que, quand on regarde la planète, à la télé, c'est sur les terres des Morbidonnes qu'on s'entre-tue le plus. C'est pas con, ça aussi?

Mais je gardai pour moi seul mes pensées et mes doutes. Je savais que le Calife, s'il les apprenait, il allait être impitoyable pour moi et ma famille. Zabani Zabata, mon grand frère, m'avait prévenu.

Mais tout de même! Pendant que les ennemis d'Allah vivent en paix dans leur pays et dans leur village, et enseignent à leurs enfants l'amour de la vie, nous on nous enseigne l'art de la haine de la vie, de donner et de recevoir la mort au nom d'Allah ! Eh Allah, si c'est pas con, tout ça !...

La camisole de force

De retour au palais, je me présente d'abord au Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne. J'aurais voulu me précipiter chez mon papa. Mais le capitaine Aldansira Ibn Nababa m'avait donné ses instructions : « Il faut d'abord aller te présenter au Calife. Pour ton père, pas de souci, dès lors qu'il est en bonne santé. Tu iras le voir par la suite. » Quant à lui, le capitaine Aldansira Ibn Nababa, il allait repartir à la conquête de Bazana, wallahi ! Il ne pouvait pas retourner dire à Zabani Zabata qu'il avait échoué face à ce petit village de rien du tout, encore moins au Calife. On allait le destituer. Le Calife allait le renvoyer dans son pays. Et comme il n'avait plus de pays, il le mettrait à mort. Eh Allah, le jaadi ! Il bouffe ses propres enfants, surtout ceux qui lui ont rendu le plus de services !

En me rendant chez le Calife, j'ai croisé Zabani Zabata sur mon chemin. Ou plutôt, c'est lui qui m'attendait. Il venait juste de quitter le capitaine Almamara dont je voyais le pickup filer à toute allure.

Zabani Zabata sortit donc de la pénombre où il semblait caché et m'arrêta, en se jétant au travers de mon chemin. Il avait l'air épuisé et portait sa tenue de combat déchiquetée, qui exhalait encore l'odeur de la poudre et du sang.

« D'où sors-tu, frangin? me demanda-t-il à voix basse.

— Et toi-même, d'où viens-tu avec tes habits tout déchirés? » que je lui demandai à mon tour.

Il sourit tristement, regarda à gauche et à droite. Il avait l'air de penser que l'endroit où nous nous trouvions n'était pas très sûr. Pourtant, il était bien le chef suprême de tous les Morbidonnes djihadistes du Mali, le numéro deux de leur régime!

« De Bazana, frangin ! qu'il finit par dire. D'où voudrais-tu que je vienne?

— Mais c'est fou, Zabani Zabata ! À quoi joues-tu donc? Tu aurais pu me tuer! J'étais moi aussi à Bazana!

— Non, je ne t'aurais jamais tué! C'est quand on fait le jaadi qu'on ne sait pas qui on doit tuer! »

J'étais consterné, décontenancé. Je ne savais plus à quel saint me vouer. Qui croire, qui ne pas croire dans ce monde aux contours imprécis, où les bourreaux crient à la place des victimes?

Pendant que je me posais mille et une questions sur les véritables motivations de mon grand frère, ce dernier tentait de me convaincre de sa bonne foi. Il me disait à voix basse : « Il ne faut pas que tu te mettes en tête que moi Zabani Zabata, ton grand frère, je fais tout ce que je fais pour mon seul bonheur ici-bas. Il n'y a d'ailleurs aucune possibilité de bonheur ici-bas. On ne peut être heureux que dans le paradis d'Allah. Du moins, c'est ce que le Calife dit toujours. Mais le problème dans tout ça, c'est le fait que le paradis d'Allah du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne, c'est toujours après la mort. Et malgré ce que lui-même, il n'arrête pas de raconter à tout le monde, on n'a vu personne revenir de la mort pour raconter ce qu'il y a vu de ses propres yeux! C'est tout ça que je trouve curieux... »

Lui-même, Zabani Zabata, il avait massacré de ses propres mains des tas de gens de tous âges, qui ne lui avaient pourtant rien fait de mal. Il pensait qu'au moins certains d'entre eux allaient revenir le déranger, ne serait-ce que dans ses songes ou ses cauchemars, et lui demander des comptes! « Tellement je leur ai fait mal en les massacrant comme des mouches, mon frangin ! Mais rien ! » En plus, le Calife lui-même, il ne voulait pas du tout y aller, là-bas, à Lahara. Lui, Zabani Zabata, il le savait mieux que quiconque parce qu'il s'occupait de sa sécurité personnelle depuis plusieurs années. « Le Calife tremble à la vue du moindre pétard. Même celle d'un simple couteau lui fout la trouille!... »

Ces aveux de mon grand frère m'ont rendu terriblement triste. C'était vrai qu'il m'avait déjà dit qu'il se battait pour sauver notre famille parce que celle-ci était retenue en otage par le Calife, mais je ne pouvais pas imaginer qu'il en souffrait à ce point, que, malgré ce qu'il laissait voir, il était très malheureux.

Avant de nous séparer, Zabani Zabata m'a fait jurer de ne rien montrer au Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne, et de faire tout ce qu'il allait me demander.

Je me présente donc au Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne. Il est dans son salon, là même où Zabani Zabata nous avait conduits, mon papa et moi, après notre arrestation. Il est très content, très détendu. Il me reçoit avec beaucoup de joie. Je suis debout devant le tapis où il est à demi couché. Il me regarde de façon bizarre. Son regard fouille mon corps dans ses moindres détails. J'ai un peu honte, mais je ne dis rien. Je ne peux d'ailleurs rien dire. Son regard m'invite à m'asseoir auprès

de lui. Son regard est intime. C'est vraiment bizarre. Je suis à la fois apeuré et honteux.

Comme je suis toujours debout, malgré son invitation, il finit par me parler : « Bissimilah, jeune homme. Prends place auprès du Calife. » Je m'assois en tremblant légèrement. J'en ai un peu honte parce que j'ai vécu au front et vécu tellement des choses effroyables! Je n'avais pourtant pas tremblé une seule fois.

Le Calife me dit qu'on va organiser une nouvelle grande fête en mon honneur. Car je suis un Morbidonne convaincu et un grand ! J'en ai donné les preuves. Une grande fête qui va durer une semaine, avec des lectures du saint Coran et des prières. Il a tout préparé. Parce qu'il savait que j'allais revenir vivant et couvert de gloire. « Tout le pays va être convié à la fête, wallahi ! »

Après qu'il a fini de me congratuler, je lui demande la permission de rentrer à la maison. Je veux voir mes parents. Quand on revient du jaadi, c'est les parents qu'il faut voir en tout premier lieu. « Bien entendu, après le grand Calife! » que j'ai ajouté rapidement.

Pour toute réponse, il se contente de rire. Et puis il me dit en changeant d'humeur et en se redressant de nouveau — il était à demi couché et disait son chapelet —, il me dit en élevant la voix : « Crois-tu vraiment que tu te soucies plus que moi de tes parents, surtout de ton père qui est mon ami et mon ancien condisciple? Hein! Moi le grand Calife du grand Bilal al Sudan, hein? »

Comprenant qu'il n'est pas loin de se fâcher, je lui réponds, en adoucissant la voix, que ce n'était pas ce que je voulais dire ni ce que je pensais. Je suis bien sûr conscient qu'il sait que je mens. Parce que je sais qu'il lit dans la pensée des autres, tout en gardant la sienne pour lui-même. Et aussi que c'est là que réside le secret de

son pouvoir et de tout pouvoir, d'ailleurs. Mais je ne peux pas le lui avouer. Je ne peux que me rendre. Je me soumets à ses désirs.

Il revient à de meilleurs sentiments. Il retrouve son sourire et me dit que ce n'est pas grave. Je suis très jeune et j'ai beaucoup à apprendre de la vie, et surtout du pouvoir et de ses règles. Et la première règle du pouvoir, c'est le secret, la discrétion absolue. Quand on est au cœur du pouvoir, on doit savoir garder sa langue, sinon on est en danger. Tout ce qu'il me dit et fait en ma présence doit rester entre nous.

Quand il a fini de parler, tout en me regardant de cette façon bizarre, il me dit : « Maintenant, tu peux retourner au camp Faafou! » Celui commandé par le capitaine morbidonne supérieur Aldansira Ibn Nababa, là même où j'ai débuté ma carrière de Morbidonne.

Un chauffeur m'attend à la sortie, au volant de son pickup. Je n'ai même pas le temps de m'entretenir de nouveau avec Zabani Zabata. Le chauffeur m'embarque.

On arrive au camp Faafou aux environs de minuit. M'ayant tout de suite reconnu, les sentinelles ne posent pas de questions et me laissent entrer. Le capitaine morbidonne supérieur ne semble pas surpris de me revoir si tôt. Il se contente de me sourire puis me montre ma chambrée.

Le lendemain matin, un convoi de douze véhicules tout-terrain vient me chercher pour me ramener au palais de Kallakatta, où la fête a déjà commencé. Le Calife m'installe à sa droite, sur un grand tapis brodé de fils d'or.

Chaque jour, du matin au soir, des dizaines d'oulémas venus de tout le pays scandent les versets du saint Coran en mon honneur. Le seul fait de me voir constamment à la droite du Calife galvanise

davantage la foule. Je suis un saint! Eh Allah! je suis un saint homme devenu! Et à mon insu ! Mais un saint aux mains souillées de sang ! Eh Allah ! le jaadi ! Mon papa m'avait prévenu : un tissu de mensonges pour faire tuer les sots au profit des imposteurs! Du moins, c'est ce que je pense tout bas pour soulager mon ennui d'écouter inlassablement des paroles auxquelles je ne comprends que dalle. Auxquelles le grand Calife lui-même — je le sens à son propre ennui — ne comprend presque rien. J'en conclus que c'est là aussi le secret du pouvoir : faire croire aux autres des choses auxquelles on ne croit pas soi-même. C'est bien malin, tout ça !

A la fin de la semaine et des festivités organisées en mon honneur, je demande de nouveau au Calife la permission d'aller voir mon papa. J'insiste en arguant que cela fait maintenant plus d'un an que je n'ai aucune nouvelle de lui. Sa réaction est la même : « Crois-tu vraiment que moi, le grand Calife, je ne peux pas bien m'occuper du père d'un Morbidonne aussi valeureux que toi? » Je lui réponds de nouveau que ce n'était pas ce que je pensais, tout en sachant que c'était exactement ce que je pensais. Alors, il me réplique que si ce n'est donc pas ce que je pense, je dois attendre sa décision. Et sa décision, c'est que je reste encore auprès de lui pour achever ma formation spirituelle : approfondir ma connaissance du saint Coran et des hadiths! C'est après qu'il m'autorisera à rencontrer mon papa, qui, par ailleurs, se porte à merveille. Il a dit tout cela avec un air très sérieux, comme pour me convaincre qu'il ne plaisantait pas du tout!

Voilà pourquoi, à corps perdu, je me suis jeté dans l'apprentissage du saint Coran dès le lendemain. Et là aussi, tout comme au jaadi, je deviens vite le meilleur. Au bout d'une semaine, je dame le pion à tous les étudiants qui m'ont précédé, et dont plus

de la moitié était composée d'anciens Morbidonnes estropiés ou manchots et de plusieurs centaines d'autres hommes plus ou moins jeunes, auxquels on avait coupé les pieds ou les mains sur ordre du Calife. Ces derniers, par l'apprentissage du Coran et des hadiths, se rachetaient partiellement de leurs péchés.

Les séances de récitation du saint Coran commencent à l'aube, après la prière. Elles s'arrêtent à six heures pour le petit déjeuner. Après, commencent les jugements, suivis de l'exécution des sentences. Les condamnés sont essentiellement composés de jeunes femmes et de jeunes hommes. Ils sont accusés de crimes d'adultère, de vol, d'usage de l'alcool ou de la cigarette et de bien d'autres petits péchés mignons hautement agréables au corps et à l'âme mais contraires, selon le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne, aux principes de l'islam.

Il y a deux sortes de crimes d'adultère : l'adultère simple quand les coupables sont célibataires tous les deux. Ils sont condamnés à la flagellation publique et reçoivent immédiatement, devant tout le monde, parents, amis, frères et soeurs, les cents coups de nerf de bœuf impitoyablement assenés par le Morbidonne le plus féroce et le plus robuste. Ils sont ensuite mariés séance tenante, et tenus à l'œil par la police islamique du Calife pendant six mois, avec interdiction de quitter le territoire des Morbidonnes. En cas de récidive, ils sont décapités à la même place. Et sur décision du Calife.

Il y a fornication quand les coupables sont tous les deux liés à d'autres personnes par le lien sacré du mariage. Les condamnés sont enterrés à moitié, le public est invité à les lapider jusqu'à ce que mort s'ensuive. Eh Allah! le jaadi, comme c'est atroce à voir! Encore

plus atroce à regarder, la foule hystérique se jetant sur ces victimes comme des charognards affamés! Et ils sont vraiment des charognards affamés parce qu'on m'a raconté que le Calife leur avait affirmé que toute personne dont la pierre frapperait les coupables entrerait dans le jardin des délices éternelles! Qui ne voudrait pas entrer dans le jardin des délices éternelles? Cette soif d'immortalité dans un monde mortel, et du bonheur dans un monde de peines, pour moi, explique la rage de la foule. « La peur bleue de l'homme, c'est la conscience de sa finitude ! me disait mon papa. Ceci explique cela », ajoutait-il.

Il va sans dire que je n'aurais volontairement jamais assisté à ces spectacles de folie collective. Même si j'avais vu pire au front. Mais au front, on se console en se disant qu'à la guerre, c'est la guerre ! Et que tout est permis quand c'est la guerre sainte, le jaadi !

Je n'aurais donc jamais assisté à ces scènes si mon maître ne m'avait pas assuré que le Calife lui avait dit que tout cela faisait partie de ma formation spirituelle. Et que dans un jour pas si lointain, je serais appelé à juger à sa place! C'était plutôt flatteur pour moi, même si après tout ce que j'avais déjà vécu en compagnie du capitaine Aldansira Ibn Nababa et de ses Morbidonnes, je me voyais mal en train de condamner même un chien à de tels supplices.

Les jugements et les exécutions des sentences finissent vers midi, un peu avant l'heure du déjeuner. Après la prière de la mi-journée, les cours reprennent pour s'arrêter de nouveau vers seize heures. Et ainsi de suite.

Je me suis donc jeté, avec toutes mes forces et toute mon intelligence mais sans mon âme, dans l'apprentissage du Coran, ou plutôt sa récitation. Parce que je voulais revoir mon papa. Il me

manquait tellement. Je ne savais pas s'il était mort ou en vie. Zabani Zabata m'avait assuré qu'il était en vie, de même que le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne. Mais eh Allah ! comment se fier à de tels hommes? L'un comme l'autre semblaient jouer des rôles si troubles! Etaient-ils complices ou rivaux?

En trois mois, j'ai appris à réciter le Coran de bout en bout. Maintenant, je peux trancher n'importe quelle situation en l'illustrant par un hadith ou un verset. Ma voix est la plus belle, la plus douce, au point que des gens se mettent à pleurer en m'écoutant chanter des versets. Je suis devenu si savant en sciences coraniques qu'émerveillé et fier mon maître est allé demander au Calife de venir le constater par lui-même.

Et un matin, alors que je récite avec extase des versets au milieu d'une foule nombreuse et subjuguée, je le vois arriver. Il est accompagné de Zabani Zabata et d'une dizaine de membres de sa cour. Je comprends tout de suite qu'ils viennent me féliciter pour mes prouesses. Mais je m'étonne de l'absence de mon papa. Ce n'est pas normal. Lui qui aurait dû être le plus honoré! S'il était en vie et se portait bien comme Zabani Zabata m'en avait plusieurs fois donné l'assurance, il ne devait pas manquer à ce rendez-vous crucial dans ma carrière de Morbidonne!

Avant même de saluer le Calife, je cours demander à Zabani Zabata les raisons de l'absence de mon papa : « Zabani Zabata, pourquoi, papa n'est pas venu? » C'est le Calife qui me répond en souriant : « Moi, je suis aussi ton père, plus que ton père! Et c'est pourquoi je n'ai pas jugé sa présence d'une nécessité absolue. »

Bien sûr que la réponse du Calife ne me convainc pas. Mais comme c'est lui, le Calife en personne, je ne peux pas insister. Je me suis donc consolé en me disant que de toute façon, dès la fin de la cérémonie, j'irais retrouver mon papa.

Le Calife est ravi de me voir réciter si merveilleusement bien le saint Coran ! Il me promet une récompense de deux pickups flambant neufs. Il y ajoute quatre cents exemplaires du même saint Coran, et des hadiths en pagaille. Ce n'est pas tout! Il est tellement content de ma vaillance et de mes victoires au front, il m'accorde la main de Mariama, sa seule et unique fille!

Mariama est certes très jolie, très belle, plus belle qu'une rose du jardin dont j'avais aperçu un bout dans mon dernier cauchemar. Mais moins belle que Manamani de Bazana dont je reste amoureux. Dans mon rêve, ou plutôt dans mon cauchemar, elle m'avait souri avant d'entrer par la porte du jardin des délices éternelles. Manamani de Bazana, eh Allah ! aucune femme au monde ni de l'au-delà ne pourrait occuper sa place dans mon cœur. « C'est pourquoi tu peux te calmer ! » que je me dis en écoutant le Calife faire son discours. D'ailleurs, sa fille n'a que neuf ans, d'après lui. Avant donc ses douze ans, l'âge probablement prévu par son père pour le mariage, beaucoup de choses pourront se passer sous le soleil. On pourra me confier d'autres missions périlleuses. Et je pourrai, par exemple, crever plus vite pour rejoindre Manamani de Bazana au jardin des délices éternelles! Et là-bas, en présence d'Allah lui-même, plus fort que le Calife, personne ne pourra m'imposer sa fille contre mon gré. « Je n'ai donc pas à trop m'inquiéter », que je me dis pour me rassurer.

Le Calife lui-même finit par se reprendre et préciser que sa fille n'est pas encore prête pour le mariage à cause de son jeune âge. Que je dois donc attendre un peu. Deux ou trois ans, juste ce qu'il faut pour qu'elle ait un peu grandi.

De mon côté, je dois mettre ce temps à profit et achever ma formation dans les sciences islamiques! Eh Allah! moi qui croyais avoir fini ! « Que non ! Que non ! dit le Calife comme s'il lisait dans ma pensée. On ne finit jamais d'apprendre! »

« Sur ce point au moins, on est bien d'accord ! » me suis-je dit. Je suis effectivement très jeune, presque un enfant. J'ai encore beaucoup à apprendre de la vie.

Le palais de Kallakatta

Je pensais que le Calife allait encore me laisser entre les mains de mon maître ou me donner à un autre pour parachever ma formation coranique. Mais à ma grande surprise, il me libéra à la fin de la cérémonie. Ou du moins, il m'autorisa à aller voir mon papa. J'ai bondi de joie. Et aussitôt qu'il eut tourné les talons, je filai chez mon papa. Je n'avais même pas eu le temps de dire au revoir à mon maître, lequel était resté éberlué. Il devait se poser mille questions sur cette façon de se comporter chez le futur saint homme que j'étais appelé à devenir.

Dans la maison que le Calife avait allouée à ma mère, et où ma famille vivait désormais, je retrouvai mon papa. Il était assis dans la cour, sur un tapis de prière. En le voyant ainsi, je pensai qu'il était en train de prier ou de faire son chapelet. Mais il ne priait pas. Il était assis comme ça, placide, le regard perdu. C'était comme s'il n'était plus de ce monde. Quand je le saluai, il se contenta de lever son regard sur moi, puis de rentrer sa tête dans le creux de ses épaules, telle une tortue sous sa carapace.

Apparemment, il avait beaucoup récupéré, du moins physiquement. Mais il n'eut pas l'air de me reconnaître. C'était incroyable. Côté moral, il restait donc beaucoup à faire. Trois fois que je lui dis mon nom, trois fois qu'il ne me reconnut pas. Je

m'agenouillai devant lui. Je pris sa tête dans la paume de ma main. Je le fixai droit dans les yeux. Je lui criai presque : « Papa, c'est moi. Je suis de retour.

Parle-moi au moins. Dis-moi un mot, s'il te plaît, papa! » Il ne dit rien. Il resta coi, me fixant de son regard vide. J'étais atterré. Passe encore que le Calife ait pu me mentir en disant que mon papa allait mieux! Mais Zabani Zabata, mon propre grand frère!

J'accourus dans le salon. Ma mère, elle aussi, était accroupie sur un tapis de prière, face à l'est. Mais contrairement à mon papa, elle, elle priait pour de vrai. C'est pourquoi je fus obligé de patienter pendant une dizaine de minutes. Dès qu'elle fit Salam en tournant la tête à gauche et à droite, je n'attendis pas la suite pour tenter de me jeter dans ses bras. Je voulais l'embrasser! Eh Allah, comme c'était bon de retrouver sa mère après tant d'horreurs vécues! On veut redevenir bébé. On veut ne plus sortir de là où on était avant notre atterrissage dans un monde à l'envers. J'avoue que je comprends maintenant pourquoi les bébés crient à leur naissance. C'est comme l'ancêtre premier quand Allah l'a balancé par-dessus bord de son royaume ! Et qu'il a atterri sur la terre !

Mais de sa main droite armée de son inséparable chapelet, elle me repoussa si violemment que je retombai sur le dos, loin d'elle. Je ne comprenais pas cette nouvelle façon d'accueillir. J'allais me fâcher et retourner chez les Morbidonnes! Puisque moi non plus, je n'avais désormais plus de papa ni de maman. J'étais devenu un orphelin comme ces milliers d'autres qui formaient l'armée du Calife, un Morbidonne pour de vrai ! Un enfant du jaadi, de père jaadi, de mère jaadi, de nationalité jaadi, de village jaadi, de frères et de soeurs jaadi. Je n'aurais plus d'identité ni de mémoire ni de

sentiment. Ma seule identité serait le jaadi. Voilà ce que j'allais devenir désormais. Et une fois de retour au front, à Tombouctou ou à Gao ou encore à Douentza, je n'aurais plus aucune pitié. Je tuerais tout le monde! Tout le monde! Je tuerais la terre entière, et même Allah, pour avoir mal posé le monde! Wallahi !

C'est au moment où j'allais partir que ma mère me fit signe de rester. Elle le fit de la main et des yeux et puis d'un grognement. Je compris alors, avec soulagement, que c'était parce qu'elle n'avait pas fini de faire son chapelet qu'elle ne m'avait pas adressé la parole. Quand ce fut fait, elle m'expliqua que le Calife avait dit qu'il était désormais interdit de s'embrasser entre mère et fils. Que cela était un inceste. Et que tous les auteurs d'inceste seraient désormais décapités publiquement. Ils étaient condamnés d'office aux pires flammes de l'enfer.

Bien sûr que je ne connaissais pas le sens de ce mot, inceste. Mais tous les jours, l'oreille va à l'école, comme dit l'adage. C'est pourquoi je demandai à ma mère : « Maman, qu'est-ce que ça veut dire, inceste? » A la façon dont elle baissa les yeux — elle avait l'air de pleurer, tellement elle avait honte —, je compris que l'inceste était le pire des crimes, et qu'on avait effectivement intérêt à s'en éloigner.

Ma mère ne posa pas de questions sur ce que j'avais fait pendant ma longue absence. Elle n'ignorait pas que j'étais parti au jaadi, mais elle ne pouvait savoir ce que c'était, le jaadi. Je ne pouvais pas non plus le lui raconter. C'était interdit, mais aussi trop fort pour elle. Elle n'aurait pas pu le supporter.

« Mon papa, qu'est-ce qui lui est arrivé? que j'ai demandé à ma mère. Il n'a pas pu me reconnaître tout à l'heure quand je suis allé le

saluer. Il est resté indifférent. Or, Zabani Zabata et le Calife lui-même m'ont assuré, tous les deux, qu'il se portait bien ! Ce n'est pas ce que je viens de constater! » D'une voix blanche ma mère m'avoua que mon papa, après mon départ, avait piqué une autre crise. Maintenant il allait mieux. Ce n'était pas évident. Mais le médecin personnel du Calife venait le voir tous les jours et lui faisait des piqûres. C'est pourquoi il était sorti du coma. Il avait ensuite pu se lever tout seul et, petit à petit, marcher en s'appuyant sur une canne. Depuis, le Calife envoyait deux hommes le chercher pour l'emmener à la prière. Comme il allait de mieux en mieux, il restait à la mosquée, comme tous les vieillards, jusqu'à la fin de la dernière prière du soir. Et c'était le Calife en personne qui le ramenait à la maison. Maintenant, c'était Kumabarani et un homme qu'elle ne connaissait pas.

Kany et Némato, mes frangines, le Calife les avait prises à son service personnel ! Ma mère m'en fit l'annonce après un long soupir. « C'est la cause de la rechute de mon papa », que je me dis avant de demander à ma mère si on pouvait au moins leur rendre visite. Si au moins elles revenaient à la maison après le service.

« Est-ce que je peux les voir, maman?

— Non! Le Calife ne laisse personne les approcher! » me dit-elle en cachant son visage sous son voile.

Elle pleurait en silence. Ses larmes, en gouttelettes, retombaient sur son boubou blanc immaculé. Et puis, entre deux sanglots, elle me conseilla de ne rien tenter pour le moment. Le Calife pourrait réagir de façon imprévisible et aggraver les malheurs de la famille. « Si tu ne veux pas en rajouter à tes souffrances, il faut toujours attendre le jour pour enlever l'épine qui t'aura piqué dans la nuit! »

me récita-t-elle. Elle avait donné le même conseil à Zabani Zabata. « Et sache que la mère poule ne donne jamais de l'ivraie à ses poussins ! » conclut-elle.

Je retournai dans la cour, auprès de mon papa.

A midi, les domestiques nous apportèrent le repas. Avant mon départ au jaadi, nos repas étaient préparés à la maison. Mais cela avait changé maintenant. Ils étaient désormais envoyés de la cantine du palais où des dizaines de femmes travaillaient au service du Calife. Mon papa ne voulait pas aller dans la salle à manger. Et quand on nous apporta notre plat dans la cour, il se contenta de prendre quelques tartines avant de se détourner pour se replonger dans ses méditations.

Après le déjeuner, deux hommes dirigés par Kumabarani vinrent le chercher pour l'emmener à la nouvelle mosquée du Calife.

Le jardin des délices

En moins de deux ans d'occupation de Maabala et des environs, le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne avait réussi le tour de force de bâtir une mosquée deux fois plus grande et plus fastueuse que toutes celles que j'avais vues depuis que j'étais venu au monde, y compris à la télé. Elle lui servait en même temps de salle d'audience. J'y avais suivi mon papa, quelque temps après qu'il avait eu quitté la maison sous l'encadrement de Kumabarani et des deux hommes venus le chercher. Je traversai l'immense foule de fidèles qui la remplissaient.

En me voyant avec ma tenue de Morbidonne en chef, et certainement aussi à cause de ma ressemblance physique avec Zabani Zabata, les gens me saluaient avec déférence, tout en s'écartant pour me laisser passer. C'est ainsi que je me retrouvai à deux rangées du Calife. Je ne pouvais plus avancer sans trop déranger les autres fidèles, surtout que c'était presque l'heure de la prière de la mi-journée.

Mon papa était assis à la droite du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne. Il était coincé entre les deux hommes qui semblaient surveiller ses moindres gestes. Kumabarani trônait à la gauche du Calife. Zabani Zabata et une dizaine de Morbidonnes, arme au poing, étaient debout derrière le

groupe. Le silence était si lourd qu'on se serait cru dans l'antichambre de la mort!

Le muezzin lança ses trois appels à la prière. À la fin du troisième, le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn

Ahmad Almorbidonne se leva solennellement : « Bissimilah ! » dit-il de sa voix imposante. Tout le monde se leva aussitôt dans un grand froissement de boubous amidonnés. Tout le monde s'aligna derrière lui. C'était très impressionnant de voir des milliers d'hommes et de femmes — les femmes derrière, séparées des hommes par un grand rideau épais —, c'était donc très impressionnant de voir ces milliers de fidèles se lever d'un seul coup, après le Calife.

Les hommes qui encadraient mon papa, discrètement, le labourèrent de coups avec leur coude pour l'obliger à se lever. Comme il ne l'avait pas fait malgré cela, ils mirent leurs bras sous ses aisselles et le soulevèrent. Au moment de nous courber, les mêmes lui tapèrent sur la nuque pour le forcer à s'incliner comme les autres. Ce fut la même chose au moment de nous incliner. Allah Akbar!

Je bouillonnais de colère, horrifié qu'on inflige une telle humiliation à mon papa. Je savais déjà que le but du Calife était d'écraser par tous les moyens la résistance de mon papa, mais je ne pouvais imaginer qu'il puisse en arriver jusque-là. Zabani Zabata et moi, nous avions donné le meilleur de nous-mêmes pour la cause du Calife. Notre mère avait accepté tous les sacrifices, nos soeurs étaient détenues... Et malgré cela, il n'épargnait pas mon papa!

Je sortis discrètement le pistolet flambant neuf que j'avais dissimulé sous ma tenue de Morbidonne. Je ne savais pas que Zabani Zabata suivait tous mes gestes. Il avait l'œil sur tout le

monde. Il m'avait vu sortir mon arme. Juste au moment où j'allais appuyer sur la gâchette, je reçus un coup discret dans le dos. Quand je me retournai, il me souffla : « Imbécile, ne fais pas ça ! » Il me prit mon arme et regagna sa place.

A la fin de la prière, le Calife récita une longue sourate. Mais il la récitait très mal. Il se trompait tellement que je me dis : « Tiens, même moi, en moins de quelques mois, je sais du saint Coran ce que le Calife ne sait pas! »

Et dès qu'il eut fini, je me précipitai chez mon maître coranique. Je voulais partager avec lui ma remarque sur l'ignorance crasse du Calife, lui prouver que ce dernier ne savait rien du saint Coran au nom duquel il nous faisait massacrer des tas de gens! C'était un imposteur! Mon papa avait raison, on s'était laissé avoir par un analphabète, un illettré, un filou, un ripou ! Ce n'était pas vrai ! Ce n'était pas possible que tout notre peuple et ses savants et ses oulémas qui avaient fait leurs preuves partout dans le monde, tous puissent se soumettre à un nabab ignare. Je n'étais plus en colère seulement parce qu'il séquestrait mon papa, mais parce qu'il prenait tout mon peuple pour un troupeau de vaches! Eh Allah ! Comme mon papa avait raison !

Mon maître me reçut en jubilant. Il était fier de son étudiant, le plus doué de tous ceux qu'il avait aidés à grimper sur l'arbre du savoir! Mais au fur et à mesure que je parlais, il s'éloignait de moi, sur la pointe des pieds. Je ne m'en aperçus que lorsque je le vis soudain détaler comme un lapin ! Me laissant planté et groggy dans sa cour. Eh Allah !

Je retournai alors dans la maison de mes parents. Avant de décider de ce que j'allais faire de ma vie, quitter l'armée des

Morbidonnes et prendre le maquis aux côtés des rares têtes brûlées qui continuaient de résister — j'en avais maintenant assez du double jeu de Zabani Zabata —, je voulais dire à ma mère que le Calife que tout le monde vénérait n'était rien d'autre qu'un imposteur! Et que mon papa avait raison sur toute la ligne! Mais il n'y avait personne, du moins, aucun de mes parents. C'est un Morbidonne djihadiste de basse extraction qui m'accueillit en se cassant comme un serpent désossé. Il m'apprit que mes parents n'allaient pas rentrer avant le lundi (on était vendredi). Mais que la maison était à moi et sur ordre du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonnel « O Morbidonne en chef, cria le larbin éhonté, je suis à vos ordres ! Je suis votre serviteur dévoué, wallahi I Vous n'en aurez pas de plus docile, de plus fidèle que moi ! »

Je me contentai de sourire au Morbidonne pathétique. Mon sourire lui apparut comme le bout du jardin des délices éternelles. Il se précipita devant moi, m'ouvrit toutes les portes, me montra mon appartement rénové, me fit visiter tous les coins et recoins de la maison avant de me laisser tranquille. Je voulais récupérer un peu. Mais je ne pus pas dormir. Impossible d'y arriver. Quand je ferme les yeux, c'est mon papa que je vois. Il est décapité par le bourreau du Calife. Je ferme les yeux, c'est ma mère que je vois. Elle est remariée de force à un vaurien dont le seul mérite est d'avoir accepté l'asservissement au Calife ! Je ferme les yeux encore, c'est mes sœurettes que je vois. Elles sont réduites en esclavage par le Calife... Eh Allah ! Alors que de toute ma lignée, en tout cas d'après mon papa, personne n'a été esclave. On préférait plutôt se donner la mort!

Je passai toute la nuit à vivre dans ma tête des horreurs inimaginables. Au point que le lendemain, je me sentais tellement mal que l'envie me vint de ne pas être de ce monde. C'est pourquoi j'ai pensé à la parole des griots : autant mourir que de vivre mal ! Mais comme les griots et les imams s'opposent souvent! Par exemple, les griots, ils disent qu'il vaut mieux crever volontairement que de vivre une vie qui ne vaut pas la peine d'être vécue. Et les imams, surtout le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne, le plus grand d'entre tous, ils disent qu'au lieu de s'ôter la vie comme un furoncle qui embête, il vaut mieux la donner en cadeau à la cause du jaadi. Comme ça, tu vas direct au jardin des délices éternelles, sans transition ni conférence nationale ni élections présidentielles. Il renchérissait, affirmant que toute personne qui se donne la mort ira en enfer, sans procès! Or, l'enfer ici-bas ou pire qu'ici-bas, je ne me sentais doué ni pour l'un ni pour l'autre!

Le lendemain matin, un Morbidonne vint me dire que le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne me recevrait dans son salon, en présence de mon papa, de ma mère, de mon frère et de mes deux sœurettes. Ça devenait intéressant! que je me dis en écoutant le Morbidonne. Mon papa, ma mère, mon frère Zabani Zabata et mes sœurettes devant moi ! Avec le Calife Mabu Maba Ibn Ahmad Almorbidonne en personne! Les choses devenaient très sérieusement intéressantes!

Vite, vite, je pris ma douche et fis mes ablutions. Je dis ma prière. J'enfilai mon uniforme de Morbidonne en chef. La résidence privée du Calife n'était pas loin, à peine un kilomètre de la maison allouée à mes parents. Je n'avais pas besoin de véhicule pour m'y rendre. Je

n'en avais d'ailleurs pas. Car le Calife, après m'avoir offert des pickups, les avait aussitôt confisqués sous prétexte que je n'en aurais pas besoin, étant donné que je resterais désormais au palais, auprès de lui. Je filai donc à pied et arrivai à l'heure.

Cette fois encore, le Calife me reçut dans son salon privé. Comme à la mosquée, mon papa était assis à sa droite. Kumabarani était à sa gauche. Zabani Zabata était assis face aux trois. Le Calife se leva pour me tendre la main. Il m'invita à m'asseoir à côté de Zabani Zabata. Mon papa gardait le silence. Il ne leva même pas la tête pour me regarder. Mais mon grand frère, par un clin d'œil, m'ordonna de ne rien tenter. C'est pourquoi je m'assis face aux trois hommes, à ses côtés.

Tout le monde resta silencieux pendant un long moment. Des idées et beaucoup de questions se battaient dans ma tête : quelle mission le Calife allait-il de nouveau me confier? Est-ce qu'il allait au moins me laisser un moment avec mes parents? Deux, trois jours, voire une semaine? Où était ma mère? Où étaient Kany et Nématou, mes sœurettes?

Enfin, le Calife finit par prendre la parole. Il ne fut pas long. Il félicita Zabani Zabata et moi pour les immenses services que nous avions rendus à la religion. Il remercia mon papa d'avoir accepté non seulement de se convertir à la seule et vraie religion, mais surtout d'avoir sacrifié toute sa fortune et toute sa famille à la cause d'Allah ! C'est donc Allah seul qui pouvait le récompenser le moment venu...

« Imposteur! coupa mon papa en sortant subitement de son silence. Je ne me suis pas converti ! Et je ne le ferai jamais! Parce que la pire des colonisations est celle qui se fait par la conscience. Nous autres nègres afro-africains n'avons rien compris à l'histoire du

monde! Quand le paradis est au bout de l'abjection, de la servitude mentale, l'homme libre choisit l'enfer! »

Le Calife laissa parler mon papa, mais ne donna aucune importance à ses propos. Il conclut en disant que Zabani Zabata n'irait plus faire le jaadi sur le terrain. Il allait s'occuper exclusivement de la sécurité rapprochée du Calife. Quant à moi, je n'irais plus non plus au jaadi. Il m'élevait au grade et à la dignité de page du Calife! Je n'avais jamais entendu ce mot, du moins je pensai qu'il s'agissait de page de cahier ou de livre. Mais il précisa que j'allais ainsi m'occuper de tous ses petits besoins, lui apporter le thé, l'accompagner dans sa piscine privée et tout le reste. Là je me dis que je n'allais pas accepter parce que ce n'était pas un métier honorable. Moi le Morbidonne qui avait fait toutes les guerres immondes, me réduire au rang de simple domestique? Pour sûr que je n'allais pas accepter. Pourtant je finis par le faire après avoir échangé un coup d'œil discret avec Zabani Zabata. Et ainsi tous les deux, Zabani Zabata et moi, nous remerciâmes le Calife pour sa bonté et sa sainteté.

Mon papa ne dit plus rien. Il se contentait tout juste de lever son regard au ciel, de secouer sa tête avant de la rentrer entre ses épaules. Je me dis qu'il ne pensait plus aux discours du Calife, mais à ses statuettes que ce dernier considérait comme des idoles!

Je voulus expliquer au Calife et le convaincre que les statuettes de mon papa n'étaient pas des idoles parce que ce dernier ne les adorait pas. Il ne les prenait pas pour des divinités. Il les fabriquait simplement parce qu'il aimait les fabriquer. Autrefois, il les vendait et gagnait beaucoup d'argent. Mais je ne le fis pas parce que je savais d'avance que le Calife n'allait rien y comprendre. Son problème

n'était plus la question des statuettes. Il voulait humilier mon papa jusqu'au bout, l'obliger à se convertir ou à se suicider.

En levant la séance, le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne m'ordonna de le suivre. Il me conduisit à travers un couloir qui donnait sur un grand appartement qu'il me fit visiter. C'était désormais le mien. Avant de s'en retourner, il ajouta qu'en réalité, il n'aurait réellement besoin de moi que pendant ses nuits de prières rogatoires, où il devait s'éloigner de ses épouses et de tous ses autres domestiques.

Le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne ne me proposa donc pas un poste de valet. Ce que je n'aurais d'ailleurs jamais accepté. Et quand il me dit : « Que croyais-tu, fiston? Que j'allais faire de toi un valet ordinaire? Mais jamais! Jamais je n'aurais réduit le meilleur de mes Morbidonnes au rang de simple domestique! Tu es mon aide de camp, désormais, en plus d'être mon héritier! Je te l'ai déjà dit, jeune homme! », c'était encore du mussalah, le pire des mensonges! Je n'étais pas dupe! Mais il me fallait jouer le jeu, faire semblant, moi aussi, pour parvenir à mon objectif. C'était d'ailleurs devenu une philosophie des temps modernes, avaler des tonnes de couleuvres jusqu'à en crever! Je n'allais jamais me laisser crever, moi! Comme mon papa, j'allais vivre jusqu'au bout pour emmerder la canaille! C'est pourquoi je me jetai à genoux pour remercier le Calife. Il voulait me voir à ses côtés à tout moment pour faire ses petites commissions. Quoi de plus normal pour un monarque vieillissant? Mais c'est quand il ajouta que pour bien jouer ce rôle d'aide de camp, je devais être bien habillé, et surtout bien parfumé, que je recommençai à m'inquiéter. Jusque-là, j'avais pensé que seules les femmes devaient se parfumer! Et moi,

je ne suis pas une femme, mais bien un homme. Mieux, un Morbidonne djihadiste, formé à tuer les hommes! Et des fois, des femmes et des enfants, au nom d'Allah ! J'acceptai ce sacrifice de plus dans l'espoir que ma soumission totale aux désirs du Calife allait contribuer à desserrer l'étau autour de mon papa. Il pouvait faire de mon refus un prétexte tout trouvé pour le séquestrer davantage, voire l'assassiner.

De temps à autre, le Calife me faisait donc faire ses petites commissions et ses courses secrètes. Je lui apportais sa bouilloire quand il voulait faire ses ablutions. Je lui préparais son thé et le lui servais dans sa résidence privée où personne d'autre que moi n'avait le droit d'entrer. Je partais acheter ses liqueurs et sa coke dans un magasin secret qu'il avait sauvé de la furie des Morbidonnes. En effet, quiconque découvrait ce magasin et en parlait était discrètement mis à mort par ses services.

Quand il se sentait fatigué à la fin d'une journée particulièrement chargée, il rentrait directement dans sa résidence privée et me demandait de lui apporter son dîner. Il m'invitait à le partager avec lui. Nous mangions assis sur des tapis dorés. Je l'accompagnais ensuite dans la salle de bains. Au début, cela me répugnait de le voir nu. Mais il me rassura en me soutenant que tout cela faisait partie de ma formation spirituelle. Comme il l'avait toujours dit, c'était moi qui allais prendre sa relève parce qu'il n'avait qu'une fille. Une fille ne pouvait pas devenir Calife. J'allais donc lui succéder sur le trône, et sa fille allait devenir ma femme! Est-ce que j'avais oublié qu'il m'avait promis la main de Manama? Lui, le Calife, il n'avait pas oublié. Il n'allait même pas attendre longtemps pour me céder sa place. Juste

le temps de la consolider davantage. Il allait abdiquer pour moi. Parce qu'il était tellement fatigué du pouvoir I...

Je n'étais pas particulièrement intéressé par la fille du Calife, je l'ai déjà dit, j'étais déjà amoureux de Manamani de Bazana. D'ailleurs, depuis mon retour du jaadi, elle était de plus en plus présente dans mes songes. Je la revoyais une nuit sur deux. Et elle était toujours plus belle, plus douce que toutes les filles de tous les Califes du monde! Quant au pouvoir, il ne m'avait jamais attiré. Au contraire, depuis mon arrivée au palais de Kallakatta, le pouvoir m'effrayait de plus en plus, ses horreurs m'étaient devenues insupportables. Je voulais être libre comme mon papa. Libre de penser, d'imaginer, de fabriquer des statuettes ou n'importe quoi. Sauf être Calife !

Au fil du temps, j'en étais arrivé jusqu'à me plier aux sollicitations les plus sordides du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne. Par exemple, le jour où il m'avait demandé de l'accompagner dans la salle de bains. Je voulus aussitôt sortir après l'y avoir conduit, mais il m'ordonna de rester. Sa voix était rude et autoritaire. Sa respiration saccadée. J'eus tellement peur! Je pensais qu'il allait faire une crise, tomber dans la salle de bains et se tuer tout seul. Et c'est moi qu'on aurait accusé! Je suis donc resté. Mais eh Allah! comme c'était horrible de voir le Calife nu! Il me demanda de lui frotter le dos. Il était vieux, prétexta-t-il, et ses mains ne pouvaient plus atteindre toutes les parties de son corps! C'était peut-être vrai. Mais quand même!

Je commençai donc à lui frotter le dos des deux mains. À chaque coup, il gémissait, me demandait d'y aller encore. Cela lui faisait beaucoup de bien. Mais c'est quand il m'ordonna de lui frotter tout le

reste de son corps, jusqu'à ses parties innommables, que je me rebellai en me disant : « Ce n'est pas possible que le Calife en personne me demande de lui frotter ces choses-là ! Moi qui pensais qu'il n'en avait même pas. Parce qu'il est Calife, presque un ange, et sans sexe. Qu'il mange, c'est d'accord, mais... » Puis, je dis tout haut :

« Ce n'est pas permis, maître !

—Tout est permis quand on fait le jaadi ! qu'il me dit en gémissant et en soupirant.

—Dans ce cas, le jaadi, il n'a pas de sens, maître! » que je criai presque.

Ce fut alors, eh Allah, ce fut alors que le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne me répondit tout bas, en m'attirant sur lui : « Mon jeune ami, le jaadi, c'est utiliser les imbéciles pour enrichir les malins comme toi et moi I Ne sois pas bête ! »

Quand il me dit ça, eh Allah! quand le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne en personne me dit ça de sa propre bouche, je commençai à douter de tout. Même que j'aurais douté de ma propre légitimité si mes parents ne s'étaient pas débrouillés pour mettre chacun le maximum d'eux en moi, et bien visible, et irréfutable! Par exemple, les gens disaient que j'avais hérité de la beauté de ma mère peule, de son nez aquilin, de son cou long pareil à celui d'une cigogne, de ses yeux de bichette, de sa longue et fine taille... Et cela m'était tellement agréable à entendre! Mais les mêmes, ils disaient en s'esclaffant que mon papa, gros Bambara devant l'éternel, avait tout gâché en m'affublant de sa grosse tête, de ses épaules herculéennes et de son entêtement de mule!

Je pris ses choses à pleines mains. Il était tellement heureux! Cela se voyait à l'œil nu. Il émettait des grognements de plaisir. Et puis, brusquement, il se mit à crier « Allah Akbar! ». C'était tellement dégueulasse de le voir comme ça ! J'avais envie de vomir !

Quand il fut revenu à lui-même, il me déclara, en me regardant droit dans les yeux : « Si tu racontes ça à qui que ce soit, non seulement personne ne te croira, mais dis-toi que tu es un homme mort! Et toute ta famille avec! Mais si tu le gardes pour toi seul, tu hériteras de mon trône et épouseras ma fille! » Je savais ce qu'il me restait à faire désormais de ma vie et du jaadi !

En vérité, je n'avais d'ailleurs plus aucune envie de continuer à vivre! Je me dis : « C'est bien compris! »

Depuis, le Calife, tous les jours, me demandait de le masser. Et plus j'en faisais, moins je pouvais refuser. Et on faisait tellement d'autres choses encore par la suite! Je me sentais foutu. Je ne pouvais plus regarder personne en face. En public, je baissais la tête et rasais les murs. Ni ma belle tenue d'officier morbidonne, ni le parfum que je diffusais dans mon sillage, ni l'extrême sollicitude dont j'étais l'objet de la part du Calife n'y pouvaient rien. Je me sentais comme une loque...

Ainsi que je l'espérais, le Calife finit par desserrer l'étau autour de mon papa. Celui-ci était désormais libre de tous ses mouvements, mais seulement à l'intérieur du palais. Dans la mosquée, il pouvait s'installer où bon lui semblait et n'était plus encadré par les deux bourricots qui lui labouraient les côtes de coups pour qu'il se courbe et se relève avec les autres.

Quant à ma mère, le Calife lui dit qu'il n'était plus nécessaire qu'elle reste dans la mosquée jusqu'au soir. Elle pouvait rentrer à la

maison. Cependant, il lui était toujours interdit de dormir dans la même chambre que mon papa. Parce que mon papa ne pouvait légitimement redevenir son mari que lorsqu'il se serait officiellement converti. Cela parce que s'il était permis qu'un homme musulman épouse une femme d'une autre confession ou même une athée, la femme musulmane ne pouvait épouser qu'un homme musulman! Cela ne me semblait pas juste d'édicter des lois de ce genre et de les attribuer à Allah. Et j'aurais pu divulguer ce que le Calife lui-même m'imposait dans sa résidence privée. Mais non seulement personne ne m'aurait cru, mais avec ou sans son accord, on m'aurait fait assassiner.

Le jaadi avait ruiné le pays et l'arrière-pays, mais il avait enrichi le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn

Ahmad Almorbidonne dont le pouvoir s'était solidement implanté dans les coeurs et les esprits. À part ce maudit village de Bazana dont personne ne parlait plus, toutes les autres poches de résistance avaient été réduites. C'était du moins ce que le Calife m'avait dit. Il avait ajouté que c'était pourquoi il avait rappelé Zabani Zabata du front pour le nommer chef de sa garde rapprochée, en plus de son titre de commandant suprême des Morbidonnes.

La grande mosquée que le Calife avait fait construire dans la cour du palais était devenue trop petite pour abriter le monde qui venait assister à ses prières, recevoir ses bénédictions et écouter ses prêches. C'est pourquoi il avait fait construire un grand stade dans l'enceinte du palais. Pour cela, il avait nuitamment fait raser le grand parc naturel du palais où se trouvaient réunies toutes les essences d'arbres du pays. Le lendemain, il avait fait dire par Kumabarani que des anges étaient descendus du ciel pour accomplir ce travail qu'il

qualifiait de magnifique! Tout le monde l'avait cru, sauf mon papa, bien entendu. Lui, il avait écouté attentivement. Et quand Kumabarani avait terminé son discours, il s'était levé pour crier fort que le Calife était un fieffé Crétois, et qu'il mentait comme il respirait. C'était plutôt des bulldozers, une vingtaine, qui avaient fait le travail !

Quand mon papa avait répliqué aux mensonges de Kumabarani, des Morbidonnes s'étaient aussitôt précipités pour se saisir de lui. Mais m'ayant vu debout à ses côtés, ils avaient rebroussé chemin. Ils me connaissaient bien, ces Morbidonnes. On avait tué beaucoup de gens ensemble. Je les avais commandés au feu ! Zabani Zabata, mon grand frère, les avait commandés au feu! Et tous les deux, nous les avions tellement terrorisés qu'ils nous craignaient plus qu'Allah lui-même! Le Calife s'était contenté de sourire. Je compris que c'était une façon de faire passer mon papa pour un fou. Il fallait effectivement être fou pour affirmer en public le contraire de ce que le Calife avait dit.

Dans le stade nouveau, les femmes et les hommes étaient séparés et tenus à l'œil par des Morbidonnes, parmi lesquels et pour la première fois des jeunes femmes avaient fait leur apparition. Ces dernières étaient habillées en tchador noir et tenaient maladroitement leur kalach.

Il était toujours plein à craquer, le stade nouveau. Et au fur et à mesure que le public grandissait, les prêches et les bénédictions du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne laissaient la place aux récits dithyrambiques de sa vie, de son parcours, des combats qu'il avait vaillamment menés et gagnés contre les infidèles et les animistes, jusque dans les confins de l'Asie, dans les confins des l'Amazonie... Il avait pisté, traqué,

débusqué toutes les peuplades sauvages de ces régions obscures qui continuaient encore d'adorer les arbres et les fleuves et le feu à la place d'Allah. Il les avait massacrées comme des mouches et converti leurs rejetons attardés à notre belle religion. Ces prêches faisaient aussi place au récit des souffrances que notre nouveau prophète avait endurées dans une enfance épique et extrêmement difficile.

C'était Kumabarani qui assumait ce rôle, Kumabarani, le sac à paroles! Il venait ainsi de recouvrer sa fonction de griot, me souffla mon papa en le regardant s'agiter aux côtés du Calife. Depuis le lycée qu'ils avaient fréquenté ensemble, il y avait de cela plus de quarante ans, Kumabarani accompagnait Mabu Maba et chantait ses louanges. Mabu Maba était l'élève le plus riche du lycée, voire de toute la ville de Maabala. Il était de la famille fondatrice de la ville, mais aussi et déjà un délinquant majeur, dealer et entremetteur à ses heures perdues.

Un vendredi, après la dernière prière du soir, le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne fit annoncer, toujours par Kumabarani, que le lendemain, il allait organiser une grande et spéciale séance de prêches dans le stade nouveau du palais de Kallakatta. Après la prière et les prêches, il allait célébrer et bénir quatre cents mariages qu'il avait déjà financés de sa propre poche! Mais aussi, et malheureusement, il prononcerait des divorces! Et bien d'autres décisions pas forcément agréables aux hommes!

En l'écoutant parler de divorce, je tremblai en pensant à la situation de mes parents. Malgré les sacrifices que nous avions faits, Zabani Zabata, nos soeurettes et moi-même, le Calife ne

reconnaissait toujours pas les liens du mariage qui les unissaient. Et le prétexte était le même, le refus de mon papa de se convertir officiellement à l'islam. Moi donc qui n'avais presque plus de foi, je me mis à prier Allah de toutes mes forces pour qu'ils ne soient pas concernés par les fatwas que le Calife allait prononcer.

Mes parents avaient recommencé à vivre ensemble dans la maison que le Calife avait allouée à ma mère et semblaient si heureux, malgré le contexte et le refus entêté de mon papa de prier!

En effet, ma mère continuait de fréquenter la mosquée avec assiduité, mais mon papa, depuis que le Calife lui avait relâché les brides, avait cessé d'aller à la prière, et s'était remis à sa passion. C'est ainsi que chaque matin, il allait charger sur sa tête les troncs d'arbres de la forêt classée que le Calife avait fait raser par les anges descendus nuitamment à son appel pour exécuter ses ordres. Il les transportait à la maison pour les façonner, les polir. Les sculptures qui en sortaient ne ressemblaient à aucune de ses oeuvres antérieures. Elles n'étaient ni belles ni hideuses. C'étaient des créatures ambiguës, des points d'interrogation qui se suivaient à l'infini. Le Calife était au courant de la reprise des activités de mon papa. S'il le laissait faire, c'était sans doute à cause de tout ce que je lui concédais en silence. Mais je savais que mon papa ne pouvait pas continuer à narguer son bourreau.

Aussitôt après la dernière prière du soir, le Calife me demanda de l'accompagner dans sa résidence privée. Il était fatigué et il voulait se reposer, mais aussi bien préparer ses prêches du lendemain. C'est pourquoi il ne voulait pas être dérangé! Il l'avait fermement dit à Zabani Zabata.

Mais une fois les portes fermées il se dépensa tellement que je pensai qu'il n'allait pas pouvoir paraître en public le lendemain, et qu'il allait reporter sa grande séance de prêches à un autre jour. Néanmoins, dès l'aube, il me réveilla en transe et exigea de moi encore plein d'autres choses ignobles. J'étais épuisé et très dégoûté, mais je ne pouvais pas refuser. Mon papa et le reste de ma famille étaient en danger. Je pensais aussi à bien d'autres choses. Il me fallait donc patienter encore, attendre le lever du jour pour enlever de mon pied l'épine traîtresse qui s'y était nuitamment enfoncée.

Quand j'eus fini de lui appliquer son massage spécial, le Calife se reposa encore pendant une demi-heure. En le regardant dormir comme un bébé, plusieurs idées me vinrent à l'esprit, entre autres, celle de l'étouffer dans son sommeil, de l'étrangler proprement. Mais après, qu'allait

devenir ma famille? Comment allais-je faire pour la sortir du traquenard? Il y avait plusieurs milliers de Morbidonnes armés jusqu'aux dents, fanatisés à la folie, qui le prenaient pour un vrai prophète, voire un dieu I Leur commandement, malgré ce qu'il avait voulu me faire croire, n'était plus tout à fait entre les mains de Zabani Zabata. D'ailleurs, en rappelant celui-ci du théâtre des opérations, il voulait ainsi l'éloigner des troupes combattantes, donc diminuer son influence sur elles. La montée en puissance du capitaine morbidonne Aldansira Ibn Nababa ne pouvait que justifier cette inquiétude.

Le rendez-vous au stade devait avoir lieu avant la prière de la mi-journée. Les fidèles nous attendaient donc depuis des heures. Je fus obligé de réveiller le Calife en le secouant doucement, en le massant de nouveau et très spécialement. Il ouvrit les yeux en souriant et me

demanda de le conduire dans la salle de bains. Et de nouveau, je le lavai, le rinçai, l'essorai. Je le massai ensuite avec du beurre de chamelle et bien d'autres choses encore. Avant de le ramener dans la chambre, je lui apportai son thé frais panaché avec du whisky, qu'il sirota en soufflant de plaisir. Il était de nouveau en forme. Toutes ses fatigues de la nuit avaient disparu comme par miracle. Son visage rayonnait comme s'il revenait du paradis.

Je l'aidai à passer ses vêtements, ce matin-là, un grand boubou blanc serti de fil d'or, un pantalon bouffant de la même couleur. Sur sa tête éternellement rasée, il choisit de mettre un keffieh rayé noir et blanc, dont les bouts jetés de part et d'autre sur ses épaules se confondaient avec sa longue barbe teinte au henné. Il se chaussa d'une paire de brodequins luisants, ses chaussures des grands jours. C'était la plus belle tenue que je l'avais jamais vu porter.

Kumabarani nous attendait à la sortie avec Zabani Zabata et ses hommes. Ils nous accompagnèrent à la mosquée. Tout le long de notre parcours, des fidèles louaient le Calife en le qualifiant de sabre d'Allah sur la terre!

Zabani Zabata avait fait venir la voiture décapotable du Calife et plusieurs pickups flambant neufs. Il faut dire que le Calife avait tellement de pickups neufs qu'on avait l'impression qu'il possédait toute une usine de fabrication de ces dromadaires de fer qui l'avaient rendu maître du pays. Chaque jour, il en faisait aligner des centaines et des centaines dans la cour du palais. Si certains revenaient des patrouilles, beaucoup d'autres, surtout ceux de ce matin-là, semblaient venir directement des usines, tellement ils brillaient. Le Calife me fit monter à côté de lui, dans sa voiture décapotable conduite par un homme que je voyais pour la première

fois. C'était visiblement un étranger venu de très loin, d'un pays où il devait faire très froid, car malgré la chaleur suffocante, il portait une tunique très lourde, avec un gilet pare-balles pesant plusieurs kilos. C'était un homme blanc, plus blanc que nature. Il était massif, avec un visage ovale, et portait une grande barbe teinte au henné végétal.

Quand nous fûmes bien installés dans la voiture, le Calife donna l'ordre de démarrer. Un pickup muni de longs canons ouvrait la route, une centaine d'autres nous suivaient.

Des dizaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants nous attendaient au stade. Certains y avaient même passé la nuit. Dès qu'ils virent le Calife, ils se mirent à crier son nom, à chanter ses louanges : « Allah est grand, mais le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne n'est pas petit! Le prophète Mahomet est grand, mais notre grand Calife Mabu Maba dit Fieffé

Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne n'est pas petit! C'est le grand sabre d'Allah sur terre! »

Sous la protection de Zabani Zabata, le Calife fit le tour du stade pour saluer la foule en délire qui continuait de hurler son nom. Certains allaient jusqu'à se rouler par terre pour lui rendre hommage et le supplier de leur serrer la main. Et il était souvent tenté de le faire, mais Zabani Zabata s'interposait. Il gagna ensuite la tribune spécialement dressée pour lui, s'installa dans un grand fauteuil en rotin. Kumabarani se tenait debout à ses côtés, tandis que Zabani Zabata et ses hommes le surveillaient à distance.

Il me présenta à la multitude comme étant son fils spirituel et son dauphin. Quand il eut fini de faire mes éloges, il me souffla dans l'oreille de me fondre dans la même multitude et de le regarder faire. « C'est la meilleure façon d'apprendre à régner, me dit-il en souriant.

Tiens, ajouta-t-il en regardant dans la direction du public, je vois ton père là-bas! Tu vas le rejoindre. Tu le salueras de ma part! »

Je ne pouvais pas mieux rêver. Cela faisait si longtemps que je ne m'étais pas entretenu avec mon papa! Je filai comme une fusée, fendant la foule pour aller le rejoindre. Il occupait une place qui lui permettait de regarder droit dans les yeux le Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne et Kumabarani, son acolyte. Je compris que c'était pour mieux les narguer, se lever pour les contredire quand ils mentiraient.

Mon papa n'eut pas l'air de s'étonner de me voir venir m'installer auprès de lui. Il me reçut d'un hochement las de la tête avant de m'apprendre, en soufflant de rage : « En réalité votre imposteur de Calife fête l'anniversaire de ses cinquante-sept ans! » Il ne s'agissait donc pas de prières, encore moins de prêches ! Eh Allah !

Pendant que mon papa me parlait, Kumabarani, par des gestes larges, tentait de calmer le public en transe. Mais plus il gesticulait, plus l'immense foule criait le nom du Calife.

Les membres de la garde rapprochée du Calife étaient vêtus avec simplicité : tuniques en tissu léger sur pantalons bouffants coupés juste au-dessous des mollets. Ils étaient armés de fusils d'assaut, de lance-roquettes et d'autres armes aux noms imprononçables et effrayants que je connaissais bien pour les avoir utilisées pendant mon jaadi. Ils se tenaient debout et roides derrière le Calife, pendant que leurs yeux de cerbères fouillaient jusque dans les pensées intimes du public massé dans le stade.

En le voyant prendre ses aises sous les youyous de la foule à laquelle Kumabarani peinait à imposer le silence, mon papa me répéta qu'en réalité, notre Calife n'était autre que Mabu Maba, leur camarade de lycée, un grand mégalo, le plus cancre de la classe!

C'était pourquoi ses camarades l'avaient surnommé Fieffé Ranson Kattar. Il s'était autoproclamé Calife et s'était rebaptisé Ibn Ahmad Almorbidonne pour légitimer ses crimes et faire mode aux yeux de la population. Un affabulateur dangereux qui avait profité de la déliquescence de l'Etat pour prendre tout le monde de court, le peuple comme ses bailleurs de fonds!

Quand tout fut enfin rentré dans l'ordre, ce fut Kumabarani qui prit la parole. Il était affublé d'un accoutrement chamarré. Il portait un immense boubou blanc et un pantalon bouffant aux couleurs rutilantes, une paire de babouches d'une blancheur immaculée, une grosse montre en or, de lourdes chaînes en or, en argent, qui pendaient à son énorme cou de torero, à ses bras, à ses doigts, et teintaient à chacun de ses gestes. Et c'était à dessein qu'il faisait de larges gestes pour faire tinter ses chaînes! Pourtant, un décret du Calife interdisait aux hommes le port des bijoux. Un bonnet négligemment porté sur son crâne achevait de faire de lui cet homme impressionnant que certains disaient craint jusque par le Calife lui-même.

Kumabarani, le sac à paroles, était un ventriloque impénitent qui ne se fatiguait jamais de parler. Et il savait parler toutes les langues du monde. Ou presque parce que je ne sais pas combien de langues il y a dans le monde. Au cours de mon jaadi, j'en avais entendu parler plus d'une trentaine dans mon propre pays! Et si on multiplie cela par le nombre de pays du monde, il faut s'attendre à des milliers de langues ou de patois que personne, à part leurs locuteurs, ne voudrait entendre! Il épatait tout le monde, Kumabarani, en illustrant ses propos avec des citations tirées des langues tellement difficiles qu'il était ensuite obligé de nous dire les

noms et les pays où ces langues si étranges étaient parlées. Etranges parce que certaines étaient plus proches des hululements de hiboux ou des coassements de crapauds que de langues parlées par des êtres humains!

Le public attendait que le Calife parle le premier, mais ce fut donc Kumabarani qui ouvrit la séance par l'épopée grandiose du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne.

Après avoir longuement divagué sur l'enfance épique et les glorieux exploits du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne, Kumabarani s'arrêta net, comme pour reprendre son souffle. Jusque-là, le Calife lui-même n'avait pas placé un seul mot. Il s'était contenté d'écouter Kumabarani et de suivre la réaction du public chaque fois que celui-ci relatait un fait d'armes ou un miracle qu'il avait accomplis.

Un grand silence s'installa, si dense qu'on pouvait même entendre voler une mouche. Je lorgnai mon papa mais celui-ci, l'air très concentré, regarda ailleurs. C'était sa façon de me dire de continuer à contempler ce qu'il appelait la bêtise monumentale dans laquelle tombent les peuples déchus.

Soudain, le Calife claqua des doigts. En réponse, Kumabarani cria des ordres à Zabani Zabata. C'était la première fois que je le voyais donner des ordres à mon grand frère. Zabani Zabata n'obtempéra pas. Je vis même un sourire énigmatique effleurer ses lèvres. Ce fut après trois nouveaux ordres criés que quelques Morbidonnes se détachèrent de la garde et disparurent parmi la foule.

Le silence retomba de nouveau. Au bout de quelques minutes, les Morbidonnes revinrent en traînant un homme ligoté qu'ils obligèrent

à s'asseoir sur une chaise posée devant le Calife. À la vue du malheureux qui se débattait comme un fauve, mon papa sursauta en s'écriant : « Dramane Makamba I » Puis il détourna tristement son regard.

Dramane Makamba, mon papa me le dirait plus tard, était aussi leur camarade. Avec Mabu Maba et Kumabarani, ils avaient fréquenté le même lycée de Maabala, à l'époque le seul lycée du pays où tous les jeunes, garçons et filles, venaient préparer leur baccalauréat. Comment cet homme s'était-il retrouvé là, lui aussi, dans les griffes du faux Calife? Mon papa ne répondit pas à la question, se contentant de tourner la tête de gauche à droite. J'en conclus qu'il s'agissait d'un règlement de comptes entre des bandes de jeunes qui avaient fini par prendre tout le pays en otage.

Je pensai qu'on allait procéder à la lapidation ou la flagellation publique du malheureux pour inaugurer le grand stade du Calife. Ce ne fut pas le cas. Ce qui allait se passer était pire que tout ce que je pouvais imaginer.

Les Morbidonnes vissèrent Dramane Makamba sur la chaise. Ils apportèrent un linceul blanc posé sur un cercueil en bois et déposèrent le tout auprès de lui.

Le Calife se leva solennellement. Tout le monde l'imita. Il remercia tous les hommes et toutes les femmes venus de très loin pour l'écouter prêcher. Il les remerciait encore au nom d'Allah le Clément et le Miséricordieux par essence et par excellence, au nom de son prophète béni. Ce jour était un grand jour. Parce qu'il allait rendre tout son honneur et toute sa dignité à une grande musulmane qui, avec ses enfants, avait tout donné au jaadi, la cause d'Allah I Mais dont le mari, ici présent, son camarade et son ami, à lui, le Calife,

refusait d'épouser la religion d'Allah et de son prophète. Le mari ici présent aurait dû être mis à mort, selon la charia. S'il l'épargnait, c'était à cause de tout ce que sa femme qu'il ne méritait pas d'épouser et ses enfants qu'il ne méritait pas non plus d'enfanter avaient fait pour la cause du jaadi. Cependant, ce que la même charia lui imposait, c'était de prononcer le divorce de ce faux couple, et pour l'intérêt de ma mère! C'était ce qu'il allait faire. Car une musulmane ne pouvait pas rester l'épouse légitime d'un mécréant.

La foule applaudit. Ma mère éclata en sanglots. Elle se roula dans les gradins en criant comme un enfant. Là, c'était trop! Je ne pouvais pas le laisser passer. J'allais étrangler le Calife, le tuer de mes propres mains. Et devant tout le monde. Il fallait que tout le monde sache qu'il n'était que de la boue, une boue immonde ! Je voulus me lever mais mon papa, fermement, me retint par la main.

Le Calife se rassit pour débuter de longues bénédictions en arabe. Quand il se releva, ce fut pour prononcer d'une traite le divorce de mes parents. Il scella sans autres formalités le remariage de ma mère avec Dramane Makamba, l'homme ligoté et assis sur la chaise.

Ma mère continuait de hurler et de se rouler par terre. Comme pour la consoler, le Calife donna trois jours supplémentaires à mon papa pour se convertir. Passé ce délai, le nouveau couple emménagerait dans une maison mise à leur disposition.

La foule applaudit encore, cria les louanges du Grand Sabre d'Allah. Je tentai de nouveau de me lever, de me ruer sur le Calife pour lui faire avaler sa langue. Mais mon papa, toujours impavide, me retint par la main. Il me fixa longuement dans les yeux et me dit d'un ton calme : « Le gamin attrape le margouillat et le mange. Le

margouillat attrape l'abeille et la mange. Sache que l'abeille peut mettre en fuite et le gamin et son père. » Il m'ordonna de rejoindre le Calife. « En attendant que tu puisses te libérer par toi-même ! » ajouta-t-il

Je me retrouvai nez à nez avec Zabani Zabata, mon grand frère, aux côtés du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne. Je gratifiai le bourreau de ma famille d'un sourire discret et complice. Je le chatouillai de mon regard, lui suggérait tout ce qu'il restait entre nous de plaisirs à partager... Il eut l'air soulagé et me prit par la main. Il me bénit longuement, devant la foule. Après quoi, il me présenta de nouveau au public : « C'est mon fils spirituel, votre prochain Calife! C'est lui qui va me remplacer. »

Kumabarani et moi l'aidâmes à se lever et l'accompagnâmes jusqu'à sa voiture décapotable. Il m'invita à monter avec lui. Il ne pourrait pas diriger les prières du soir, laissa-t-il entendre. Il se sentait fatigué. Cela se voyait bien. Il ne semblait pas avoir tous ses esprits. Je voulus tout de suite passer à l'action, étrangler le Calife, le tuer devant tout le monde, mais Zabani Zabata m'en dissuada de nouveau. Ce n'était pas le moment propice. On ne devait pas faire d'un cochon un martyr que les générations futures allaient vénérer. Il fallait attendre le moment de le vaincre définitivement, de débarrasser le pays de lui, proprement!

Pendant que nous étions au stade, le capitaine Aldansira Ibn Nababa était retourné au palais avec des centaines de Morbidonnes étrangers armés jusqu'aux dents. Zabani Zabata me souffla l'information. Je compris alors qu'il fallait lui donner le temps de neutraliser ces derniers. Et pour cela, je devais occuper le Calife jusqu'au bout.

Je savais mon pouvoir sur lui. J'étais devenu sa drogue. Il ne pouvait pas me résister. Mais je savais aussi qu'il fallait aller vite. Le capitaine Aldansira Ibn Nababa pouvait retourner la situation en sa propre faveur. Il pouvait faire assassiner Zabani Zabata et toute ma famille pour mettre le Calife sous son joug — c'était peut-être la mission qu'il avait reçue des commanditaires du jaadi. Ou encore, le destituer pour cause d'incapacité et occuper sa place. Dans l'un ou dans l'autre cas, c'était ma famille, au nom de laquelle j'avais consenti à tous les sacrifices, qui serait perdue à jamais.

Zabani Zabata, à la sortie du stade, me jeta un autre coup d'œil et nous laissa entre les mains d'une vingtaine de ses hommes. Avec les autres, il prit la direction du poste de commandement des Morbidonnes, situé dans l'aile gauche du palais. Des dizaines de pickups et d'automitrailleuses, conduits par des Morbidonnes étrangers hérissés d'armes sophistiquées jalonnaient tout notre parcours. Je demandai au Calife ce qui se passait. Il se contenta de me sourire. Depuis qu'on avait quitté le stade, il n'avait pas prononcé un seul mot. Je voulus le faire parler mais son chauffeur étranger semblait nous observer dans le rétroviseur. Lui aussi était resté silencieux. D'ailleurs, il ne parlait jamais. Il ne comprenait aucune langue parlée dans notre pays. C'était peut-être pour cette raison. Ou peut-être pas. Les gens qui ne parlent pas sont toujours dangereux, m'avait dit mon papa. Il ne fallait donc pas parler en leur présence ni même faire le moindre geste.

C'est quand nous arrivâmes à l'entrée de la résidence privée du Calife que ce dernier parla enfin, il ordonna au chauffeur de partir. Il en fit de même pour la vingtaine d'éléments de Zabani Zabata.

La nuit était déjà tombée. À la lumière des lampadaires, on voyait des dizaines de véhicules de combat garés autour de la résidence. Des Morbidonnes étrangers étaient en faction tout autour. Ils semblaient très nerveux. Ils marchaient de long en large. Ils auraient attaqué les hommes de Zabani Zabata si le Calife, d'un geste de la main, ne les avait pas renvoyés à leur place. Je fis semblant d'être inquiet et l'interrogeai en le regardant droit dans les yeux. Il me répondit, en souriant, que je me faisais du mauvais sang pour rien. Il avait la situation en main. Il contrôlait tout. Ses ennemis cachés n'allaient pas tarder à l'apprendre à leurs dépens.

Le Calife et moi nous engouffrâmes dans ses appartements privés. Comme tous ceux qui régnent sans partage sur les hommes et leurs biens, il était insatiable, boulimique, un accro du plaisir, de tous les plaisirs.

Un premier coup de feu éclata dans le palais. C'était le moment. La bête allait se réveiller et tout serait foutu. Il fallait agir, et très vite.

Je visai le cœur du Calife. Il dormait comme un bébé. Je fermai les yeux et, de toutes mes forces, j'y enfonçai mon couteau à cran d'arrêt. Je le tournai et le retournai. Il n'eut que le temps d'émettre un grognement de cochon. Il était mort.

Quand, quelques minutes après, je sortis de la résidence privée du Calife Mabu Maba dit Fieffé Ranson Kattar Ibn Ahmad Almorbidonne, je retrouvai mon papa à la porte. Avec Zabani Zabata et le capitaine Almamara, ils m'attendaient pour partir à Bazana. Les combats faisaient rage dans le palais et à Maabala. Toutes sortes d'armes étaient utilisées. Je dis à Zabani Zabata :

Moi : « Zabani Zabata, j'ai tué le cochon ! »

Zabani Zabata : « Chouette! Je le remplace. »

Moi : « Je te tuerai toi aussi ! »

Zabani Zabata : « C'est ce qu'on va voir, frangin ! »

Il me fit monter dans le pickup du capitaine Almamara, à côté de mon papa.

Le début du monde

Mon papa et moi, on n'était plus loin de Bazana, juste un ou deux kilomètres. Peut-être un peu plus. On traversait la petite forêt qui entourait le village, comme pour le protéger de l'invasion des barbares. C'est de là qu'avaient surgi les légions d'abeilles et de pythons pour nous mettre en déroute quand le capitaine Aldansira Ibn Nababa et moi, on y avait débarqué à la tête des Morbidonnes. Du moins, selon la version officielle.

Soudain, on entendit un grand fracas au-dessus de nos têtes. C'était comme si le ciel lui-même s'était éventré. Des zébrures étincelantes, des éclairs qui vous aveuglaient littéralement le fendaient de haut en bas, de bas en haut, de toutes parts. Au début, je pensai que c'était un orage, comme on était à la fin de l'hivernage. Mais au fil du temps, je compris qu'il s'agissait d'autres choses encore plus terribles que toutes les armes que j'avais utilisées ou vues en action. Je commençai à paniquer. Mais curieusement, mon papa cochon souriait. Même qu'il semblait de plus en plus joyeux.

Quand je levai de nouveau les yeux au ciel, je vis, avec frayeur, une formation d'avions volant à basse altitude et qui filaient à toute allure. Ils crachaient le feu par le devant et par le derrière et par le dessous de leurs ailes. Les arbres s'enflammaient, tout brûlait sur leur passage. La terre tremblait, des volcans sortaient des

montagnes pour former d'immenses langues de feu qui roulaient comme une marée déchaînée. Eh Allah ! C'était la fin du monde! Je faillis sangloter. Mais quand je pensai à Manamani de Bazana, je me consolai en me disant que ce serait plutôt bien. Car j'allais la rejoindre au jardin des délices éternelles. Mais les avions continuaient de labourer le ciel et la terre, sous un déluge de feu.

Mort de peur, je me tournai vers mon papa : « Mon papa, cette fois, c'est la fin du monde pour de vrai. Allah s'est fâché contre les hommes et a décidé de plier la terre ! »

Mais mon vieux papa, en éclatant de rire, comme il le faisait quand les gens s'émerveillaient devant ses sculptures et l'accusaient de vouloir imiter Allah dans ses œuvres, mon papa me dit : « Non, Bassy, c'est le début du monde! »

Table des Matieres

L'aube des temps
Le berger des dromadaires
La saison des figuiers sauvages
La saison des gamins imams
La solitude de mon papa cochon
Le pari des Morbidonnes djihadistes
Le temps du jaadi
La camisole de force
Le palais de Kallakatta
Le jardin des délices
Le début du monde

DANS LA MÊME COLLECTION

José Eduardo **AGUALUSA**
La saison des fous

Kangni **ALEM**
Un rêve d'Albatros

Théo **ANANISSOH**
Lisahohé
Un reptile par habitant
Ténèbres à midi

Nathacha **APPANAH**
Les rochers de Poudre d'Or
Blue Bay Palace
La noce d'Anna

Mariama **BARRY**
Le cœur n'est pas un genou que l'on plie

Pascal **BÉJANNIN**
Mammo

BESSORA
Cueillez-moi jolis Messieurs...
Et si Dieu me demande, dites-Lui que je dors

Mongo **BETI**
Le Rebelle I
Le Rebelle II
Le Rebelle III

Florent **COUAO-ZOTTI**
Poulet-bicyclette et Cie

Jacques **DALODÉ**
Très bonnes nouvelles du Bénin

Ananda **DEVI**
Pagli
Soupir
Le long désir
La vie de Joséphin le fou

Aly **DIALLO**
La révolte du Kômô

Ousmane **DIARRA**
Vieux Lézard
Pagne de femme
La route des clameurs

Eugène **ÉBODÉ**
La transmission
La divine colère
Silikani
Métisse palissade
La Rose dans le bus jaune

EDEM
Port Mélo

Gaston-Paul **EFFA**

Le cri que tu pousses ne réveillera personne

Libar **M.FOFANA**
Le fils de l'arbre N'kôrô
Le cri des feuilles qui meurent
Le diable dévot
L'étrange rêve d'une femme inachevée

Mambou Aimée **GNALI**

Bèto na Bèto.

Le poids de la tribu

Emmanuel **GOUJON**
Depuis le 11 septembre

Sylvie **KANDÉ**
Lagon, lagunes
La quête infinie de l'autre rive

Fabienne **KANOR**
D'eaux douces
Humus
Les chiens ne font pas des chats
Anticorps

Edem **KODJO**

Lettre ouverte à l'Afrique cinquantenaire

Koffi **KWAHULÉ**
Babyface

Monsieur Ki ; Rhapsodie parisienne à sourire pour caresser le temps

Henri **LOPES**
Ma grand-mère bantoue et mes ancêtres les Gaulois
Une enfant de Poto-Poto

Antoine **MATHA**
Épitaphe

Justine **MINTSA**
Histoire d'Awu

Boniface **MONGO-MBOUSSA**
Désir d'Afrique
L'indocilité ; Supplément au Désir d'Afrique

Scholastique **MUKASONGA**
Inyenzi ou les Cafards
La femme aux pieds nus
L'Iguifou : Nouvelles rwandaises
Notre-Dame du Nil
Ce que murmurent les collines : Nouvelles rwandaises

Tidiane **N'DIAYE**
Les Falachas, Nègres errants du peuple juif
Le génocide voilé
Par-delà les ténèbres blanches
Le jaune et le noir

Donato **NDONGO**
Les ténèbres de ta mémoire

Mamadou Mahmoud **N' DONGO**
La géométrie des variables
Mood Indigo
Remington
Les corps intermédiaires

Patrice **NGANANG**
L'invention du beau regard

Frédéric **OHLEN**
Quintet
Jean-François **SAMLONG**
Une guillotine dans un train de nuit
En eaux troubles

Arnold **SÈNOU**
Ainsi va l'hattéria

Amal **SEWTOHUL**
Histoire d'Ashok et d'autres personnages de moindre importance
Les voyages et aventures de Sanjay, explorateur mauricien des Anciens Mondes
Made in Mauritius

Sami **TCHAK**
Place des Fêtes
Hermina
La fête des masques

Amos **TUTUOLA**
L'ivrogne dans la brousse

Tchicaya **U TAM'SI**
J'étais nu pour le premier baiser de ma mère

Abdourahman **A. WABERI**
Rift Routes Rails
Transit

Composition CMB Graphie.
Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 11 juin 2014.
Dépôt légal : juin 2014.
Numéro d'imprimeur : 87013.

ISBN 978-2-07-014628-4 / Imprimé en France.

269482/sbp56